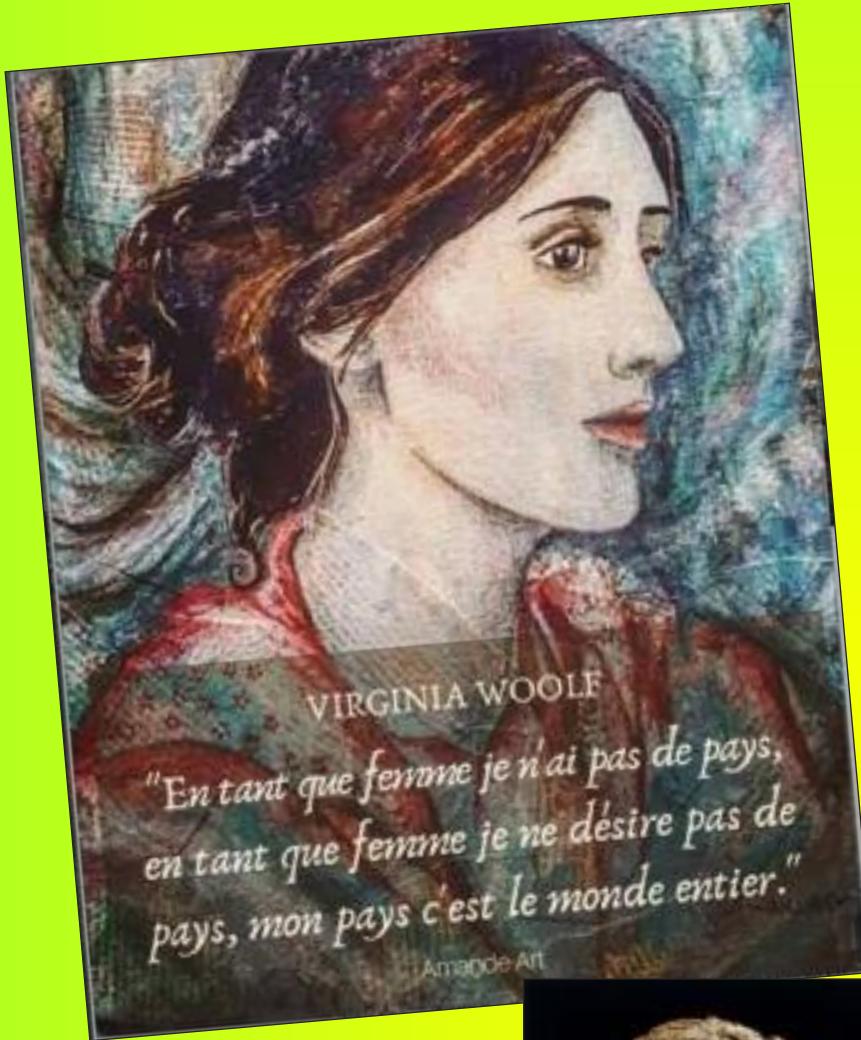


CASSE-RÔLES



Dossier L'écriture au féminin



et aussi

- Luttes mondiales
- Palestine, le génocide

...

Abasourdi·es par les carnages en cours, à Gaza, en Iran et dans d'autres parties du monde: sanctions prétendument dirigées contre des organisations terroristes ou des régimes liberticides, mais qui frappent les populations civiles; impuissant·es devant l'hypocrisie et l'indifférence générale, nous en avons oublié l'actualité nationale non moins accablante: la réforme des retraites, réforme brutale et injuste qui vient de faire l'objet d'un «conclave¹», comme un piège, avec un patronat en position de force face aux syndicats et des discussions truquées d'avance...

Notre prochain dossier portera sur les femmes et le travail: travail pour les femmes, travail domestique et sans reconnaissance, et inégalités sociales persistantes dans l'emploi salarié.

En attendant, et parce que même l'oiseau en cage continue de chanter, plongeons dans la prose résiliente et revigorante des livres magnifiques de Maya Angelou, Louise Erdrich et bien d'autres femmes écrivaines que nous évoquons dans ce numéro.

CASSE-RÔLES

1. Conclave (dictionnaire): Assemblée des cardinaux réunis pour élire un nouveau pape. Amusant, mais pas étonnant de la part de François Bayrou, catho réac qui se pense pape...

O

Association

Les Amies et Amis de Casse-rôles

Siège social:

Chez Michèle Gay
12, rue du Colonel Rol-Tanguy
87000 Limoges

Ont participé à ce numéro:

Amande, André, Annie, Christine, Claude, Colette, Fabienne, Grégory, Laurence, Maram, Margaux, Marie-Hélène, Mélodie, Michèle G., Michèle M., Olt, Sagna, Solange, Véronique

Couverture:

Amande: <<https://www.facebook.com/AmandeArt>> et divers...

Maquette, mise en page, correction:

Jean-Marc B., Solange

Les informations contenues dans ce numéro ont été arrêtées début juillet 2025

Abonnements et contacts: p. 54

Imprimerie:

Espace Copie Plan, Guéret (23)

ISSN 2646-6961

En ligne ISSN 2804-3995

Les articles n'engagent que leurs auteurs et autrices



En couverture (de gauche à droite):

- Virginia Woolf (dessin d'Amande)
 - bell hooks
 - Toni Morrison
- Audrey Lorde (dessin d'Amande)
- Maya Angelou

«Il y a une centaine de portraits de femmes écrivaines sur ma page facebook. » Amande <www.facebook.com/amandeart>.

CONTRIBUTIONS... Vous souhaitez nous adresser un article, des commentaires, positifs ou pas, pour le prochain numéro de *Casse-rôles* (n° 34, sortie 1^{er} novembre 2025): vos propositions devront nous parvenir pour le 25 septembre!

La Marche mondiale des femmes, un féminisme populaire, anticapitaliste et antiraciste

La Marche mondiale des femmes (MMF)¹ est née en 1998 à la suite d'un appel de la Fédération des femmes du Québec pour organiser une campagne contre la pauvreté et les violences faites aux femmes.

CENT QUARANTE-CINQ FEMMES de 655 pays et territoires ont élaboré une plateforme de revendications. En 2000 et puis tous les cinq ans, des mobilisations sont organisées du 8 mars au 17 octobre dans le monde entier, appelées Actions internationales.

Le slogan initial « Nous marchons contre la pauvreté et le capitalisme » s'est enrichi de nouveaux champs d'action : défendre les biens communs contre les entreprises transnationales – une économie féministe basée sur la viabilité de la vie et la souveraineté alimentaire –, la fin de la violence contre les femmes, l'autonomie du corps et de la sexualité, la paix et la démilitarisation.

Dans chaque domaine, analyse, dénonciation et propositions de transformation sont rédigées collectivement et présentées lors des étapes. La MMF est pilotée par un secrétariat international qui change de continent tous les sept ans. Québec (2000-2006), Brésil (2006-2013), Mozambique (2014-2020), et Turquie actuellement.

Les cinq premières marches

Solidarites.ch raconte l'histoire.

Le 8 mars 2000, la première action planétaire est lancée sur tous les continents. Des femmes du monde entier se lèvent contre la pauvreté et les violences sexistes. Au niveau européen, la marche est lancée à Genève, en présence de déléguées de 19 pays. Les mobilisations culminent le 17 octobre – journée internationale pour l'élimination de la pauvreté – avec des marches simultanées sur tous les continents et des manifestations géantes, à New York et à Washington devant le siège du FMI et de la Banque mondiale, avec la remise d'une pétition dotée de 5 millions de signatures.

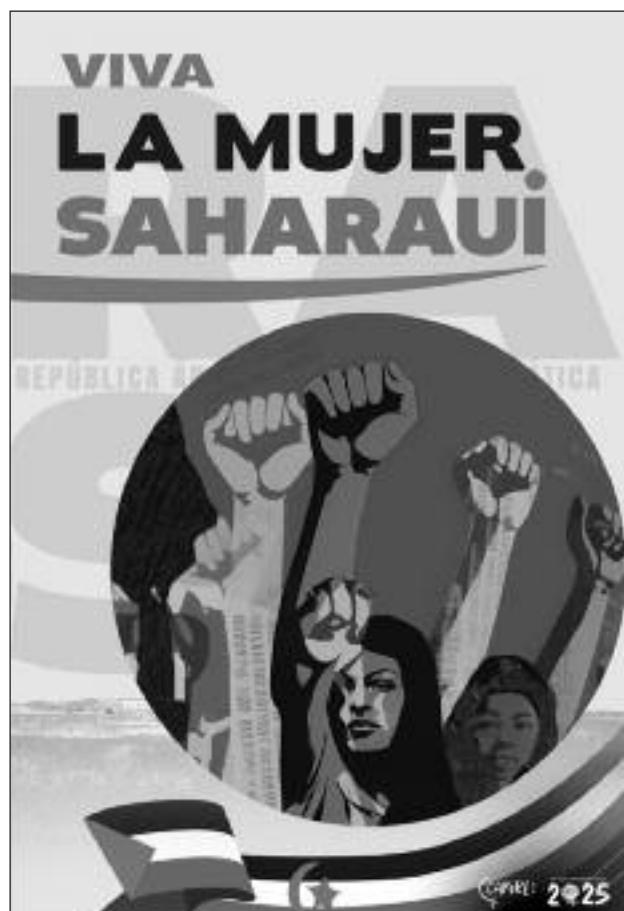
Quand les femmes bougent, le monde bouge !

Partie de São Paulo le 8 mars 2005, avec une marche de 30 000 femmes venues de tout le Brésil, la 2^e action planétaire s'organise autour de la charte de la MMF. À l'occasion de la clôture de cette action mondiale – qui a lieu à Ouagadougou –, une première expérience d'action globale est organisée localement entre 12 et

13 heures. Ainsi, sont nées les « 24 heures de solidarité féministe », une forme d'action, pratiquée depuis lors chaque année, avec des actions symboliques dans les rues, toujours entre 12 et 13 heures, partout où existent des groupes de la MMF.

Tant que les femmes ne sont pas libres, nous sommes en marche !

En 2010, la 3^e action planétaire pour éradiquer les causes structurelles de la pauvreté et des violences faites aux femmes s'est traduite par la participation aux actions nationales, régionales et internationales de plus de 100 000 femmes de 75 pays. Une manifestation de 20 000 femmes, avec des délégations solidaires venues du monde entier, clôture cette 3^e action internationale à Bukavu, dans le Sud Kivu en guerre.



➡ **Changer la vie des femmes pour changer le monde**

En 2015, la 4^e action de la Marche mondiale des femmes renforce la résistance féministe face à l'offensive capitaliste, et popularise les alternatives féministes.

En Europe et en Afrique, les féministes organisent des caravanes pour récolter, durant six mois, de pays en pays, des milliers de témoignages sur les alternatives expérimentées par les femmes en lutte pour leurs droits.

Une action plurinationale a lieu en Argentine pour dénoncer les industries agroalimentaires et minières. Une rencontre a lieu à la frontière entre le Brésil et l'Uruguay pour la légalisation de l'avortement, et de nombreuses mobilisations s'organisent pour la défense de l'eau, contre la logique de marchandisation et le contrôle de la nature.

Nous résistons pour vivre, nous marchons pour transformer !

En 2020, la pandémie du Covid-19 bouleverse tout. Manifestations, occupations féministes des frontières, rien n'est jouable, mais la détermination reste intacte. Capire, un nouvel outil de communication féministe international voit le jour au Brésil en 2021. Capire² signifie «comprendre».

Par les regards et les voix des femmes, nous comprenons le monde. Avec le féminisme nous le transformons !

La 6^e Action internationale (2025)

C'est au cours de la 13^e rencontre internationale d'octobre 2023, à Ankara, que les événements de l'Action internationale de 2025 ont été décidés. Et ils sont aussi le fruit de toutes les luttes antérieures.

Le prélancement s'est fait le 18 février par un webinaire de solidarité avec les femmes sahraouies³.

Le 8 mars, la 6^e action internationale a été lancée dans un camp de personnes réfugiées sahraouies à Tindouf, en Algérie, avec des délégations du Brésil, du Venezuela, de Cuba, de Tunisie, d'Algérie, de Tanzanie, d'Ouganda, d'Afrique du Sud et de Turquie⁴.

Le 30 mars, Journée de la Terre de Palestine depuis vingt-cinq ans, a eu lieu le Forum international de solidarité avec la Palestine sur Zoom, où les participantes ont pu exprimer leur solidarité. Une brochure sur la Palestine a été préparée par la région Moyen-Orient et Afrique du Nord⁵. Et des titres de propriété de femmes sur la terre de Palestine ont été mis en ligne sur *Capire*⁶.

Le 24 avril est la Journée de solidarité internationale contre le pouvoir des sociétés transnationales. Appelée par



la MMF, elle remémore le plus d'un millier de personnes travailleuses, principalement des femmes, décédées le 24 avril 2013 en raison de l'effondrement du complexe industriel du Rana Plaza au Bangladesh. À cette occasion, *Capire* a mis en ligne des extraits du rapport « Les sociétés transnationales et l'extrême droite en Amérique latine⁷ », produit par l'Observatoire du travail des Amériques, lié à la Confédération syndicale des Amériques (CSA).

Du 24 au 26 avril, c'est au Sri Lanka que les femmes ont élevé leurs voix contre les entreprises transnationales et leurs conséquences dévastatrices sur les territoires et les biens communs. Pendant trois jours, les participantes, venues d'Asie-Océanie, d'Afrique et d'Europe, ont participé à des discussions stratégiques sur les alternatives féministes aux systèmes corporatifs et militarisés. Les sessions ont porté sur les luttes des femmes dans les industries du textile, de l'agriculture, de l'alimentation et de la pêche, ainsi que sur les caractéristiques actuelles des entreprises transnationales et leur impact sur ces industries. Ensemble, les participantes ont appelé à une transformation radicale de l'économie, fondée sur l'alternative économique féministe.

La vie avant le profit, la paix avant la guerre

Du 13 au 15 juin a eu lieu l'étape européenne à Marseille⁸. Les discussions ont porté sur les déplacements de femmes liés au capitalisme et au patriarcat, sur les violences contre les femmes en temps de guerre, sur l'adaptation des systèmes alimentaires au changement climatique et, enfin, sur la vie quotidienne et le travail des femmes. Une manifestation et une journée conviviale avec un pique-nique sur la plage ont complété l'événement.

Les événements à venir de la 6^e action

Du 27 au 29 juin (pendant que j'écris), la MMF organise un forum avec l'Association des éleveurs nomades de Gobi, en Mongolie, et l'Alliance mondiale des Peuples indigènes mobiles (AMIPM). Cet événement populaire permettra aux femmes bergères mongoles de faire entendre leur voix alors qu'elles s'attaquent à des questions urgentes telles que l'impact des opérations minières sur les pâturages et les sources d'eau, sur la justice environnementale, les obstacles à la santé et à l'éducation dans les communautés nomades éloignées, et la résilience économique face au dérèglement climatique. Dans le cadre de discussions intergénérationnelles et de tables rondes, les anciens partageront leurs « conseils d'or » sur les stratégies traditionnelles d'adaptation au climat.

Le forum se concentre principalement sur les stratégies de résistance et de survie collective, telles que les formations politiques qui améliorent la gestion autosuffisante des ressources pastorales. Dans le cadre d'une exposition spéciale, qui met l'accent sur la production contrôlée par la communauté, les femmes bergères partageront des techniques de subsistance traditionnelles, telles que la transformation des produits laitiers et les méthodes de souveraineté alimentaire. Les participants feront également l'expérience d'échanges culturels immersifs, notamment des visites d'élevages de chameaux, des démonstrations de

traite de juments, la préparation de l'airag et des excursions vers des sites sacrés tels que Yolyn Am et les falaises enflammées (Bayanzag). Ces actions permettent de récupérer les modes de vie pastoraux comme une forme de protestation politique contre les déplacements et la brutalité écologique.

Du 21 au 25 septembre, Journée mondiale de la paix, la Coordination nationale du Népal accueillera la Rencontre internationale de la MMF et présentera la Tente de la solidarité féministe, une synthèse des analyses et des propositions issues des activités de la 6^e action mondiale.

Et enfin, le 17 octobre, cette 6^e action finira par 24 heures d'action féministe contre le capitalisme et les guerres. Des activités sont prévues dans toutes les coordinations nationales de 12 à 13 heures, pour faire le tour du monde du féminisme qui se bat pour transformer le monde.

La Marche mondiale des femmes, un féminisme populaire, anticapitaliste et antiraciste

Je reparlerai des actions de septembre et octobre. En attendant, lisez *Capire* qui parle de toutes les luttes populaires féministes, le site de la MMF et le site de la MMF France pour découvrir que le féminisme est vivant sur la terre entière. ■

Christine Rebatel

1. <<https://marchemondiale.org/>>
2. <<https://capiremov.org/fr/a-propos-de-nous/>>
3. <https://www.youtube.com/watch?v=J_mMbiLYLU4>
4. <<https://capiremov.org/fr/analyse/yildiz-temurturkan-les-femmes-sahraouies-commandent-le-feminisme-populaire-international/>>
5. <<https://marchemondiale.org/fr/homepage-3/medias/brochures/>>
6. <<https://capiremov.org/fr/experiences/journee-de-la-terre-en-palestine-ces-terres-appartiennent-aux-femmes/>>
7. <<https://capiremov.org/fr/analyse/les-societes-transnationales-et-extreme-droite-se-nourrissent-mutuellement/>>
8. <<https://marchemondialedesfemmesfrance.org/2025/05/06/du-8-mars-au-17-octobre-2025-cest-6eme-action-internationale-de-la-marche-mondiale-des-femmes/>>
9. <<https://marchemondiale.org/fr/2025/06/24/6e-action-internationale-la-terre-cest-la-vie-les-eleveuses-defendent-leur-territoire-et-leurs-traditions-en-mongolie/>>

La méchante grosse bête qui monte, qui monte...

C'est un livre écrit dans l'urgence. Non, pas un livre sur Gaza, ni sur l'Ukraine, ni sur la crise climatique. Un livre sur la résistible – mais ça urge – montée de l'extrême droite.

SALOMÉ SAQUÉ EST JOURNALISTE. Elle a déjà publié *Sois jeune et tais-toi*, en 2023. Elle travaille dans les médias depuis dix ans et note le changement brutal qui s'est produit en une décennie :

Parler d'inégalités sociales ou d'urgence climatique est désormais perçu comme un acte militant.

Quant à s'engager davantage, c'est prendre des risques pour sa peau. Elle, qui enquête sur l'extrême droite et en fait son sujet d'alerte, a découvert son nom, sans surprise, dit-elle, sur une liste de personnes à abattre, parmi des confrères, des avocats, des syndicalistes, sur le site d'extrême droite « Réseau libre », hébergé en Russie, et qui préconise, pour se débarrasser de ceux qu'il nomme des « fouille-merde » (comme quoi ils savent bien qu'ils sont de la merde): une balle dans la nuque.

Ça, c'est l'extrême droite livrée à elle-même sur les réseaux sociaux ! Mais l'autrice n'en est pas à la première menace contre sa personne, et tel est le lot de toutes celles et ceux qui s'intéressent de trop près à la mouvance fasciste. Et même s'ils ne s'y intéressent pas plus que ça, d'ailleurs ; tous les journalistes du service public dont le nom a une consonance arabe sont abreuvés de lettres d'insultes racistes. Aussi, quand Salomé parle de l'extrême droite, elle sait de quoi elle parle, elle est sur le front !

Elle fait une mise au point sur le terme, et remarque que tous les partis d'extrême droite de l'histoire ont voulu effacer le mot « extrême ». Mais en France, en mars 2024, le Conseil d'État a statué, affirmant que le Rassemblement national appartenait bien à l'extrême droite, sur la base de son histoire et des projets qu'il défend. Il a été fondé par d'anciens collaborationnistes, Waffen SS et miliciens, augmentés de colonialistes de la guerre d'Indochine et d'Algérie, sur un fond de racisme à tous crins, antisémitisme, islamophobie et machisme affirmés. C'est un parti nationaliste, chauvin, qui veut le retour des vieilles valeurs pétainistes, travail, famille, patrie, et partisan d'un régime autoritaire et fasciste.

Quand on scrute comme elle l'a fait les propos des député·es RN, à l'Assemblée comme au niveau européen, les femmes ont du souci à se faire. Ils veulent « abroger, à terme, la loi sur l'avortement » et sont réfractaires à toutes les avancées sociales. Les luttes contre le harcèlement, contre

les violences sexistes et sexuelles et même l'accession des femmes à des responsabilités dans la fonction publique font partie de ce qu'elles et ils veulent effacer. La communauté LGBTQIA+ ne peut s'attendre qu'au pire, avec une violence particulière contre les personnes transgenres.

Ils sont évidemment hostiles à la liberté de la presse et « aucun parti politique ne violente les journalistes comme l'a fait le parti de Marine Le Pen ». Ils veulent mettre la presse sous pression et le RN a déjà annoncé, s'il arrivait au pouvoir, la privatisation rapide du service public de l'audiovisuel « dont la mission, fait-elle remarquer, est d'assurer la diffusion d'une information indépendante mais aussi de soutenir le journalisme d'investigation ».

Que fait l'extrême droite quand elle est au pouvoir ?

Comme en Italie, en Hongrie, en Pologne, elle s'empare aussitôt des médias publics, interdit les journaux d'opposition, prend le contrôle de certaines instances judiciaires, modifie éventuellement la Constitution et lance des réformes visant à affaiblir l'indépendance du pouvoir judiciaire.

Manque de bol pour nous toutes, une étude réalisée en 2021 par des spécialistes du droit public du Parlement européen (pour évaluer la capacité de résistance du système juridique français face à un potentiel choc autoritaire) a conclu ainsi : « La France semble particulièrement mal placée pour résister à un processus de démantèlement des contre-pouvoirs, qui serait organisé par une nouvelle majorité autoritaire. » Salomé Saqué fait remarquer : « L'histoire montre que le basculement depuis un système démocratique vers un gouvernement autoritaire est un processus continu fait de petits renoncements et d'inaction jusqu'à ce qu'un point de non-retour soit atteint. »

Elle nous rappelle aussi la culture de la violence que promeut l'extrême droite et qui a donné lieu à quelques tueries. Pour Europol, la menace terroriste d'extrême droite est devenue la deuxième priorité après l'islamisme radical. Et c'est d'autant plus grave qu'un ministre reconnaît la présence, au sein des groupuscules d'extrême droite, de membres ou anciens membres des forces de l'ordre ou de l'armée, donc rompus à l'exercice des armes. Qu'il s'agisse d'attentats à l'aveugle, fauchant des anonymes ou d'assassinats ciblés contre des opposants, l'extrême droite tue. Ce

Salomé Saqué

Résister

PIERRE



qui n'a pas empêché Marine Le Pen de soutenir le groupe Génération identitaire, qui sera qualifié « d'ultradroite » lors de sa dissolution pour **incitation à la violence raciste**, en 2021. « Ultradroite », subtilité qui invisibilise l'extrême porosité entre les deux, fait-elle remarquer. Dans certains milieux d'extrême droite, le recours à la violence extrême est théorisé sous le nom d'« accélérationnisme » : ils veulent hâter la guerre civile raciale avant que les Blancs ne soient submergés !

L'extrême droite mène aussi une bataille médiatique et, on a vu, ces dernières années, des milliardaires se disputer des médias, tous peu ou prou sur des positions très réactionnaires. Elle détaille l'empire Bolloré, rappelle qu'il a favorisé Zemmour et propulsé Hanouna, s'est payé des radios, maisons d'éditions et le groupe Relay, qui diffuse dans les gares et les aéroports. Résultat, on trouve, dans ces kiosques grand public, des publications émanant de l'extrême droite. Les médias de Bolloré sont bien rodés : « *L'un lance une polémique, l'autre la commente, le dernier interpelle les politiques à ce sujet [ainsi] le champ médiatique tout entier s'est décalé à l'extrême droite.* » Selon l'historien des médias Alexis Levrier, « *jamais dans notre histoire les thématiques de l'extrême droite n'avaient été portées par des médias si nombreux et si complémentaires* ». Bolloré revendique de mener un « combat civilisationnel ».

Elle n'oublie pas les think tanks ultraconservateurs et libertariens, le réseau Atlas par exemple, qui financent des campagnes électorales et montent des instituts de formation politique et autres qui forment des militants d'extrême droite pour la bataille culturelle et sémantique. Thaïs d'Escufon sort de là. Ainsi, le vocabulaire identitaire devient monnaie courante. Macron parle de « décivilisation », Darmanin, d'« ensauvagement » et l'expression « *droit-de-l'hommoïsme* [...] , toujours employée dans un contexte critique de l'action humanitaire (de symbole universel de la défense des droits humains, les droits de l'Homme deviennent ainsi une « idéologie » à connotation péjorative) » est employée par Macron en 2019 (il est vrai, que dans *Valeurs actuelles*, il se sentait à l'aise !). Et jusqu'au concept de « grand remplacement », théorie farfelue supposant un projet des élites poli-

tiques et culturelles de remplacer la population blanche et chrétienne par des populations musulmanes et africaines. D'une pierre, deux coups, on désigne au populo des élites machiavéliques mais intouchables, et des populations fragiles comme bouc émissaire. Eh bien, ce terme est devenu un sujet politique parmi d'autres, dénonce-t-elle.

Quant à Internet et ses réseaux sociaux, ils ont été eux aussi pris d'assaut par la « fachosphère », « *terme utilisé dans les médias et par des chercheurs pour décrire cet écosystème numérique [...] où se regroupent et s'expriment des courants d'extrême droite diffusant des idées xénophobes, islamophobes, antisémites et nationalistes [...] et dans des formats imitant des sites d'information classiques* ». En bref, l'extrême droite s'installe et veut, pour le moment encore, gagner les esprits.

Alors comment résister ?

En parler et dénoncer. Dire ce qu'est réellement l'extrême droite. Il en va de ce qu'il reste de démocratie. « *La neutralité journalistique n'existe pas* », dit-elle. Entre un débat intitulé « Comment contrôler l'immigration » diffusé sur le service public en mai 2024, et un autre relaté dans les colonnes de *l'Humanité* ayant pour titre « *Quel statut et quelle protection pour les réfugiés* », il y a engagement des journalistes, mais pas du même côté.

S'en remettant à Eugène Pelletan, rapporteur au Sénat de la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse : « *Il ne peut y avoir de société démocratique vivante et saine sans un système d'information puissant et libre* », elle engage à soutenir le maintien d'un audiovisuel public fort et indépendant, à rechercher la presse indépendante qui donne des informations vérifiées. Et puis elle engage à s'engager, individuellement, dans toutes les sphères que l'on peut atteindre, depuis le cercle de famille et d'ami·es, le cercle professionnel, les associations où l'on rencontre des gens de milieux sociaux variés, et partout où on peut intervenir pour apporter une information vraie, sourcée, qui réfute les arguments fallacieux et les chiffres truqués. De la démocratie en acte.

Cependant, il y a 11 millions de personnes qui ont voté pour le RN. Et pour une majorité d'entre elles, ce qui les y a conduits, c'est « *le sentiment d'être méprisés et rejetés par les élites et les classes éduquées* ». Bardela, d'ailleurs, en fait un argument politique en dessinant deux camps, les élites méprisantes et les classes populaires méprisées.

Un levier majeur de la résistance à l'extrême droite réside dans le fait de lutter contre l'isolement et la polarisation des électeurs en s'interdisant d'ajouter du mépris au mépris. S'attacher aux faits, simplement.

En ce qui la concerne, il s'agit d'un combat clairement affirmé où elle fait preuve de courage et de détermination. Elle espère susciter en nous, lecteurs et lectrices, un élan de résistance active. ■

Michèle Monico

Salomé Saqué, Résister, Payot, 2024.

Que faire de la haine ?



Il faut le dire et le répéter: le mal n'est gigantesque et terrifiant que pour la personne qui en est victime. Pour la personne qui l'exerce, c'est un simple confort, une modalité d'être, une joie, un droit, une réassurance, une gratification, un pouvoir. C'est dans cette monstrueuse dissymétrie que réside l'énormité du mal. La haine fait du bien à celui qui hait, elle démolit celui qui est haï. Et la trivialité de l'avantage ainsi procuré à celui qui exerce sa haine, par rapport à l'ampleur des destructions infligées à celui qui est haï, interroge profondément. Pour si peu, faire tant ? Brûler Rome (comme ne l'a pas fait Néron) pour un quart d'heure de plaisir créatif ?

D'OÙ VIENT LA HAINE ? De quoi est-elle le nom ? De quelle nécessité est-elle issue ? Et surtout, quelles sont les prémisses qui pourraient signaler sa prochaine émergence, sans qu'elle soit le moins du monde visible ?

Dans son superbe essai sur le sujet, *Contre la haine, plaidoyer pour l'impur*, Carlyn Emcke, journaliste allemande qui fut reporteuse de guerre pendant quinze ans sur les fronts les plus durs (Kosovo, Liban, Irak), tout en menant à bien un doctorat de philosophie, explore le sujet de façon approfondie et donne quelques pistes. Confrontée pendant des années à l'expression la plus débridée de la haine – celle qui se traduit par meurtres, guerres et sévices incessants –, elle aborde le sujet par le biais de quatre sentiments qui ont en commun que leur cause peut être séparée de leur objet : l'amour, l'espérance, l'inquiétude et, enfin, ce qu'elle regroupe sous la double appellation de *haine* et *mépris*. Les deux impliquent une dévaluation et une mésestime de l'objet haï ou méprisé, les deux impliquent une position surplombante sur lui. Les deux se servent de l'abaissement de l'autre pour se grandir.

La première manifestation de la haine est l'invisibilisation, la disparition d'autrui. Ce n'est plus un autrui, il n'est plus rien à titre individuel, il fait partie d'une masse informe et indifférenciée. La rupture de l'empathie signale ce stade préalable à la possibilité d'une violence débridée. Une femme devient la femme, un Arabe devient l'Arabe, un Juif le Juif. À titre individuel et massivement répandu, nul homme adulte ne pourrait violer régulièrement un enfant qui vit sous son toit sans cette rupture d'empathie, et il est important de signaler à quel point elle est commune.

Éteindre en soi l'empathie est le premier préalable de la haine : l'autre n'a aucune valeur commune. Il peut alors devenir un jouet, un outil, un punching-ball. Or, avant que se déchaîne la monstruosité des sociétés, on n'analyse absolument pas en quoi cette monstruosité existait déjà à bas bruit.

La haine, pour fonctionner, a besoin d'idéologies. On ne peut haïr sans de solides constructions pour déshumaniser et flétrir l'autre. Elle catégorise les différences, qui se muent insensiblement en inégalités, et des inégalités naissent les identités. Des identités homogènes, collectives, restreintes et impérieuses, à vif.

La haine a besoin de pureté. Mais la pureté, historiquement, est une fiction. Comme le fait remarquer Emcke, le plus petit village a une dynamique dans le milieu où il se trouve, qu'il modifie et par lequel il est modifié. La phobie violente de la diversité, le refus de la pluralité sont des marqueurs très caractéristiques de la haine – de l'État islamique (EI) à l'extrême droite.

On ne peut contrer la haine qu'en cultivant l'ambivalence, l'hybride, le doute, tous les pouvoirs d'une individualité pensante qui se prend en charge et refuse de s'abandonner au flot opacifiant de sa pensée sommaire. Refuser la simplification, refuser les phénomènes de masse et revenir à l'individu dans sa complexité et son incertitude, lui rendant à la fois son empathie et son individualité. Et puis s'appuyer sur les faits, le réel. Avoir le courage de la vérité. La haine est toujours globale et imprécise, elle s'appuie sur un désir violent de simplification. Comme le dit Emcke avec un certain humour, on ne peut pas haïr avec précision.

Pour refuser la haine, nul besoin d'aimer l'autre, nul besoin même de le comprendre. Juste besoin de l'accepter.

Carolin Emcke chante la beauté des sociétés ouvertes, plurielles, de cohabitation harmonieuse.

La pureté, dans notre vocabulaire, a pourtant une charge presque mystique de perfection, tandis que l'impureté évoque la contamination, le sale, la décomposition. Qui ne chercherait pas la perfection, la santé ? Il nous faut opérer un véritable décentrage par rapport aux valeurs que nous n'avons pas appris à interroger. Nous pourrions considérer les sociétés, non comme des entités compartimentées, mais comme des écosystèmes dynamiques. Plus un écosystème est riche, tant en espèces qu'en échanges, plus il est résilient.

L'hybridation et la diversité sont favorables aux sociétés parce qu'elles multiplient les outils conceptuels et les focales dans un monde qui ne cesse de changer. Nous ne pouvons pas l'empêcher de changer, nous ne pouvons pas le figer. Mais nous pouvons apprendre à nous y adapter.

Il faut arriver à faire le deuil de tous les systèmes de pensée qui s'appuient sur l'idée d'homogénéité, car cette idée est un leurre, qu'il s'agisse de chrétienté ou de classe sociale. S'il est évident que toute société est constituée de personnes ayant une histoire et une culture communes, à y regarder de plus près, toute société est plutôt une mosaïque originale. Dire ça, ce n'est pas faire le deuil de luttes qui seraient basées sur ce leurre d'homogénéité, c'est simplement être réaliste: les luttes ont des chances d'être victorieuses quand elles rassemblent, non quand elles confondent et écrasent.

Pour en revenir à cet empire de la haine, avant qu'elle déchaîne ses capacités de violence et se soit engrangée au point que son emballage soit (provisoirement, toujours provisoirement) irréversible, il est capital d'en dénoncer non seulement la forme débridée et ouverte, mais tout ce qui en conditionne l'existence: le refus de la diversité, l'aspiration à une homogénéité fantasmée, la disparition de l'empathie au profit de crispations identitaires, l'aspiration à la pureté. Est-il trop tard? Faudra-t-il de nouveau passer par des bains de sang avant de faire le constat, encore, de la dévastation?

Nous sommes à une période charnière de l'histoire, nous n'avons plus le temps de jouer avec le gouffre. Cette fois, le dérèglement climatique en cours pourrait vraiment faire de la prochaine la dernière.

Or, les pays tombent un à un dans l'escarcelle de la haine, écrasés par ce rouleau compresseur profus en certitudes écrites sur du vent. Tout régime fasciste est littéralement moulé dans le premier suprémacisme humain, celui qui donne aux hommes pouvoir sur les femmes. Que des femmes puissent le représenter, comme en Italie, n'y change rien: l'économie de la haine accorde plus d'importance aux ennemis qu'aux amis. Il suffit d'être d'accord sur la cible, et tactiquement cela permet de mettre en avant une ouverture trompeuse. Ainsi, les fachos peuvent-ils se dire féministes comme ils se disent amis des Juifs. Le fascisme emprunte à ce premier suprémacisme la force comme attribut, la violence comme système, l'inégalité et la guerre comme principes, la pureté et l'homogénéité comme idéaux, et les généralise.

L'État d'Israël en coche toutes les cases, preuve qu'il n'est pas besoin de totalitarisme pour avoir la puissance de destruction d'une dictature: il suffit que la majorité des citoyen·nes reconnu·es comme tel·les soient emporté·es par cette folie.

Aussi paradoxal que ça paraisse, une démocratie fondée sur le suprémacisme, l'inégalité, le nationalisme, une militarisation littéralement identitaire et l'aspiration à la pureté de son corps social, est aussi un fascisme.

Du reste, comme on l'observe en Hongrie, en Italie, en Israël, aux États-Unis et en Argentine, une fois aux manettes, les fascistes s'emploient à démolir tous les gardes-fous et les contre-pouvoirs de la démocratie. S'il n'en reste que le vote, quelle importance? Ici aussi certain·es considèrent que la démocratie, c'est le suffrage universel et ça suffira. À ce compte-là, l'Iran est une démocratie: après tout, on y vote.

Parlement réduit à l'impuissance, volonté populaire méprisée, gouvernance autocratique, notre pays file un sale coton. Ça ressemble à l'antichambre du fascisme. Nous avons, nous aussi, des ministres obsessionnellement haineuses et haineux. Ils n'ont à la bouche que des paroles de méfiance, de répression, d'autorité compulsive. Ils ont envie de punir, de restreindre, de faire mal. L'éventualité que certains puissent avoir du plaisir les paralyse de fureur. Ils ont à cœur de désespérer. La haine est d'abord un refus, une fermeture, un non. Mais tout le mal qu'ils font ne leur rend pas le sourire, ce n'est jamais assez, ils ont toujours l'air tristes et frustrés. Élisez-moi et ça va marcher au pas, sous le knout, tête basse, et en silence, semblent-ils promettre. Et ils ressemblent à des enfants battus quêtant encore anxieusement l'approbation d'un père violent qui ne les aime pas.

Le fascisme n'a que des valeurs négatives, pleines de rancœur et de cruauté.

Il hait la possibilité même du plaisir, de l'abandon, de l'imagination, de la rencontre, pour tous les humains. Carolin Emcke a raison de souligner ce fait: la haine est bel et bien une option politique. Que lui opposer? Certainement pas l'amour, non moins chargé et sujet, lui aussi, à des dissociations entre la cause et l'objet, mais plus simplement (et c'est extrêmement compliqué car cela oblige à se décentrer constamment) une vigilante ouverture d'esprit. ■

Laurence Biberfeld

Carolin Emcke, *Contre la haine: plaidoyer pour l'impur [Gegen den Hass]*, trad. d'Élisabeth Amerein-Fussler, Seuil, coll. « Documents », 2017.

contre la haine

plaidoyer pour l'impur

Carolin
Emcke



“ IL NE RESTE QUE MOI ”



Je m'appelle Maram, je suis de Gaza. Je suis née dans une ville qui n'a jamais connu la paix. J'ai grandi dans le bruit des bombardements et des murs qui s'effondrent, dans des quartiers où l'odeur de la poudre est plus intense que celle du pain. Je me suis habituée à la peur dès mon plus jeune âge, j'ai appris à sourire même quand tout s'écroulait autour de moi.

MAIS CE QUI EST ARRIVÉ APRÈS LE 7 OCTOBRE ne ressemblait en rien à ce que j'avais connu auparavant. Ce n'était pas exactement une guerre, c'était autre chose, quelque chose de plus profond, de plus brutal, qui pénètre l'âme et fait disparaître les traits de la vie.

Dès le début de la guerre, j'ai perdu mon fils. Mon petit garçon. Celui que je pensais voir grandir accroché à ma robe. Il avait de grands yeux curieux qui ne cessaient de poser des questions, même quand il n'y avait pas de réponses. Un jour, il m'avait dit qu'il voulait construire des maisons plus solides que celles que nous avions perdues.

Il a disparu en un instant. Il n'y a pas eu d'adieu, je n'ai pas pu l'embrasser une dernière fois. Je l'ai cherché sous les décombres, j'ai crié son nom, j'ai serré dans ma main ce qui restait de sa chemise, me persuadant qu'il n'était que blessé. Mais la vérité, quand je l'ai découverte, était déchirante, aussi glaciale que le missile qui avait mis fin à ses jours. À partir de ce moment, ma voix a changé pour toujours, comme si mon cri avait arraché quelque chose au plus profond de moi-même, qui n'est jamais revenu.

Quelques jours plus tard, j'ai appris le meurtre de mon père. Il avait toujours été le dernier rempart derrière lequel je me cachais, même de ma propre douleur. Il était menuisier, avec des mains rugueuses et un cœur tendre : ses doigts savaient travailler le bois et caresser la tête d'un enfant avec la même délicatesse. Il croyait que la dignité était la seule richesse qui valait la peine d'être préservée. Sa mort n'était pas inattendue – la mort n'est jamais une étrangère à Gaza – mais je n'avais jamais imaginé la vie sans lui. Je me tournais vers lui dans les moments d'abattement, je pleurais silencieusement à ses côtés, son silence seul suffisait à m'apaiser. Quand il est parti, aucune larme ne m'est venue. J'avais l'impression d'être pétrifiée à l'intérieur.

Puis j'ai perdu mon frère. C'était lui le plus drôle, il transformait toujours le retentissement des sirènes en blagues et les nuits froides en chansons de feu de camp. Il voulait devenir enseignant, pour changer les mentalités, à défaut de pouvoir changer le monde. Nous avons grandi ensemble sous le siège, partageant le pain, la peur et les rires. Il me disait toujours : « N'aie pas peur, Je suis là ! »

Mais lui aussi est parti. Je n'ai pas crié, je n'ai pas pleuré, je n'ai rien ressenti. La perte est devenue familière, un schéma qui se répète sans fin.

Et puis, mon mari... l'homme qui embrassait ma peur et me réconfortait d'un simple regard. Il avait perdu tout ce qu'il avait entrepris : notre maison, construite brique par brique, les économies mises de côté pour l'avenir de nos enfants et même le petit carnet de rêves qu'il gardait caché dans son tiroir. Il avait une voix qui pouvait calmer les tempêtes et des mains qui étaient toujours chaudes, même dans les abris les plus froids. Il rêvait d'ouvrir une boulangerie et de donner à chaque pain le nom d'un membre de la famille. Puis l'endroit où nous nous abritions a été pris pour cible, et il a été parmi les victimes. Je me souviens de ses derniers mots : « *Nous survivrons... nous vivrons.* » Je voulais le croire, mais quelque chose en moi savait déjà. Il a laissé derrière lui un vide que personne ne peut combler.

Je suis toujours là. Je respire, oui, mais mon existence n'est plus la même qu'avant. Tous ceux que j'aimais sont devenus des martyrs. Et pourtant, je ne suis pas devenue une ombre. Je suis toujours une mère, une fille, une sœur, une épouse.

Ce n'est pas parce que je suis la plus forte que j'ai survécu, mais parce que leur histoire doit être racontée. Je porte leurs noms dans mon cœur et ils marchent avec moi, à chacun de mes pas. Je suis devenue leur voix, la mémoire de leurs visages, un amour qui n'a pas pris fin avec leur départ.

J'ai appris qu'être forte ne veut pas dire ne pas pleurer, mais persévérer, même à travers les larmes. Cuisiner des plats que personne ne mange, laver des vêtements que personne ne porte. Et me dire : « *Je suis toujours là.* »

Je m'appelle Maram, je suis de Gaza. À partir des cendres et des décombres, j'essaie de créer de la lumière. Avec mes larmes, je plante les graines d'un nouvel espoir. J'apprends aux enfants à aimer, à rêver, à surmonter les difficultés, même dans les moments les plus difficiles.

On pourrait dire que j'ai tout perdu, mais je n'ai pas perdu mon humanité. Je continue à croire qu'après chaque nuit, un nouveau jour se lève. Et dans mon cœur, aussi brisé soit-il, il y a encore de la place pour la vie et pour un avenir meilleur.

Il ne reste que moi. ■

Maram

We are not numbers, 30 mai 2025.

<<https://www.culturedepalestine.org/articles/179987-il-ne-reste-que-moi>>

Cessez le feu définitif à Gaza, à l'appel de AFPS 07/26, Collectif féministe du 8 mars d'Aubenas, Libre Pensée 07/26, Mouvement de La Paix Aubenas, MRAP 07, UD CGT 07, UL CFDT Aubenas, CNT Interpro 07, Confédération paysanne 07, FNEC FP FO 07, FSU 07, LDC Lutte de Classes Éducation, Union syndicale solidaires 07/26, ENSEMBLE ! 07, LFI Sud 07, NPA 07/26, PCF 07, Parti de Gauche 07, Parti des Travailleurs 07/26, Parti occitan 07, POI 07, PS 07. mail : colsolpal07sud@gmail.com

Le vocabulaire perverti: qui nous dicte nos mots?

**Le texte ci-dessous n'engage que moi.
Chacun et chacune décide de son
vocabulaire mais en sachant ce qu'il
recouvre. Le principal est de savoir d'où on
parle, pour qui et pour quoi.**

LES MOTS SONT PLUS QUE DES MOTS, ils habillent des idées, font passer des messages, convainquent, démontrent, travestissent, trahissent... En ce qui concerne Israël, les mots sont «sournois», ils semblent clairs, «tout le monde» les utilise – médias et politiques en tête, nous-mêmes souvent – et les comprend. C'est bien là le problème: ce «tout le monde» a été et est orienté, manipulé, formaté... par des mots mille fois répétés (car autorisés à être dits) par ceux qui ont le pouvoir.

L'habile communication, initiée par le sionisme dès sa naissance, puis développée par Israël (et ses ami·es), a partout imposé sa manière de raconter l'Histoire et d'inventer des histoires en traficotant le vocabulaire et en glissant partout ses mots. La majorité des États «du monde libre» y ont adhéré, surtout après le génocide des juifs et juives d'Europe par les nazis et leurs soutiens.

Peu croient encore à «*une terre sans peuple pour un peuple sans terre*», formule de A. Keith, membre du clergé d'Écosse («*La terre d'Israël selon l'alliance avec Abraham, Isaac et Jacob*», 1843), formule récupérée ensuite par le mouvement sioniste. Mais «l'explication» sioniste, très efficace, continue. Alors, pour celles et ceux qui luttent aux côtés des Palestiniens, voici déjà une liste de mots/expressions que je bannis et reprends, en expliquant pourquoi, chaque fois que je les entendis ou les lis, énoncés par des ami·es de la cause palestinienne.

– **Indépendance de l'État d'Israël:** Ben Gourion, le 14 mai 1948, a fait une «Déclaration d'établissement de l'État d'Israël» qui, ensuite, pour la communication sioniste, interne et externe, est devenue «indépendance de l'État d'Israël». Or l'État d'Israël, nouvellement créé, n'a jamais été colonisé et n'a jamais eu à se libérer d'un colonisateur, sauf à accepter que ce pays ait été occupé depuis plus de 2000 ans par divers envahisseurs dont les Palestiniens, qui ne sont que des Arabes.

– **D'où viennent les Arabes d'Israël:** les habitants autochtones de la Palestine sont des Arabes locataires temporaires, venus occuper la terre juive et ils doivent retourner dans leur pays, hors «d'Eretz Israël». Exit les Palestiniens.

– **État hébreu:** un mot qui renvoie à l'éternité d'Israël et au fait que cet État moderne est le descendant des Hébreux (dont on n'a guère de traces), ce qui légitime la «résurrection» d'Israël sur ses terres.

– **La guerre des six jours** a une connotation miracle (dieu a créé le monde en six jours, s'est reposé, satisfait, le 7^e, exactement comme l'ont fait les armées d'Israël qui ont rétabli, en six jours Eretz Israël sur sa terre). Comme dans la Bible, David (4^e armée du monde) a vaincu Goliath. L'ONU, les diplomates et les historiens et chercheurs sérieux parlent de guerre de juin 1967; *idem* pour guerre du kippour d'octobre 1973.

Ce processus est renforcé par l'emploi, dans les pays occidentaux, de mots empruntés au vocabulaire hébreu et passés dans le langage courant, renforçant l'idée que ces mots recouvrent des institutions uniques, à part; peu de gens, même des plus avertis, voient ce qu'ils cachent.

– **Knesset:** pourquoi ne pas dire en bon français parlement israélien?

– **Tsahal:** mot courant même chez les ami·es des Palestiniens·nes. Acronyme de Forces de défense d'Israël (ce qui signifie que l'armée israélienne se défend toujours, mais n'attaque jamais). Tsahal est employé en Israël comme un mot sympa, une sorte «de doudou», les enfants dès l'école en sont bercé·es: Tsahal est garante de leur sécurité, elles et ils font des quêtes pour ses soldats, y serviront et en seront tributaires à vie. Alors dire: armée israélienne (pour rester neutre) ou armée d'occupation (si on revendique son engagement).

– **Shoah:** au risque de choquer, un mot qui divise *shoah*, que «tout le monde» (dans les pays occidentaux, acteurs de ce génocide) utilise et comprend. Utiliser un mot spécial, le mot hébreu pour un génocide commis en Europe met ce génocide à part des autres – il y en a eu beaucoup au cours des siècles –, les minimise et prouve que celui concernant les Juifs et Juives d'Europe est unique, exceptionnel dans l'Histoire et le restera toujours. Certains utilisent le mot *judéocide*, d'autres le mot *holocauste* (connotation religieuse). Je lui préfère le mot génocide, simple, clair et net, et reconnu par le droit international.

– **Otages israélien·nes:** parmi les personnes enlevées le 7 et 8 octobre, il y avait des civils et des militaires: des otages et des prisonnier·es. De même, parmi les milliers de personnes enlevées et emprisonnées sans jugement à Gaza et en Cisjordanie. Alors tou·tes otages? Ou tou·tes prisonnier·es? Je penche pour ce second mot. Ou alors captifs? captives?

Il y a sûrement d'autres mots à repérer et décoder. Cet article est une ébauche, à vous de compléter.

Ainsi, pour moi, l'expression «guerre à Gaza» est mensongère, puisqu'il s'agit d'une œuvre de destruction totale d'une population par une armée supérieure; que dire? peut-être, la guerre totale menée par l'État d'Israël contre Gaza? ■

Colette Berthès

La civilisation judéo-chrétienne : évidence ou imposture ?

Les valeurs judéo-chrétiennes seraient le fondement de la civilisation occidentale : ce discours est devenu hégémonique aujourd’hui, évidence qui justifierait tous les combats contre l’ennemi arabo-musulman.

ET SI CE QUI NOUS EST VENDU par les États, les mouvements politiques et les médias comme une évidence était une imposture, une construction idéologique pour réécrire l’histoire, une machine à expulser les apports culturels de l’islam dans la construction de la civilisation occidentale, une manière de gommer des siècles de persécution du peuple juif avant la reconnaissance du fait génocidaire ?

Ce sont les questions que pose Sophie Bessis dans un ouvrage récemment paru aux Liens qui libèrent en démontant cette notion de civilisation judéo-chrétienne qui, pour elle, constitue un triple processus d’appropriation, d’exclusion et d’occultation, et une arme redoutable aux mains des extrêmes droites.

Fille de la Grèce et de la Bible

Tout, dans la civilisation occidentale, relèverait du judéo-christianisme. Pour l’autrice, c’est une extraordinaire trouvaille sémantique et idéologique, une des plus opératoires de notre temps bien qu’inexistante hors des frontières que l’Occident s’est données, en particulier dans des régions comme l’Amérique du Sud ou l’Afrique centrale et australe où, pourtant, le christianisme est dominant.

L’Europe s’est instituée depuis longtemps comme LA civilisation et a revendiqué sa prétention à l’universalité en rejetant dans les limbes ce qui la rapproche de l’Orient. Elle n’est fille que de la Grèce et de la Bible, comme l’écrivait Lévinas. C’est son exceptionnalité qui a justifié les conquêtes coloniales. Renan écrivait : « *Toute personne un peu instruite des choses de notre temps voit clairement l’infériorité actuelle des pays musulmans, la décadence des États gouvernés par l’islam, la nullité intellectuelle des races qui tiennent uniquement de cette religion leur culture et leur éducation.* »

Oublier des siècles de persécution antijuives

Aucune civilisation ne saurait haïr ce qu’elle désigne comme une part d’elle-même. Depuis la reconnaissance en 1962, après le procès d’Eichmann, du fait génocidaire, l’autrice explique que « *l’instauration, puis la sacralisation, d’une identité “judéo-chrétienne” a permis de clore sans autre forme de procès la longue séquence de l’antijudaïsme chrétien et d’occulter le fait que la première altérité contre laquelle s’est construite l’Europe chrétienne a été l’altérité juive* ». Dès l’antiquité tardive « *le peuple déicide* » a joué le rôle du bouc émissaire, cause des catastrophes de tout genre s’abattant sur les populations. On confine les Juifs dans des métiers impurs, qu’on leur reproche d’exercer, on les chasse ou on les enferme dans des ghettos. L’autrice affirme, contrairement à Hannah Arendt, qui a vu une césure radicale entre le vieil antijudaïsme et l’antisémitisme moderne, que « *le*

paroxysme antisémite du nazisme n’aurait pu advenir sans ces siècles de tradition antijuive ».

Un mensonge commode

Pour l’autrice, nier l’apport de l’islam dans la construction de notre civilisation est une erreur historique qui n’a qu’une fonction idéologique.

« *Loin d’être une nouvelle religion n’ayant aucun lien avec celles qui l’ont précédée, l’islam se situe dès sa naissance dans une continuité avec divers courants du christianisme et du judaïsme... Plus tard, surtout à partir du XII^e siècle, les universités européennes ont été profondément influencées par la diffusion de la pensée du philosophe andalou Ibn Rochd (Averroès), le plus grand commentateur médiéval d’Aristote. Paradoxalement ce n’est pas dans le monde musulman que son rationalisme a fait école, mais en Europe sous le nom d’averroïsme. Venu de l’Espagne musulmane, grâce, entre autres, à l’entremise et à la traduction des penseurs juifs de Catalogne et d’Occident, Ibn Rochd est même considéré par certains historiens comme le précurseur de la pensée sécularisée de la Renaissance.* »

Un pendant arabo-musulman

Il existe, d’après l’autrice, un pendant arabo-musulman à cette construction occidentale : la diabolisation du complot judéo-chrétien. « *À l’occidentalisation du judéo-christianisme, a répondu sa diabolisation par un islam cadenassé dans ses spécificités et refusant de se reconnaître dans l’universel avec lequel il pourrait pourtant légitimement revendiquer sa filiation.* »

Sophie Bessis conclut en déplorant que cet « *objet judéo-chrétien* » soit trop commode pour disparaître du paysage et qu’il brouille les pistes de réconciliation possibles entre l’Orient et l’Occident.

C’est en 2025 que Sophie Bessis écrit, pendant l’action génocidaire menée à Gaza. Elle voit les terribles conséquences de la construction d’un Israël innocent face à une Palestine forcément coupable, construction qui tremble sur ses bases après la lecture de son livre.

Une critique du journal *Télérama* sur cet ouvrage regrette la rapidité de l’argumentation et le peu de lignes consacrées au pôle chrétien de l’illusion judéo-chrétienne, tout en soulignant l’intérêt du questionnement de l’appropriation de l’universel par l’Occident.

Le mérite de ce livre est d’ouvrir de nouvelles pistes de réflexion pour repenser nombre de conflits actuels. ■

Annie Nicolai

Sophie Bessis, *La Civilisation judéo-chrétienne. Anatomie d’une imposture*, Les liens qui libèrent, 2025.

Sources :

- Site de l’Union juive française pour la paix (UJFP).
- « *Un essai pour déconstruire l’évidence* », *Télérama*, avril 2025.
- Pascal Boniface, *Pour comprendre le monde*, You Tube.

Hiba Abu Nada, tuée le 20 octobre 2023

**Quelques jours avant son décès, celle-ci postait sur Facebook un poème
sur la montée au paradis des Gazaouis**

« Là-haut, en ce moment
Nous batissons une autre cité.
Avec des médecins sans blessés et sans saignements
Des enseignants sans classes surchargées et sans cris sur les enfants
Des familles sans souffrance et sans peine
Des journalistes qui décrivent l'Éden
Des poètes qui écrivent les amours éternelles
Ils sont tous de Gaza, tous.
Au paradis, il y a une Gaza nouvelle, sans blocus
Qui prend forme en ce moment même.»



Naziq Mustafa al-Abid, aristocrate et rebelle

C'est à Damas, capitale de la province de Syrie, alors partie de l'empire ottoman, que Naziq Mustafa al-Abid naît en 1887. Naziq (dont le prénom signifie gentille, douce, comblée) grandit dans une riche famille aristocratique kurde. Son père, comme tous les hommes de la famille, fait partie de la cour du Sultan. Il sera même gouverneur de Mossoul. Elle reçoit un enseignement de qualité en lien avec l'éducation occidentale. Très jeune, elle apprend le piano et la danse, et elle maîtrise plusieurs langues étrangères. Tout est mis en place afin de faire d'elle une aristocrate accomplie.

MAIS UN SENS DE LA JUSTICE AIGU germe en elle et vient bouleverser une destinée toute tracée. Elle prend conscience des inégalités qui règnent dans son pays, et elle ne le supporte pas. La vie de Naziq sera alors jalonnée de prises de position affirmées.

Une étudiante qui découvre le militantisme

Naziq est envoyée en Turquie pour ses études et elle intègre le Woman's College d'Istanbul, une institution américaine protestante réservée aux familles riches. Là, elle constate que le traitement réservé aux étudiantes non turques est différent de celui des étudiantes turques. Elle décide de fédérer un petit groupe d'étudiantes révoltées contre ces discriminations. Ensemble, elles manifestent et tentent d'éveiller les consciences.

Ces revendications ne sont pas du goût de l'établissement qui l'accueille. Surnommée La Rebelle, elle se fait connaître pour ses prises de position étonnantes pour une jeune fille de bonne famille de cette époque. Elle est renvoyée en Syrie.

Une vie marquée par l'exil et la lutte pour l'indépendance de son pays

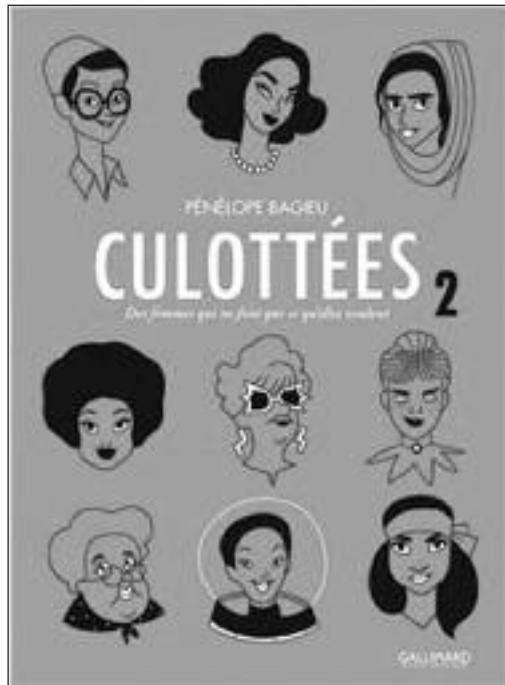
Le rejet de l'Empire ottoman arrive très tôt dans le parcours de Naziq. Le XIX^e siècle, et en particulier sa deuxième moitié, est marqué, au Proche et Moyen-Orient par la Nahda, «l'essor», un mouvement de renaissance du monde arabe, à la fois littéraire, politique, culturel et religieux, accompagné, sous la forte influence de l'Europe, des idées d'indépendance, de démocratie et des droits de l'Homme et des Femmes.

C'est l'époque de l'éveil de l'idée d'État-nation indépendant, copiée sur l'Occident. Naziq, jeune femme éduquée, est sensibilisée et formée à ce courant de pensée.

À son retour d'Istanbul, elle rédige des articles dans la presse de Damas. Elle s'insurge contre le fait que le pouvoir en place privilégie les Ottomans dans l'accès aux postes les plus importants. Elle signe ses articles d'un pseudonyme masculin. (Prendrait-on des articles politiques au sérieux s'ils portaient une signature féminine ?) Elle écrit beaucoup aussi dans le journal féministe *Al'Arus* (La Jeune Mariée), fondé par l'écrivaine et journaliste Mary Ajami.

Elle rassemble d'autres jeunes filles de la bonne société autour de la même cause, et elles créent ensemble un groupe pour promouvoir les droits des femmes en Syrie. Le gouverneur de Damas ne cautionne pas ce frémissement de révolte et, en 1914, l'envoie en exil en Égypte, avec toute sa famille. Ce n'est que lorsque la Première Guerre mon-





diale met fin à la domination de l'Empire ottoman que Naziq et les sien·nes auront le droit de regagner leur pays.

Contre l'occupation française, elle est la « Jeanne d'Arc » du Levant

En 1916, des accords secrets entre Sykes et Picot (ministres des Affaires étrangères de Grande-Bretagne et de France) ont déjà décidé du partage du Moyen-Orient entre les deux puissances. Mais, en même temps, promesse a été faite à Hussein, chérif de La Mecque et allié des Occidentaux, que les pays arabes deviendraient indépendants et gouvernés par ses fils. À la fin de la guerre, la Syrie (qui comprend le Liban actuel) est occupée par les armées françaises... et les troupes bédouines de Fayçal (soutenu par le fameux Lawrence). Fayçal s'installe à Damas, d'abord en tant qu'émir, puis est proclamé roi d'un éphémère royaume (octobre 1918-juillet 1920) par ses partisans.

En janvier 1919 – elle a 32 ans –, Naziq fonde *Noor al-Fayha* (La Lumière de Damas), avec d'autres femmes (des bourgeois mariées à des hommes politisés et progressistes); cette organisation pionnière, qui ne vivra que quelques mois, est féministe et nationaliste: elle prône l'indépendance de la Syrie, le soutien à son roi et demande la promotion du rôle des femmes avec, en particulier, le droit à l'éducation, le droit de vote, le droit de ne pas être voilée, le droit de faire du bénévolat caritatif, etc. Un magazine féministe est même créé, peu diffusé – la majorité des femmes syriennes sont analphabètes – qui ne vivra que quelques mois.

Le 24 avril 1920, à la conférence de San Remo, la Société des Nations donne mandat à la France sur la Syrie et le mont Liban. La France sépare les terres libanaises de la Syrie et crée un nouveau pays, le Liban, plus vaste que le seul mont Liban. Le roi Fayçal décide de céder au pouvoir français (il deviendra ensuite roi d'Irak sous tutelle britannique), mais son ministre de la Défense lance un appel à la résistance. Le conflit éclate entre la France et les rebelles; Naziq se range du côté des rebelles; elle organise un bataillon de femmes secouristes sur le modèle de la Croix rouge avec pour nom L'Étoile rouge. Elle devient la première femme générale et une véritable icône qui porte fièrement l'uniforme militaire face aux objectifs des journalistes occidentaux et autres, qui ne tardent pas à la surnommer la « Jeanne d'Arc du Levant » ou la « Jeanne d'Arc des Arabes ».

Elle participe à la bataille de Mayssaloun, le 4 juillet 1920, face au général Gouraud; elle en sera une des seules survivantes. Le pouvoir français l'envoie en exil jusqu'en 1921 (ou

1922) et ne lui permet ensuite de revenir en Syrie que si elle se tient éloignée de tout militantisme politique. Elle fonde alors une école pour orphelines de guerre qui y reçoivent, entre autres, des cours de littérature arabe, des cours d'anglais et de couture.

Naziq al Abid, une vie dédiée aux droits des femmes

Noor al-Fayha est, après la défaite, remplacée par « L'Union des femmes », créée avec deux féministes libanaises. Leur intention de départ est de nature sociale, mais l'organisation finit par prendre une teneur politique. Elles militent pour le droit des femmes à accéder à l'éducation et à prendre place dans l'espace public. Elles font également entendre leur voix en faveur des prisonniers, des malades et des personnes âgées.

Un couple uni autour d'un même engagement

En 1927, exilée une fois de plus, elle s'installe au Liban. Elle y retrouve Muhammad Jamil Bayhum, un homme politique syrien qui a été d'un grand soutien lorsqu'elle militait en Syrie pour le droit de vote des femmes. Ils se marient et Muhammad, qui admire ses combats intellectuels et ses engagements, devient son soutien indéfectible.

Il finance ses projets, ce qui lui permet de traduire et publier des autrices féministes. C'est à ses côtés qu'elle fonde l'Association des travailleuses du Liban en 1935, une organisation pour l'égalité des femmes au travail et l'institution du congé maternité. Pendant la guerre israélo-arabe de 1948, elle vient en aide aux réfugié·es palestinien·nes et finance la construction d'un hôpital pour enfants. Ensemble, le couple adopte trois petites filles.

Elle meurt en 1959 à Beyrouth à l'âge de 72 ans.

Naziq al-Abid était destinée à mener une vie calme et fastueuse. Pourtant, elle a choisi de porter la voix de son peuple et celle des femmes. Son combat pour le droit des femmes et sa détermination à lutter contre les inégalités et l'injustice ont fait d'elle une des figures marquantes du féminisme dans le monde arabe.

Son parcours est retracé en bulles et en dessins par Pénélope Bagieu dans le tome 2 de *Culottées, Des femmes qui ne font que ce qu'elles veulent* (Gallimard, BD, 2017). ■

Claude et Colette

La Commission de la condition de la femme de l'ONU

Tout le monde connaît au moins de nom l'Organisation des Nations unies (ONU) qui est maintenant « un mécanisme permettant aux gouvernements de trouver des domaines d'entente et de résoudre ensemble des problèmes ». Ce qui me fait penser à cette définition du mariage: résoudre ensemble des problèmes qu'on n'aurait jamais eus tout·e seul·e, et ça n'a aucun rapport... À côté de son logo, sur son site, est écrit: « Paix, dignité et égalité sur une planète saine ». Si c'est des objectifs, y'a encore du taf.

Les droits de l'homme et la condition de la femme

L'ONU est dotée d'un haut-commissariat aux droits de l'homme (lequel?), d'une Charte des droits de l'homme, d'un conseil des droits de l'homme et même de traités internationaux sur les droits de l'homme. La version anglaise parle de *human rights*, l'espagnole de *derechos humanos*, il semble que cette riche institution internationale ait cependant un souci à recruter des traducteurices compétent·es. Il faudrait comparer avec les versions en arabe, chinois ou russe qui ne sont même pas écrites en caractères latins! Si on suit le chemin virtuel « Notre action, Droits de l'homme », on tombe sur une page titrée « Protéger les droits de l'homme » (je m'en lasse pas) et, touououout en bas, on trouve la Commission de la condition de la femme des Nations unies – (CSW, pour *Commission of the status of women*, là encore un pluriel anglais devient un singulier quand traduit « la condition de la femme », c'est joliment désuet quand même) – qui est le principal organe intergouvernemental mondial dédié exclusivement à la promotion de l'égalité des sexes et de l'autonomisation des femmes. Son secrétariat est assuré par ONU-Femmes, créée en 2010.

La CSW tient une session annuelle au mois de mars, de deux semaines, avec des ministres, des hauts responsables des gouvernements et des membres de la société civile (pas par opposition à militaire, mais par étrange opposition à personnes payées par un gouvernement) en mode bilan et perspectives pour « *promouvoir l'égalité des sexes et les droits des femmes et des filles* ».

2025 : Pékin + 30

En 1995, une Conférence mondiale sur les femmes a élaboré un programme d'action en 12 domaines¹, avec des contenus très prometteurs. Des conférences d'étape se tiennent tous les cinq ans. En mars 2025, c'était Pékin + 30, à New York. Mais pourquoi je vous parle de ça? Parce qu'une abonnée de *Casse-Rôles* y a participé et en a fait un compte rendu². Les assos/ONG organisent des débats en parallèle des débats officiels. J'ai cherché les comptes rendus officiels mais je n'ai pas trouvé... mars, c'était hier. La seule info que j'ai comprise, c'est qu'aboutir à des consensus entre les États suppose de reculer sur les droits reproductifs et sexuels.

Beaucoup de temps et d'énergie pour les assos féministes qui ont choisi de participer à ces événements, et je ne suis pas sûre que ce soit par ce biais que les droits des femmes dans le monde avancent.

Ch. R.

PS.: L'Arabie saoudite a été choisie pour présider la 69^e Commission onusienne de la condition des femmes en 2025. Une décision controversée, au vu des conditions de vie des femmes saoudiennes, malgré de récentes réformes...

« *L'Arabie saoudite détient un bilan abyssal pour ce qui est de la protection et de la promotion des droits des femmes. Il y a un vaste fossé entre les objectifs de la commission onusienne et la réalité vécue des femmes et des filles.* » Sherine Tadros, Amnesty International.



La Saoudienne Manahel al-Otaibi, détenue pour avoir diffusé des photos d'elle sans abaya...

1. <<http://www.adequations.org/spip.php?article361>>
2. <<https://www.reseau-feministe-ruptures.org/2025/06/21/csw69-de-lonu-compte-rendu-de-monique-dental-reseau-feministe-ruptures/>>.

Des fois que tu manques de raisons d'être féministe...

En France

- Le sénateur Guerriau, qui a drogué une élue chez lui en novembre 2023, n'a pas été sanctionné par son groupe (qui avait promis, juré, craché) et a repris sa place au Sénat avec les avantages associés.

- Depardieu a été condamné pour agression sexuelle, mais aussi au titre de la victimisation secondaire, notion juridique utilisée (pour la première fois en France) quand une victime est à nouveau victime de violence de la part du système judiciaire. Pour le comportement et les propos agressifs d'un avocat choisi pour ça.

- En France, plus d'un tiers des adolescentes ressentent un sentiment de honte du simple fait d'avoir leurs règles, selon un sondage Opinion Way de 2022, commandé par Plan international France. 35% avouent qu'elles ou une de leurs proches ont déjà subi des moqueries et des humiliations en milieu scolaire. Une fille sur deux a déjà raté l'école pendant ses règles.

- D'après une étude de la Fondation des femmes: si les femmes vivent en moyenne plus longtemps que les hommes, l'espérance de vie sans incapacité a diminué de quatre mois pour les femmes et augmenté de dix mois pour les hommes depuis 2008, tandis que celle sans handicap s'est accrue de dix mois pour les femmes et d'un an et dix mois pour les hommes.

- Les pensions alimentaires après divorce sont déductibles du revenu imposable des hommes qui les versent (seul cas où on peut déduire l'achat de nourriture et de vêtements pour les enfants), tandis qu'elles sont intégrées dans le revenu imposable des femmes qui les perçoivent.

- 429 victimes déclarées de violences sexuelles commises par les policiers et gendarmes, entre 2012 et 2025. Des femmes en majorité (76%), mais aussi des hommes (6%) et des mineur·es (18%). Les victimes sont collègues de travail, plaignant·es ou gardé·es à vue.

- Un médecin gynécologue sera jugé en 2026 pour 92 viols et 25 agressions sexuelles. La première plainte à l'ordre des médecins date de 2000, celle en justice de 2003.

- D'après une note des services de police, le proxénétisme de proximité monte en flèche: 21 affaires en 2015, 226 en 2024, pour 272 victimes mineures et 189 victimes majeures. Les mineures sont très majoritairement françaises, certaines ont 12 ans (en majorité plus de 15). De tous les milieux mais souvent victimes de violences intra-familiales, en rupture familiale, en fugue ou placées.

Ailleurs

Syrie

- Une cinquantaine de femmes alaouites ont été enlevées et ont disparu depuis la chute de Bachar Al-Assad (chiffre de début mai).

Afrique du Sud

- Le Syndicat national des mineures dénonce les fouilles humiliantes que subissent les mineures de la mine de Kopanang pour vérifier qu'elles n'emportent pas d'or. Douze femmes au moins ont dénoncé des violations sous forme de fouilles corporelles avilissantes, les obligeant à se présenter complètement nues devant les agents de sécurité sous le prétexte de la recherche d'or volé. Ce chiffre pourrait être plus élevé, certaines travailleuses ayant subi des intimidations et craignant de parler. Celles qui ont contesté ces fouilles humiliantes à la fin de leur service ont été suspendues. L'une d'elles, par exemple, l'a été après avoir refusé d'enlever ses sous-vêtements et d'écarter les jambes pendant la fouille. La mine appartient à Heaven-Sent SA Sunshine Investment, basée à Hong Kong.

Dans le monde

- Au moins 500 millions de filles et de femmes n'ont pas accès à des protections périodiques en quantité suffisante. Des millions de filles manquent l'école chaque mois, faute d'infrastructures adaptées ou simplement d'un endroit sécurisé pour pouvoir se changer.

D'après l'Unicef, en 2024, 230 millions de femmes dans le monde ont subi des mutilations génitales et y ont survécu.

Au Québec

- Un homme sur cinq, âgé de 18 à 35 ans, considère que «le féminisme est une stratégie pour permettre aux femmes de contrôler la société». Probable qu'ici, c'est pareil.

- 25% des anglaises de 50 à 60 ans sont sous antidépresseurs. Défaut de prise en charge des symptômes psy de la ménopause, fatigue et souffrances de la vie. ■

Ch. R.



Œuvres d'Amade



On pourra aussi lire avec grand intérêt, le dossier « L'écriture au féminin existe-t-elle ? », *Lettres québécoises*, n° 92, juin 2025, p. 14-18. <<https://www.erudit.org/fr/revues/lq/1998-n92-lq1185148/37885ac.pdf>>.

SOMMAIRE

| | |
|--|--------------|
| Écrivaines d'Amérique latine | 19-21 |
| La nuit de l'esclavage | 22-23 |
| Le goût à la vie | 24-25 |
| Appel à tou·tes contre le terricide | 26-29 |
| Paula Anacaona, des périphéries brésiliennes à l'afro-féminisme | 30-31 |
| Louise Erdrich, monument de la renaissance amérindienne | 32-33 |
| Camila Soso Villada, une pétaradante émancipation | 34-35 |
| Coup de cœur à la Librairie des Monts | 36-37 |
| Sur la lobotomie | 37 |
| « Rue du Passage », conte de mémoire et de luttes | 38 |
| L'impatience de se libérer | 39 |
| « Nous autres » de Chantal T. Spitz | 40-41 |
| Nicole Bley, intersectionnelle avant la lettre | 42 |

Écrivaines d'Amérique latine

Il semblerait qu'il y ait actuellement profusion de livres écrits par des femmes en Amérique latine, mais peu sont traduits en français, et moins encore les écrits des femmes amérindiennes.

EN 2002, les éditions Métailié ont publié *Luz ou le temps sauvage* d'Elsa Osario, née en Argentine en 1953. Elle parle du rapt des enfants de révolutionnaires incarcérés sous la dictature argentine. «Non, je ne suis pas la petite-fille d'un général tortionnaire en charge de la répression, je suis la fille d'une de ses victimes!»

Marcela Serrana avait publié *L'Auberge des femmes tristes* aux éditions Héloïse d'Ormesson en 2006. Au large du Chili, sur une île, une femme accueille des femmes en détresse. Elles s'interrogent: le désamour des hommes est-il nécessairement l'envers de l'émancipation des femmes?

Claudia Hernandez, née au Salvador en 1975, décrit dans son premier roman *Défriche coupe brûle* (Métailié, 2021) trois générations de femmes, une guérilla populaire et comment s'organisent les femmes du peuple.

Et puis, Guadalupe Nettel, née au Mexique en 1973, qui est une romancière prolifique et bien traduite, avec 4 livres chez Actes Sud, *L'Hôte* en 2006, *Pétales* en 2009, sur *Les Eaux troubles des âmes tourmentées* et *Le corps où je suis née* en 2014. Puis 2 livres chez Buchet-Chastel, *La Vie de couple des poissons rouges*, un recueil de nouvelles avec de puissants portraits de femmes et leurs histoires avec les animaux, et *Après l'hiver* en 2016. En 2022, les éditions Dalva ont sorti *L'Oiseau rare*, où Guadalupe Nettel évoque deux amies et le désir de maternité de l'une d'elles. Elle est une autrice reconnue et très primée.

Deux écrivaines mapuches font parler d'elles. Le peuple mapuche occupait une large portion de l'Amérique du Sud et vit aujourd'hui sur un territoire très restreint. Mais c'est un peuple qui a résisté à la colonisation, y compris religieuse, et a toujours maintenu vivace sa culture. Maria Isabel Lara Millapan, née en 1979 dans la région de l'Araucanie au Chili, est enseignante et chercheuse en Études interculturelles et indigènes, engagée pour la préservation et la promotion de la culture mapuche et elle écrit de la poésie. Pour le moment, on peut trouver ses poèmes en édition bilingue mapudungun-espagnol. Ils visitent les traditions et la spiritualité, la mémoire, les rêves, la relation intime avec la nature et la féminité dans la culture mapuche.

Quant à Moica Millan, née en 1970, elle se définit comme guerrière, écrivaine, militante. Elle a fait partie de ce groupe de femmes autochtones qui, en 2019, a occupé pacifiquement le ministère de l'Intérieur argentin pour dénoncer l'expropriation des terres mapuches au profit de Benetton, l'entreprise italienne. Elle a écrit plusieurs romans et essais, dont *Terricido*, où elle dénonce les désastres écologiques perpétrés par le capitalisme expansionniste (prochainement annoncé aux éditions Des Femmes).

Une jeune autrice mexicaine, Brenda Lozano, a sorti *Brujas* (Sorcières) en 2019, lequel vient d'être traduit et édité chez Dalva sous le titre *Guérisseuses*. C'est un roman qui met en présence deux femmes dont les vies semblent à l'opposé. Zoé, jeune journaliste engagée, féministe, petite-bourgeoise citadine avec des parents ouverts, part enquêter sur un féminicide au fin fond du Mexique. Elle y rencontre Feliciana, une *curandera*, une guérisseuse devenue célèbre, qui est parente de Paloma, la femme assassinée. Feliciana veut bien parler, mais il faut que Zoé se raconte, elle aussi. Et depuis leurs mondes opposés, au fil de leurs récits, se tisse et s'entrecroise ce qui fait une expérience de femme, le rapport aux hommes et au patriarcat, la relation avec la mère, la relation avec la sœur (très importante dans leurs deux histoires) et l'expérience de la violence sexuelle à laquelle nulle n'échappe, au moins dans son entourage.

Feliciana ne sait ni lire ni écrire. Elle a été mariée à 14 ans avec un garçon de 16 ans qu'elle ne connaissait pas. À 20 ans, elle a déjà 3 enfants et son mari est parti faire la guerre avec les révolutionnaires. «Il faut travailler la milpa¹, le café, les courges et les haricots... car le monde des gens de la campagne est celui de la faim et du labeur.» Mais elle est aussi d'une famille d'hommes *curanderos*. Son arrière-grand-père, son grand-père et son père, tous disparus, étaient de grands guérisseurs.

Le père de Zoé est prof et passe ses heures de liberté à réparer des bagnoles et toutes sortes de machines dans le garage. Sa mère bosse dans un bureau à l'Université. Zoé est subjuguée par les frasques de sa jeune sœur Léandra, qui se fait renvoyer de plusieurs écoles, dont la dernière en date pour y avoir mis le feu avec son Zippo Spectrum. Mais Léandra est une fille très créative, en dehors de l'obligation scolaire. Zoé, par contraste, est studieuse et sérieuse, comme pour compenser. («*Nos sœurs sont ce que nous ne sommes pas*», dit Feliciana). Leurs parents se séparent et elles se retrouvent chez les grands-parents. Puis ils se rabibochent et c'est reparti sur de nouvelles bases. C'est un couple moderne. Zoé fait état des formidables intuitions de sa mère.

Feliciana se soigne et se guérit. Alors, elle se sent autorisée à soigner les autres. Après la mort de son père encore jeune, elle a été initiée par Paloma, la plus jeune cousine de son père, quand Paloma était encore Gaspar et avait pris la suite de la famille de *curanderos*. Paloma lui a tout appris sur les pratiques concrètes, et elle la seconde en tous points. Sauf certains soirs, quand Paloma s'habille et se maquille pour sortir avec ses amies *muxes*. Car Paloma est une *muxe*.

Zoé la sceptique, que l'ésotérisme n'a jamais attirée, parle des intuitions de sa mère. Si fortes qu'un soir sa mère lui demande de la conduire chez Fernando, un copain de sa sœur. Léandra



Argentine

Uruguay

Chili

Mexique

Salvador

Colombie

Haïti

Porto-Rico

Brésil

Nicaragua

Vénézuela

Bolivie

se rend à une fête. Tous les amis sont déjà partis. Elle boit un coup avec Fernando, qui vient de mettre un narcotique dans son verre. Il commence à la peloter, à vouloir la déshabiller. Elle se sent toute molle et incapable de réagir. Elle lui dit qu'elle ne veut pas, qu'elle veut qu'il la laisse tranquille. Au moment où elle sent qu'il va la pénétrer, elle parvient à se dégager et s'enferme dans la salle de bains. Peu de temps après, sa mère et sa sœur débouent pour la sortir de là. On pourrait dire que c'est de l'amour maternel fusionnel. Oui mais, quelque temps avant, sa mère avait réveillé son mari parce qu'elle venait de voir un accident de voiture impliquant une personne de sa connaissance. Le lendemain, ils avaient appris que cette personne était morte au volant de sa voiture à l'heure de la vision. La mère de Zoé n'en fait pas toute une histoire, elle a des intuitions, c'est tout, mais ses intuitions ont un caractère de certitude.

Feliciano soigne et guérit avec des herbes qu'elle récolte avec soin et avec des champignons qu'elle ramasse dans la montagne, là où son père lui a montré. «*Ce sont les champignons qui donnent la vision*», dit-elle, et ce sont eux qui lui ont appris le *langage* par lequel révéler les eaux profondes. Elle dit: «*Le langage ordonne les scènes de notre passé pour nous permettre de voir clair dans notre présent.*» Beaucoup viennent la voir. De tous les coins du monde. Des artistes, un banquier, des universitaires, qui font les cinq heures de chemin à dos de mules pour avoir une cérémonie avec elle. Paloma, qui la seconde et l'aide, lui dit parfois: «*Feliciano chérie, tu gagnes en notoriété et tu ne le fêtes pas comme les personnalités. Alors continue sur ta lancée et deviens encore plus célèbre pour que, moi, je puisse le fêter comme il se doit, avec de l'amour et de l'alcool.*»

Le viol de Léandra, toujours nommé par la suite «*le lamentable épisode avec ce connard de Fernando*», sera surmonté par la jeune fille avec panache. Elle se lance dans la photographie, connaît une première relation lesbienne assez durable avec Anna, puis une seconde tout aussi conséquente avec Tania, alors qu'elle commence à avoir du succès avec ses œuvres photographiques. Pour elle, tout va bien. Le viol de la jeune sœur de Feliciano, Francisca, est moins civilisé, plus brutal. Elle est encore une enfant, surprise dans la *milpa* par une brute épaisse aux ongles pleins de terre qui lui répète en boucle: «*Tu me remercieras, à ta nuit de noces.*» Francisca qui secrètement se

réjouissait, après la mort de leurs parents, d'avoir échappé au mariage, va rester sous la protection de Feliciano, s'occuper de ses enfants et préparer de bons petits plats. Le sexe, elle l'a éliminé de sa vie.

Feliciano remarque que les gens lui rendent visite sur le seul fait qu'elle est d'une grande famille d'hommes *curenderos*². «*C'est un métier d'homme*», lui serine son grand-père maternel, paradoxe d'une société contaminée par la religion catholique et le patriarcat, même lorsqu'elle continue de fonctionner selon ses propres traditions. Feliciano raconte une vision au cours de laquelle elle a rencontré ses aïeux, reconnu son père et son grand-père, qui lui ont transmis le Livre (personne ne sait lire!), lequel contient l'accès au *langage* qui sonde les eaux profondes. Elle affirme: «*Je suis chamane. Je suis une femme qui guérit parce que le langage m'appartient.*» Mais quand sa sœur Francisca se trouve gravement malade, elle perd ses moyens et ne se sent pas capable de la guérir. C'est Paloma qui doit la rassurer: «*Tu l'as, chérie, mais tu ne t'en es pas aperçue. Je croyais que tu le savais, trésor. Tu auras peur, parce que voir tout ce qu'on est capable de faire est effrayant, mon petit cœur. Imagine-toi un peu ce que ça m'a fait de constater que je pouvais soulager un moribond à l'époque où j'étais un enfant prénommé Gaspar. Tu seras terrifiée, mon chou... la force qui est en nous est aussi inquiétante que le feu qui s'élève alors qu'on ne s'y attend pas. Tu vas te chier dessus, mon lapin.*» Feliciano guérit sa sœur.

Zoé fait trois cérémonies avec Feliciano. Elle connaît une lévitation qui la tire loin dans les étoiles, puis elle redescend pour retrouver la main de Feliciano dans laquelle elle fait le voyage vers l'infiniment petit des cellules. Elle pense à son fils Félix. Elle revoit son père, mort jeune lui aussi, et son premier fou rire avec lui.

Elle comprend combien le garage était un espace de liberté créative qui lui a donné une direction. Si sa sœur Léandra a très tôt laissé exploser sa créativité, Zoé, elle, a longuement fait maturer la sienne. Elle sait pourquoi elle veut écrire.

Paloma a laissé exploser son inventivité dans la fête et l'amour, mais elle conserve sa sensibilité de *curandera* envers ceux qui connaissent le désamour. Feliciano s'est concentrée sur son activité de guérisseuse et, connaissant le succès, n'a pourtant cessé de questionner et d'approfondir sa pratique. Elle et Paloma étaient très proches, comme des sœurs. Mais Paloma vivait avec Guadalupe, qui, lui, ne sortait pas avec d'autres hommes. Il n'en avait pas besoin. Paloma, si! Elle a été assassinée d'un coup de couteau dans le dos. «*Parce que Paloma était une muxe*», dit Feliciano. «*Il l'a tuée pour ça, parce qu'elle était*

née homme et qu'elle avait fini par devenir femme, il l'a tuée parce qu'elle portait des vêtements de femme et qu'elle se fardait les yeux... parce que c'était une muxe, une femme, une curandera, parce que les gens finissent par qualifier d'amour le désamour.»

C'est un livre très prenant sur le Mexique d'aujourd'hui, qui ressemble, pour ce qui est de la vie de Zoé, à ce que nous pouvons tou·tes connaître dans nos vies européennes. Quant au monde de Feliciana, c'est la vie des pauvres un peu partout dans le monde et qui s'appuie sur un fonds ancien persistant qui accorde attention aux rêves, aux signes, à la mémoire, aux visions, à la transmission, un monde qui persiste de façon efficiente en dépit de la couverture capitaliste qui voudrait l'étouffer. Malgré son extraordinaire succès, Feliciana ne demande pas d'argent, garde ses mêmes fringues traditionnelles, mange la même nourriture provenant de la *milpa*, et ne veut pas parler la langue du gouvernement. Elle ne se laisse attirer par rien du monde extérieur au sien, du monde colonisateur. Son monde la remplit et la comble.

Latines, belles et rebelles

Je ne voudrais pas oublier un livre paru en 2015 aux éditions *Le Temps des Cerises*, écrit par un homme, il est vrai, *Hernando Calvo Ospina*, journaliste et écrivain colombien, réfugié politique en France, qui a écrit de nombreux ouvrages sur la Colombie, sur la torture, et qui écrit dans *Le Monde diplomatique*. Ce livre s'appelle *Latines, belles et rebelles*. Il y raconte 33 histoires de femmes qui, depuis l'arrivée des envahisseurs européens jusqu'à nos jours, ont joué un rôle essentiel dans les luttes d'émancipation.

D'abord la princesse Anacaona qui vivait sur l'île Ayiti quand elle a vu arriver *La Espagnola* et débarquer Christophe Colomb en décembre 1492, qui a vu son père emmené par les envahisseurs et son peuple réduit en esclavage, qui appelle à la résistance, réunit des combattant·es, tombe dans un piège sous couvert de négociations de paix, réussit à s'échapper, continue pendant des mois avec ses guerriers; mais le peuple est décimé et elle, capturée, torturée, humiliée et pendue en 1504. En ce lieu, les conquérants font construire, par des Indiens sous les coups de fouet, une ville qu'ils nomment Sainte-Marie-de-la-Paix-Véritable.

Mais aussi la vice-reine Bartolina qui a dirigé un des principaux mouvements contre la colonisation espagnole en Bolivie; la Noire Marie-Jeanne Lamartinière, qui a aidé à vaincre les troupes de Napoléon en Haïti; Lucy Gonzalez, la Mexicaine, qui a lutté à Chicago pour les droits des ouvrières; Lolita Lebron, la Portoricaine, qui, en pleine salle du Congrès au Capitole, a tiré en l'air avec son pistolet en criant *Viva Puerto Rico Libre* en 1954 (fait que relate Louise Erdrich dans son roman *Celui qui veille*, quand la bande d'Indiens qui doivent passer en commission le lendemain, visitent le Capitole et assistent à l'événement). Cela lui a coûté vingt-cinq ans de prison, mais, à peine sortie, elle a poursuivi son engagement pour l'indépendance de l'île. Elle est même retournée en prison en 2001 pour soixante jours – elle avait 82 ans –, pour refus de payer la caution pour sa remise en liberté. Elle avait protesté contre la présence de la Marine états-unienne, et pénétré, avec d'autres, dans les installations militaires.

Et d'autres femmes encore, qui sont passées de la guérilla à des postes à hautes responsabilités d'État, en Uruguay, au Brésil

et au Nicaragua. Ou encore l'écrivaine Gabriela Mistral, née en 1889 dans un petit village chilien et devenue une poétesse engagée en faveur des droits des femmes, des enfants et des indigènes, antioligarchique, anti-impérialiste et travaillant à l'émancipation des femmes et des paysans par l'éducation. Elle a reçu le prix Nobel, est reconnue au Chili à l'égal de Pablo Neruda, et ne voilà-t-il pas que le monde découvre en 2009, cinquante-deux ans après sa mort, le contenu d'un livre, *Nina errante*, réunissant 250 lettres échangées pendant plus de dix ans entre elle et son amour, Doris Dana. Elle était lesbienne et l'avait caché toute sa vie, en voyageant beaucoup et parce que sa compagne avait trente ans de moins qu'elle et qu'elle passait pour sa secrétaire, ce qu'elle n'a jamais été! Le Chili a tremblé sous cette révélation. Devant les opinions bigotes, misogynes et homophobes, l'intellectuel Francisco Casas fit ce commentaire: «*Elle fut une belle lesbienne du XX^e siècle, une femme vaillante au caractère trempé, qui aimait profondément sa légataire testamentaire [...]. Elle était sexuée et non frigide comme on veut absolument nous le faire croire.*»

Ou encore la commandante Ramona, la petite femme qui accompagne le sous-commandant Marcos sur les photos, fondatrice de l'EZLN, dirigeante civile de la prise de San Christobal, initiatrice de la Loi révolutionnaire des Femmes, suite à de longues enquêtes dans le pays, qui intègre pleinement les femmes dans la lutte révolutionnaire.

Et Sandra Ramirez, combattante des Farc (Forces armées révolutionnaires de Colombie), qui explique que, dans la guérilla, les combattantes ont créé des mécanismes pour en finir avec le machisme et que les *compañeros* ont le souci de les prendre en compte. C'est un début!

Et Maria Leon, guérillera dans les montagnes du Venezuela dès 1962, puis passant à la lutte légale mais n'en voyant pas le bout jusqu'à l'élection d'Hugo Chavez en 1998, où elle devient chef de file du Mouvement des Femmes de la République bolivarienne, et fait passer dans la Constitution la reconnaissance du travail au foyer comme une activité économique qui crée de la valeur ajoutée, produit de la richesse et du bien-être social, ainsi que la Loi organique pour le Droit des Femmes a une vie libre de violence. Maria Leon «affirme qu'avec la Révolution bolivarienne, la femme vénézuélienne participe aujourd'hui à la vie sociale, économique et politique comme jamais auparavant».

Une série d'histoires revigorantes démontrant la pugnacité des femmes en lutte pour l'émancipation d'elles-mêmes, mais aussi des peuples dont elles sont issues. ■

M. M.

1. La *milpa*, également appelée « culture des trois sœurs », est une technique agricole ancestrale. Son principe est de cultiver dans le même espace trois plantes complémentaires: le maïs, les haricots grimpants et les cucurbitacées (courges, concombres, melons...).

Ces légumes s'entraident pour créer un écosystème harmonieux. Ainsi, le pied du maïs fournira un tuteur aux haricots grimpants. Puis, les cucurbitacées protégeront le sol de l'érosion, des mauvaises herbes et de l'évaporation de l'eau. Enfin, les haricots, fixeront l'azote de l'air dans le sol, ce qui profitera aussi aux deux autres cultures.

2. Guérisseurs.

LA NUIT DE L'ESCLAVAGE

Je ne sais pas si la chair est triste (j'ai pas l'impression), mais une chose est sûre, ni moi ni personne n'aurons jamais lu tous les livres. Ça donne un profond sentiment de sécurité de savoir qu'on ne manquera jamais de lecture. Depuis que je lis principalement des femmes, mon univers littéraire s'est considérablement élargi. Le sentiment que j'en ai est que les écrivaines s'autorisent beaucoup plus de libertés dans la structure et le style de leurs écrits. Elles sortent des clous et décident de leurs propres règles, probablement parce qu'elles furent longtemps – et sont toujours, de façon plus subtile – mises à l'écart ou entravées dans ce domaine.

LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AI ÉTÉ BLUFFÉE par un écrivain à ce sujet, c'est il y a une quinzaine d'années en lisant *Le Quatuor du Yorkshire*, de David Peace. Tandis que nombreuses sont les écrivaines qui m'ont blousée, tant du point de vue de la façon dont elles composent leurs histoires, que de la façon dont elles les écrivent. Et parmi les plus éblouissantes, Toni Morrison, que je me félicite d'avoir découverte tard. J'ai lu *Beloved*, *Jazz* et *Un don*, mais c'est de *Beloved*, mon premier coup de poing à l'estomac, dont je vais parler.

Beloved n'est pas à proprement parler un récit d'émancipation, mais c'est un récit émancipateur par la façon dont Morrison choisit de A à Z ses angles d'attaque, dont elle fait littéralement disparaître les oppresseurs, comme si leur cruauté aveugle les versait hors du genre humain (ce qui est le cas), si bien qu'ils ne sont plus que la douleur sans visage qu'ils infligent. Ils se confondent avec les horribles conditions de vie. Et la grande confrontation du roman n'a pas lieu entre maîtres et esclaves, ou entre Blancs et Noirs, mais entre Sethe et Beloved, entre une mère et la toute petite fille – à peine 2 ans – qu'elle allaitait encore et qu'elle a égorgée plutôt que de la laisser retomber dans les mains des maîtres. Le bébé furieux et débordant de haine hante la maison que Sethe habite avec ses deux garçons, la mère de son compagnon parti ou mort, et la petite fille dont elle a accouché peu avant le meurtre et qu'elle a échoué à tuer elle aussi, Denver.

Le fantôme chasse les deux garçons à l'âge de 13 ans, l'un après l'autre, l'un juste après qu'un miroir ait volé en éclat après qu'il l'ait regardé, l'autre après que l'empreinte de

petites mains soit apparue sur un gâteau. Et puis la grand-mère, Baby Suggs, meurt, et Sethe reste dans la maison avec Denver, jusqu'à ce qu'arrive une ancienne connaissance du *Bon Abri*, chez les Blancs, où elle avait rencontré son mari Halle, Paul D.

La présence de Paul D. ne fait que changer le positionnement des forces en présence : une mère qui aime profondément l'enfant qu'elle a tuée, cette enfant fusionnelle restée symbiotique avec la mère dont elle veut s'emparer pour la tuer. Mais tandis que l'histoire se déroule à travers les voix indirectes de Sethe, Denver, Paul D et même Beloved, ce fantôme qui continue de grandir, se précise aussi l'inimaginable cruauté de chacune de leurs vies entre-tissées, dans l'horreur absolue de l'esclavage. Et passent des châtiments effroyables, le fouet qui fait pousser un arbre dans le dos de Sethe, le mors qui attendrit la commissure des lèvres de Paul D, toutes les stratégies collectives et individuelles mises en œuvre pour dépasser cette destruction humaine continue. Comme le dit Baby Suggs, l'après-midi du jour de sa mort :

« Elle sortit du lit, claudiqua lentement jusqu'à la porte de la pièce aux provisions et communiqua à Sethe et à Denver la leçon que lui avaient apprise ses soixante années d'esclavage et ses dix années de femme libre : il n'y avait pas d'autre malchance en ce monde que les Blancs. »

L'horreur prend de multiples formes pour détruire les Noirs. À Sethe, en lui massant la nuque, Baby Suggs dira souvent :

« Dépose-les, Sethe. Épée et bouclier. Pose-les. Pose. À terre, l'un et l'autre. À terre, au bord de la rivière. Épée et bouclier. Ne cherche plus la guerre. Dépose tout ce fourbi. Épée et bouclier. »

Pour Paul D, son cœur disparu a été remplacé par une boîte à tabac en fer-blanc hermétiquement fermée. Ainsi a-t-il remédié à la trépidation secrète qui s'est emparée de lui à la suite de trop d'humiliations et de douleur :

« Personne d'autre ne s'en doutait encore, parce que cela avait commencé de l'intérieur. Une espèce de trémoussement dans la poitrine, puis dans les omoplates. Cela faisait comme un clapotis, d'abord doux puis déchaîné. Comme si, plus ils l'entraînaient vers le sud, plus son sang, gelé comme une mare de glace vieille de vingt ans, commençait à se briser en morceaux qui, une fois détachés, n'avaient d'autre choix que de tournoyer et de tourbillonner. Parfois c'était dans la jambe. Puis cela se déplaçait pour revenir vers la base de la colonne vertébrale. Quand ils le dételèrent du chariot et qu'il n'aperçut que des chiens et deux cahutes dans un monde d'herbe brûlante, le sang tourbillonnant le secoua comme un pendule. Mais personne ne pouvait le voir. Les poignets qu'il tendit aux menottes ce soir-là étaient aussi fermes que les jambes sur lesquelles il était campé lorsque les chaînes furent verrouillées aux fers de chevilles. »

Le paysage que traversent ces vies se confond avec les paysages dévastés de l'esprit. Le seul secours et la seule grâce, répétée et enseignée par Baby Suggs, s'aimer :

«Ici, disait-elle, là où nous résidons, nous sommes chair; chair qui pleure et rit; chair qui danse pieds nus sur l'herbe. Aimez tout cela. Aimez-le fort. Là-bas, dans le pays, ils n'aiment pas votre chair. Ils la méprisent. Ils n'aiment pas vos yeux; ils préféreraient vous les arracher. Pas plus qu'ils n'aiment la peau de votre dos. Là-bas, ils la fouettent. Et, ô mon peuple, ils n'aiment pas vos mains. Ils ne font que s'en servir; les lier, les enchaîner, les couper et les laisser vides. Aimez vos mains! Aimez-les! Levez-les bien haut et baisez-les. Touchez-en les autres, frottez-les l'une contre l'autre, caressez-vous-en le visage parce qu'ils n'aiment pas cela non plus. C'est vous qui devez aimer tout cela, vous! Et, non, ils n'aiment aucunement votre bouche. Là-bas, dans la contrée, ils veilleront à ce qu'elle soit brisée et rebrisée. Les mots qui en sortent, ils n'y prêteront pas attention. Les cris qui en sortent, ils ne les entendront pas. Ce que vous y mettrez pour nourrir votre corps, ils vous l'arracheront, et, à la place, vous laisseront des déchets. Non, ils n'aiment pas votre bouche. Vous, vous devez l'aimer. C'est de chair que je vous parle, d'une chair qui a besoin d'être aimée.»

On le voit, si Toni Morrison plonge, à partir d'un fait divers du XIX^e siècle, dans la nuit de l'esclavage, ce n'est pas tant pour mettre en lumière le sadisme structurel inhérent à ce système que pour explorer le mystère impressionnant de la survie collective, de l'opiniâtre résistance séculaire à la déshumanisation. Les esclaves, les fugitifs, fugitives ou les affranchi·es sont en proie à la folie, à l'abrutissement, au meurtre, et inventent toutes sortes de stratagèmes pour endurer un jour après l'autre, sans décrocher, en décrochant, et aimer, travailler jusqu'à l'anéantissement, s'enfuir, cultiver la haine secrète et une féroce dérision, tuer la vie en eux et puis tuer la mort aussi. De fait, ces êtres humains si monstrueusement maltraités deviennent gigantesques en poussant les bords de l'humanité, en prenant soin des morts comme des vivants, en tirant par-delà les limites de la souffrance leur entendement métaphorique, en inventant sans trêve, chaque jour, le nouveau langage de la survie. Ils ne cessent de s'explorer dans une vie globalement dénuée du moindre espoir.

Chaque développement est d'anthologie

La fuite de Sethe, mourante et en gésine, accompagnée par une gamine blanche déclassée qui lui sauve la vie. L'internement de Paul D. Les échanges de Denver avec sa sœur morte qu'elle aime profondément, plus que sa mère peut-être. Le passé incrusté en feuillettage dans chaque heure du présent au point que le temps paraît à la fois immobile et pivotant, en perpétuelle digression sans jamais s'éloigner du sujet, puisque, comme dans toute vie humaine, les événements occupent la place de leur empreinte et non une position proportionnelle à l'éloignement temporel. Par conséquent, il est normal que les vivants soient morts, que les morts habitent le quotidien des vivants.



Beloved est un des bouquins les plus impressionnantes que j'aie jamais lus. Chaque personnage, Sethe, Denver, Baby Suggs, Paul D, Beloved, la mystérieuse Amy Denver, a une densité et une complexité sidérante. Il n'y a pas de logique à chercher dans ce récit, il est comme la vie, comme l'injustice, comme l'amour et la résistance, chaque pararaphe contient de précieux enseignements. Il est beau, il est inépuisable. Et par-dessus tout il contient, par sa construction même, cette évidence: tyanniser rend sommaire et stupide. Les maîtres, dans ce roman, sont des ectoplasmes, ils n'ont que la puissance de la terreur qu'ils imposent. Pas un ne s'en sort, pas même la madame qui pleure en vendant le frère de Paul D. La résistance, en revanche, dilate l'humanité, aiguise toutes les capacités humaines, en dépit de l'architecture effrayante et paralysante de tous les traumas. Comment, dans ce contexte d'écrasement systématique, trouve-t-on la force de haïr? De mépriser celui qu'on craint? De s'entendre et d'édifier des chemins de fuite, ou de s'en faire le relais, comme payé-acquitté? D'aimer encore en ayant renoncé à tout lendemain? L'humain fait ça. Et il peut le faire dans un désespoir qui dure des siècles. ■

L. B.

Beloved a été traduit de l'anglais (États-Unis) par Hortense Chabrier et Sylviane Rué. Et franchement, chapeau!

Le goût à la vie...

« **Une combattante resplendissante** », c'est ainsi que *Le Monde diplomatique* qualifie Maya Angelou à l'occasion de la réédition, en 2020, du second volume de son autobiographie *Rassemblez-vous en mon nom*.

POUR SA VITALITÉ EXTRAORDINAIRE, son appétit de savoir, de liberté, son humour, s'il me fallait choisir un modèle féministe qui puisse, par la puissance poétique de son écriture, transmettre à toutes la volonté de s'émanciper et la force d'aimer, je choisirais Maya, qui ne verse jamais dans le désespoir, le communautarisme et la haine de l'autre.

Maya Angelou (1928-2014) est une autrice, poétesse et militante afro-américaine. Amie de Martin Luther King, de Malcolm X et de James Baldwin (qui va l'encourager à écrire), elle a publié une autobiographie en 7 volumes, dont le plus célèbre est *Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage*. Elle est la première femme afro-américaine à avoir exprimé sa vie personnelle de façon publique et libre, tout en témoignant aussi des défis et du quotidien vécu par la communauté afro-américaine avant et pendant la lutte des droits civiques. James Baldwin disait d'elle : « *Vous entendrez la femme royale, la fille de la rue espiègle; vous entendrez le prix de la survie de la femme noire et vous entendrez sa générosité.* »

Ce poème est extrait d'un recueil de Maya Angelou paru en 1978. Il exprime la force et la fierté de la communauté noire, mais aussi la détermination des femmes à s'élever contre l'adversité.

Une femme aux mille vies

Maya Angelou est née en 1928 dans le Missouri. Son vrai nom est Marguerite Johnson. De parents divorcés, elle est élevée, avec son frère Bailey, par sa grand-mère paternelle, qui tient une épicerie dans l'Arkansas, État du Sud où sévissent la ségrégation et le Ku Klux Klan.

À 7 ans, elle revoit sa mère, et elle est violée par le compagnon de celle-ci, qui sera assassiné quelques jours plus tard par l'oncle de sa mère. Traumatisée par la violence de ces événements, elle s'enferme dans le silence pendant six ans. C'est une amie de sa grand-mère qui va lui redonner goût à la vie en lui faisant découvrir la lecture et la poésie qui se chante et se déclame.

À 15 ans, elle rejoint sa mère à San Francisco et suit des cours de danse et de théâtre.

À 17 ans, elle tombe enceinte, décide de garder l'enfant et de vivre de façon indépendante sa vie de fille-mère. Pour survivre, elle fait divers jobs, receveuse de tramway, cuisinière et serveuse dans un night-club. Elle tombe amoureuse d'un homme qui l'oblige à se prostituer. Elle fuit et trouve un travail chez un disquaire à San Francisco, elle découvre la musique jazz et les chanteuses Billie Holiday et Sarah Vaughan.

Je suis le rêve et l'espérance de l'esclave
Vous pouvez me rabaisser pour l'histoire
Avec vos mensonges amers et tordus,
Vous pouvez me traîner dans la boue.
Mais comme la poussière, je m'élève encore.

Mon insolence vous met-elle en colère ?
Pourquoi vous drapez-vous de tristesse ?
De me voir marcher comme si j'avais des puits
De pétrole pompant dans mon salon ?
Comme de simples lunes et de simples soleils,
Avec la certitude des marées
Comme de simples espoirs jaillissants,
Je m'élève encore.

Voulez-vous me voir brisée ?
La tête et les yeux baissés ?
Les épaules tombantes comme des larmes ?
Affaiblie par mes sanglots émus.

Est-ce mon dédain qui vous blesse ?
Ne prenez-vous pas affreusement mal
De me voir rire comme si j'avais des mines d'or
creusant dans mon jardin ?

Vous pouvez m'abattre de vos paroles
Me découper avec vos yeux
Me tuer de toute votre haine
Mais comme l'air, je m'élève encore.

Ma sensualité vous met-elle en colère.
Cela vous surprend-il vraiment
de me voir danser, comme si j'avais des diamants à la jointure de mes cuisses ?

Hors des baraques des hontes de l'histoire
je m'élève.

Surgissant d'un passé enraciné de douleur
je m'élève.

je suis un océan noir bondissant et large,
jaillissant et gonflant je porte la marée.

Et laissant derrière moi des nuits de terreur et de peur
je m'élève vers une aube merveilleusement claire
je m'élève.

Apportant les présents que mes ancêtres m'ont donnés
je suis le rêve et l'espérance de l'esclave
je m'élève
je m'élève
je m'élève.

Sa poésie empruntera au blues qu'elle a découvert; son style: la dérision pour exprimer tristesse et déboires.

C'est en épousant un marin grec qu'elle devient Maya Angelos. Elle mène de front vie amoureuse et vie professionnelle. Embauchée dans un cabaret, elle devient entraîneuse de bar, danseuse et chanteuse de calypso. Le calypso est un genre musical qui peut désigner une chanson de commentaire social ou le rythme caractéristique de son accompagnement instrumental. Elle devient vite la reine du calypso et joue également dans des pièces de théâtre.

Parallèlement, elle participe, aux côtés de Rosa Parks, de Martin Luther King et de Malcolm X, à la lutte pour les droits civiques des Afro-Américains dans les années 1960.

Elle partagera quelques années la vie d'un activiste sud-africain proche de Nelson Mandela, mais finira par refuser le contrôle qu'il veut exercer sur sa vie.

Au Caire, où elle séjourne avec son compagnon, elle écrit des reportages qu'elle lit à la radio du Caire.

Elle accède à une célébrité internationale avec le premier volume de son autobiographie, *Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage*, qui raconte les dix-sept premières années de sa vie et paraît en 1969.

Elle meurt en 2014. Jusqu'au bout, elle parcourt les États-Unis pour tenter de briser les barrières entre les communautés et faire entendre la voix d'une femme libre de ses choix de vie.

Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage

Ou comment une petite fille qui connaît le racisme, le viol, puis une femme qui connaît la vie à la rue, le statut de fille-mère, la prostitution, n'abandonne jamais et devient une des plus grandes voix de la littérature afro-américaine.

Tout comme l'oiseau enfermé dans sa cage chante, même encore brisé, Maya survit en se défendant contre le racisme et l'oppression.



Dans ce livre, qui raconte son enfance jusqu'à l'âge de 17 ans, on accompagne sa quête d'indépendance et de dignité dans le contexte ségrégationniste des années 1930.

« Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage libère le lecteur, simplement parce que Maya Angelou met en scène sa vie avec une maîtrise émouvante et une lumineuse dignité. Les mots me manquent pour décrire un tel exploit, mais je sais que jamais depuis les jours lointains de mon enfance, lorsque les personnages de roman étaient plus réels que les gens que je voyais tous les jours, je me suis senti à ce point ému. » (James Baldwin) ■

A. N.

P. S. : Hors dossier, on trouvera une suite à cet article : « Black lives matter », page 50.

**Maya Angelou, *Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage*,
Livre de Poche, 2012;
Rassemblez-vous en mon nom, Livre de poche, 2020.**

(Maya Angelos devient Maya Angelou, car le directeur du cabaret où elle chante trouve ça mieux...)

Sources :

- *Le Monde diplomatique*, avril 2020.
- « Portrait d'une poétesse intransigeante », France Culture, mars 2025.
- Biographie de Maya Angelou, *Encyclopédie Universalis*.

Appel à toutes contre le terricide en cours

Moira Millan vit tout au sud de l'Argentine. Elle est du peuple mapuche, qui a 14 000 ans d'existence sur ce territoire. Elle est née en 1970. À l'âge d'un an, avec des centaines d'autres, elle s'est retrouvée dans les quartiers pauvres d'une ville, chassées qu'elles étaient de leurs terres ancestrales par des entreprises colonisatrices (Benetton, entre autres¹).

Elle se croyait Argentine... «J'avais été préparée pour devenir missionnaire évangélique.» À 16 ans, elle part au Brésil où elle s'essaye à évangéliser un groupe de jeunes révolutionnaires du Parti des travailleurs du Brésil, à l'époque de l'ascension de Lula. Ce sont eux qui lui ont ôté ses «œillères coloniales». Elle se voit enfin comme une colonisée, et une Mapuche. À l'été 1987, elle assiste à un grand rassemblement du peuple mapuche en Patagonie. «Je récupérais peu à peu ma conscience tellurique», dit-elle. Mapu, c'est la Terre. Les Mapuches sont gens de la Terre.

Comment être mapuche si on n'a plus de terre ?

La récupération des terres expropriées et volées est le premier objectif du peuple mapuche. Aussi, à 30 ans, Moira Millan, avec sa mère, sa sœur, et ses trois jeunes enfants, fait une reprise de terre, aidées d'autres Mapuches déjà dans le coin, qui s'installent sur 150 hectares qui étaient passés aux mains de la police, du temps du tortionnaire Videla. Mais la police veut oublier cet endroit, qui s'en trouve de fait libéré! Par contre, il y avait 5 000 hectares de leurs terres ancestrales qui étaient déjà la propriété d'un «latifundiste – mot avec lequel on définit en Argentine ceux qui sont passés de simples officiers de la Conquête du Désert² génocidaire à d'influentes propriétaires terriens récompensés par l'octroi de vastes étendues – favorisant l'expulsion».

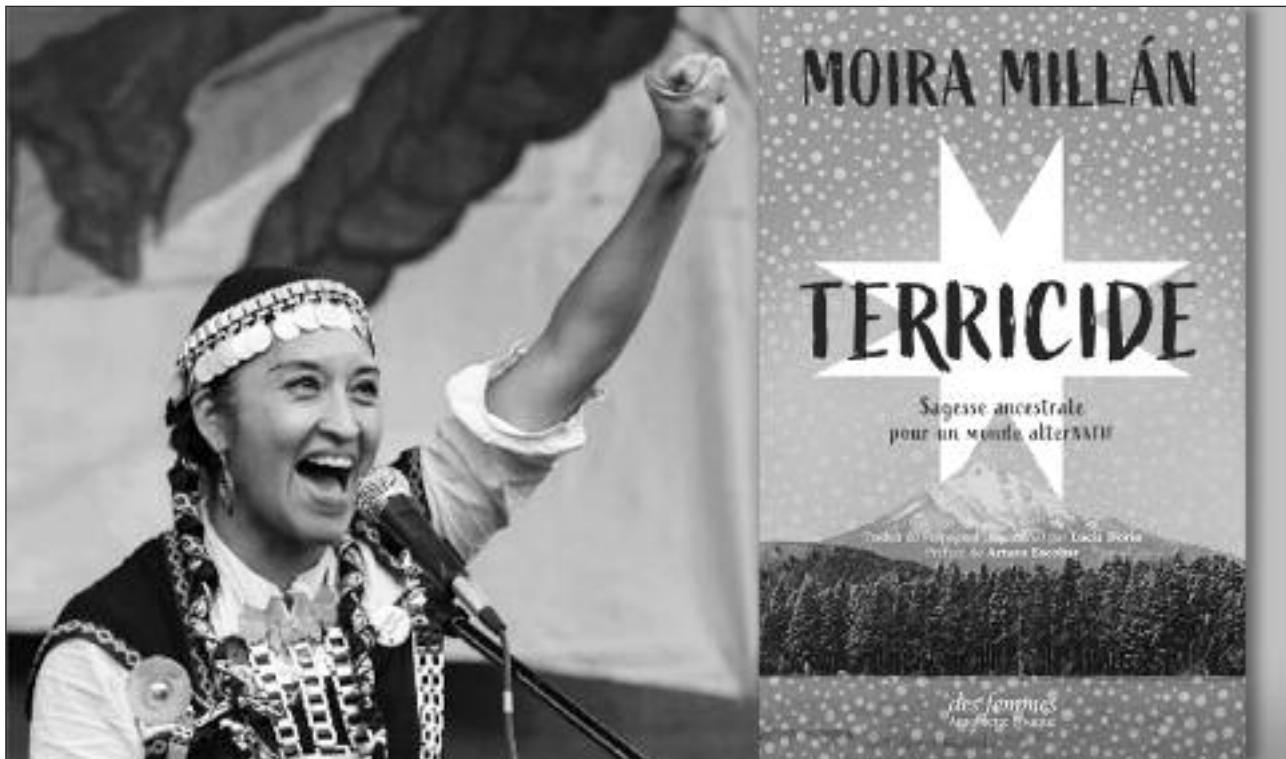
Elle se retrouve à 100 kilomètres de la ville la plus proche, sans voiture et sans revenu régulier. Elle devient «faiseuse», comme elle dit, car il ne suffit pas d'être penseuse. La solidarité mapuche ne fait pas défaut et, surtout, elle se sent «appelée par la Terre», par la montagne Pillan Muwiza, qui lui a envoyé un rêve. Quelque temps plus tard, s'enquérant d'un bel endroit où emmener se baigner ses enfants, une personne d'une autre communauté lui indique une rivière, une forêt et la possibilité de camper. C'est l'endroit de son

rêve. Elle s'y installe et ce n'est pas facile. Au point qu'elle doit se défendre au couteau contre les journaliers envoyés par le latifundiste, et qu'elle est victime d'intimidations et de pressions administratives. Elle reconnaît avoir «subi de plein fouet la violence machiste, institutionnelle et wingka³». Cependant, la Terre la porte, l'accueille et la protège.

Je vous rends compte de ce que j'ai appris de Moira Millan en lisant *Terricide*, mais je ne lui rends pas bien hommage en en parlant ainsi. Parce que ce livre n'est pas une autobiographie, et si l'autrice fait part des réalités de sa vie, elle ne cesse de se résigner dans l'histoire de son peuple, qu'elle découvre, dans le même temps que les Mapuches d'Argentine renouent avec leur histoire en reprenant pied sur leurs terres ancestrales. «La récupération territoriale est fondamentalement le rétablissement d'une autre façon d'habiter, qui propose le caractère sacré de la vie par opposition à la propriété sacrée.»

Son livre s'organise par thèmes. Dans «Mes Racines», elle retrace sa généalogie. Une «Conversation» en relate une avec les esprits venant de Mapu. «Avoir un territoire est essentiel pour construire cette identité corporelle qui accueille les esprits. [...] Chaque récupération territoriale incarne le sauvetage de notre propre historiographie et la réaffirmation d'une vérité niée par l'État et déformée par les bénéficiaires de la dépossession qui, en imposant leurs mensonges, ont justifié leurs crimes.» Dans «Mon chemin», «au début, j'ai trouvé le changement très difficile. La vie urbaine offre de l'eau, du chauffage, de l'électricité, des services qui couvrent les besoins élémentaires, tout en atrophiant le sens de la survie et l'intelligence naturelle. [...] Malgré l'hostilité permanente de la police, nous avons accompli au fil du temps le difficile rêve d'une vie autonome en assurant la logistique de nos besoins. L'État craint notre liberté... Il craint que notre pensée envahisse le monde d'espoir».

Dans «Ni le Chili ni l'Argentine», elle compare les différences de traitement des peuples indigènes. Le Chili, en les considérant comme un vestige folklorique, a fait que la langue mapudungun y est toujours parlée et qu'on y trouve des autorités spirituelles et des éléments ancestraux, qui ont disparu d'Argentine après le génocide qui a été un «épistémicide». «De vastes archives confirment que l'État argentin a ordonné toutes sortes d'atrocités: empoisonnements collectifs, torture, famine, esclavage, appropriation de nos enfants et dispersion familiale des victimes. La lutte a toujours été asymétrique.» En 1994 seulement, l'État argentin a promulgué une loi reconnaissant «la préexistence ethnique et culturelle des peuples indigènes», ainsi que «la possession et la propriété communautaire des terres qu'ils occupent traditionnellement».



Mais bien sûr, en décembre 2024, Millei, le suprémaciste, a supprimé cette protection légale sur laquelle s'appuyaient les peuples indigènes pour freiner les expulsions de leurs territoires.

Dans «Mères», elle raconte que «*par deux fois, dans la province de Chubut, au bord de l'estancia Benetton, les Mapuches ont construit par eux-mêmes une école pour leurs enfants, mais l'État n'a jamais envoyé d'enseignants. Par contre, il a financé la construction d'une école dans l'estancia des Benetton, gratuite et ouverte à tous, et qui fonctionne comme un outil de propagande... en cultivant un sentiment de gratitude et d'amour pour le patron.*».

Elle parle de la maltraitance obstétrique dans les hôpitaux et raconte un accouchement à domicile avec une guérisseuse mapuche venue du Chili, où la profession de sage-femme mapuche est reconnue. Accouchement mené selon les règles de l'art. La mère et l'enfant se portent bien. Sauf que, quelques heures plus tard, déboulent des flics en armes et des pompiers, «prévenus» qu'un accouchement à domicile avait lieu. Ils ont laissé une convocation pour le lendemain auprès d'un juge aux affaires familiales. «*Ma petite fille n'avait même pas un jour, et l'État réagissait à sa naissance comme s'il s'agissait d'un crime.*» Dans «Enfances», elle note que les enfants indigènes ont toujours été particulièrement et violemment réprimés et assassinés, et cela jusqu'à aujourd'hui. Elle évoque aussi la gérontophobie, qui est à l'œuvre à l'échelle globale.

Au chapitre «Femmes», elle dit ne pas s'identifier comme féministe parce qu'elle ne lutte pas seulement contre le patriarcat, mais contre toutes les formes de colonisation, de racisme, de machisme, de spécisme. En Argentine existe, depuis 1986, la Rencontre nationale des femmes. Lors de leur 30^e retrouvaille, en 2016, elle a proposé que cette rencontre devienne plurinationale et que les Nations indigènes y soient invitées. Il y a eu débat, mais pas de suite. À la 33^e

rencontre, alors que de graves violences avaient été commises par l'État contre des Mapuches, les femmes indigènes ont trouvé opportun de réitérer leur demande d'une «*acceptation de la plurinationalité des territoires*», offrant aussi aux camarades LGBTQI d'être incluses dans ce mouvement. Mais il y eut «*opposition d'un bastion du féminisme chauviniste, conservateur, fasciste et raciste*», cependant que les trans rejoignaient leurs voix pour crier «*Nous nous voulons pluri-nationales*». Elles ont été victimes de menaces et d'agressions. «*Curieusement, dit-elle, toutes les agresseuses n'étaient pas que de droite, il y avait aussi des militantes maoïstes, celles qui avaient introduit la Rencontre en Argentine.*

Les patronnes blanches ne veulent pas voir leurs domestiques racialisées, soulever leurs problèmes, éléver leurs voix.»

Féminisme libertaire contre femonationalisme !

Dans le chapitre «Hommes», elle parle du *chino*, la chasse aux jeunes filles indigènes, pratiquée par des créoles (descendants d'Espagnols nés en Argentine) riches, issus de familles patriciennes et de l'élite politique, chasse qui s'achève en viol collectif, en meurtre.

Elle a rencontré les Mères de Ciudad Juarez, au Mexique. «*Lorsqu'on retrouve les corps des femmes, ils portent des traces de torture, de viol, et des mutilations. Ce sont des ouvrières des grandes usines textiles, jeunes, pauvres, issues de populations rurales, souvent indigènes.*» Elle constate que «*le suprémacisme blanc et patriarcal a pénétré l'esprit de la grande majorité de "nos hommes" qui deviennent les principaux reproducteurs du colonialisme wingka, car le trait colonisateur le plus fort dans notre société indigène est le patriarcat*». Pourtant, dans «Arc-en-ciel», elle souligne que les peuples indigènes, avant la colonisation, «*ont toujours reconnu les personnes de double esprit qui ne correspondent à aucune des catégories binaires*». À présent, elle déplore que «*nos sœurs, nos frères et nos frœurs*





Fragment du tableau *Conquista del desierto* de Juan Manuel Blanes, peintre uruguayen.

des diversités indigènes ne trouvent pas de refuge dans l'endroit où on devrait les abriter, c'est-à-dire dans leur communauté... Ce qu'il faut bien comprendre, dit-elle, c'est que l'anéantissement de nos diversités fait aussi partie du Terricide qui cherche à désintégrer les corps pour désintégrer les peuples».

Dans «Territoires, corps, technologie», elle évoque «la colonisation numérique... Le point clé du colonialisme de données est qu'il ne semble pas extractif à première vue alors qu'il est la nouvelle facette néocolonialiste de nos corps-territoires... afin de s'assurer que rien n'est exclu de la marchandisation... La numérisation de tout nous conduit à un capitalisme de la surveillance». La technologie mapuche – c'est un vieil homme qui lui en parle, expliquant pourquoi il a toujours labouré avec sa charrue en bois. Elle ne blesse pas la terre, qui ne se dessèche pas et reste fertile: «La technologie doit être amoureuse de la Terre.»

Dans «Le goût de notre existence», elle parle d'abord de la faim:

«Cela fait un peu moins de dix ans que j'ai réussi à manger tous les jours. [...] Ce n'est pas un hasard si l'une des nombreuses mesures du génocide a été de brûler les champs et les semences. [...] L'industrie de la viande met dans nos corps [...] les corps d'animaux élevés dans la soumission et la terreur [...] nous sommes nourris pour craindre, obéir et nous résigner. [...] Lorsque nous retrouverons les saveurs et les arômes de cette terre indo-américaine, nous nous souviendrons de qui nous étions.»

Pour ouvrir «Être en harmonie», elle cite Léonard Peltier, le leader sioux: «Notre problème, ce n'est pas d'avoir perdu notre liberté, c'est d'avoir oublié que nous étions autrefois libres.»

Elle évoque les jeunes indigènes élevés dans les villes, grands consommateurs de la planète, pour qui le voyage inverse sera plus difficile. Elle oppose les «penseuses pro-environnementales», dont les idées sont de l'ordre du rêve inaccessible, et les «faiseuses pour le Bien Vivre», qui construisent le monde auquel elles aspirent, et qui sont à ce titre victimes des persécutions du système. Dans «Forces cosmiques», «notre lutte est d'abord spirituelle et ensuite politique. [...] Tandis que la persécution par les organismes d'État augmente, la spiritualité s'épanouit en tant que forme de résistance indigène». Malgré une constitutionnelle liberté de

culte en Argentine, cela ne s'applique pas aux spiritualités indigènes qui doivent toujours subir l'assaut colonialiste «d'expressions religieuses au service des intérêts extractivistes transnationaux [...] Ils pénètrent dans les territoires, y font la loi, exerçant une particulière répression à l'encontre des femmes-médecine».

Dans «Mémoires», elle dénonce le négationnisme inamovible de l'État. La

mémoire des Mapuches, c'est d'abord celle du génocide. Les peuples indigènes sont muséifiés comme déjà en voie d'extinction, considérés comme sans histoire, puisque sans État, à l'inverse de la considération manifestée pour ce qui a droit au terme de «civilisations» pré-hispaniques, inca, maya, aztèque, «qui étaient des États religieux et militaires».

Malgré la volonté étatique d'effacement, depuis quelques décennies, les Mapuches récupèrent leur histoire et considèrent qu'en dépit de toutes les tentatives de génocide, ils sont vainqueurs puisque toujours en vie. «Malgré le bâillon raciste, nos bouches dénoncent aujourd'hui, récupèrent le son ancestral de nos langues, et surtout font entendre notre vérité.» «Résistance» fait état de l'occupation de la Patagonie par divers milliardaires. «Ces élites globales ont créé une sorte d'État féodal postmoderne sur des centaines de milliers d'hectares, où elles menacent la survie des Mapuches.» Elle explique qu'elle n'utilise plus le terme «peuples originaires» depuis que l'ONU a justifié la création de l'État d'Israël par le fait que le peuple juif était originaire de la région. Elle préfère le terme «indigène», réapproprié aussi par les zapatistes, parce qu'il porte le poids d'une longue histoire d'injustices, d'agressions, de dépossession et, par conséquent, de droits, de résistance et de luttes. Elle raconte une des nombreuses anecdotes sur «les effets des cérémonies dans le contexte de la résistance». Toute la population de San Juan est réunie pour protester contre une méga exploitation minière que le gouverneur et ses ministres doivent venir inaugurer. Il y a de nombreux soldats. Les chef-fes spirituel-les indigènes réussissent à passer le grillage pour se rendre sur la colline sacrée et célébrer la cérémonie. Quand ils en redescendent, l'hélicoptère des officiels arrive et tente d'atterrir, mais il se lève un si fort vent qu'il se produit un accident et que l'inauguration est annulée, «ce qui a permis au mouvement anti-mines de mieux se rassembler. Les gens pleuraient d'émotion. Le vent a écouté».

Avec «Révolution tellurique», elle détaille les divers mouvements des résistances indigènes, évacuant d'emblée «les franges de la population indigène domestiquées par le pouvoir clérical», les «intégrationnistes» qui pensent pouvoir tout changer de l'intérieur du système. Mais les rares personnes

qui accèdent à un petit pouvoir sont facilement corrompues et «absolument manipulables par les véritables détenteurs du pouvoir». Les «réformistes» qui tentent d'obtenir des droits, au mieux un statut d'autonomie, «où ils finissent réifiés comme des objets folkloriques, sans aucun pouvoir de décision sur les politiques structurelles qui concernent la continuité de la vie des peuples et de leurs territoires». La coparticipation – partage de la gestion des ressources – est «non seulement asymétrique par rapport aux profits des entreprises, mais la réalité est encore plus terrible, puisqu'elle rend complice du Terricide». Les «indépendantistes» imaginent la création d'un État, «illusion théorique», dit-elle, mais qui l'inquiète quand même en pensant à la possibilité, dans son propre peuple, qu'une faction résolument nationaliste déguisée en traditionalisme, soit soutenue «pour réaliser une proposition d'indépendance garantissant la continuité du pillage, mais cette fois, entre les mains des Mapuches. [...] Le monde n'a pas besoin de plus d'État-nation. Ils sont obsolètes. Ils ne représentent pas les aspirations des peuples et ne sont pas non plus les gardiens de la vie». Enfin, la voie qu'elle a choisie, la Révolution tellurique qui s'étend à tou-te-x-s les habitant-e-x-s de la planète, indigènes et non indigènes: «Je crois en l'éveil des faiseur-euse-x-s d'une nouvelle matrice civilisatrice qui génère une révolution de la pensée qui change nos valeurs et notre façon de concevoir la vie, et qui confronte avec des propositions la corporocratie terricide... Je crois que la pensée qu'ils considèrent comme la plus subversive est la sauvegarde de toutes les vies, le respect de toutes les forces de la Nature, et la réciprocité entre les peuples et avec la Nature. Car leurs grandes affaires seraient remises en question par cette pensée.»

«Nature»: «De l'humanité dépend la continuité de la vie sur la planète? C'est exactement le contraire! C'est l'humanité qui dépend du rétablissement de l'ordre cosmique de la planète.» Et pas seulement l'humanité mais presque toutes les formes de vie. Elle parle des animaux. Une espèce de cerf exotique fut introduite sur un terrain clôturant les sources du fleuve Chubut et vendu frauduleusement aux Émirats arabes unis. Les cerfs se sont multipliés et ont fini par abattre les clôtures, comme font les Mapuches! En Uruguay, des gens du peuple Charrua ont récupéré un lieu qui était dit «Le refuge et la maison des pumas». Il se disait aussi qu'il n'y avait plus de pumas en ce lieu. Mais l'État uruguayen prétend également qu'il n'y a pas un seul descendant des Charruas. Or, peu après son arrivée, une femme charrua a reçu la visite d'un puma: «Se reconnaissant l'un l'autre, lui, lui souhaitant la bienvenue, elle, lui demandant la permission d'habiter [...] Toute personne dépoignée de l'arrogance anthropocentrique trouvera chez les animaux des enseignements très utiles [...] des manières et des formes d'habiter la Mapu.»

Enfin, le chapitre «Terricide», terme qui exprime «l'agression continue contre l'ordre cosmique, cette façon de détruire la vie sous toutes ses formes». Elle nomme et chiffre «le génocide silencieux qui touche les Peuples telluriques» dans le monde entier, et surtout ceux qui sont les gardiens de territoires en conflit avec l'extractivisme. «Au cours de la période 2019-2022, il y a eu 795 cas d'Indigènes assassinés.» En Patagonie, «un bas-

tion d'hommes d'affaires milliardaires, qui se définissent comme écologistes... conservationnistes, achètent de nombreux hectares de terre, provoquant l'expulsion des peuples qui ont conservé et protégé ces territoires pendant des milliers d'années.» La sagesse de la Terre appelle à la fraternisation de tous les peuples telluriques du monde, ceux qui reprennent pied sur la Terre et avec elle. «Il n'y a plus de temps, dit-elle. Il faut réveiller nos hommes et embrasser les genres qui sont persécutés et assassinés. [...] Il faut nous impliquer et nous engager. Il n'y a plus d'excuses.» Ce qui gouverne le monde actuellement est une «administration des hommes d'affaires terricides de la planète. Le fascisme global, camouflé auparavant, bénéficie désormais d'un consensus social, en raison de l'usure des gouvernements progressistes qui se sont montrés très conciliants avec le modèle extractif et raciste, ponctués de scandales de corruption. La droite fasciste a profité de cette mauvaise administration pour s'imposer comme une opportunité rédemptrice, une véritable duperie. Cependant l'analphabétisme politique de la nouvelle génération se manifeste pour la soutenir et voter pour elle. Ce n'est pas un phénomène isolé, c'est une marque systémique». À présent, il nous faut «traverser la nuit». Cela «ne signifie pas rester dans la douleur, mais l'avoir ressentie jusqu'à la traverser». «Ce qui ne me tue pas me renforce», dirait Nietzsche. «Les classes riches, héritières de la dépossession et de l'outrage, gouvernent le monde [...] devenues adultes sans devenir des personnes, ne connaissant pas la douleur [...] des humanoïdes capricieux et égoïstes, impitoyables, qui se concentrent uniquement sur leur cupidité.»

Elle appelle à une lutte globale, à pratiquer la transhumance pour dépasser les frontières et «retrouver la conscience profonde que la Terre appartient à tous les êtres, nous sommes la Terre [...] Nous, les Femmes indigènes, la partie la plus appauvrie et méprisée de l'Argentine, nous sommes sorties marcher, sans argent, laissant nos enfants, laissant nos territoires en danger. Je vous engage dans cette lutte contre le terricide». ■

M. M.

Moira Millan, *Terricide, sagesse ancestrale pour un monde alterNATIF*, Des Femmes, 2025.

1. Les propriétés de Benetton s'étendent sur 844 200 hectares, soit 8 442 km².
2. La Conquête du Désert, commencée en 1878 pour se terminer officiellement en 1885, a consisté, campagne après campagne, et gouvernement après gouvernement, à nettoyer le sud du pays de ses «sauvages», le mot désert cherchant à nier l'existence même d'une importante diversité de peuples indigènes. Les Mapuches se sont battus avec des milliers de guerriers. Le dernier groupe rebelle de plus de 3 000 membres s'est rendu en 1884. Après cela, le peuple mapuche, massacré, en fuite, dispersé, blessé, cantonné dans des réserves, a semblé anéanti. Ce génocide n'est toujours pas reconnu comme tel en Argentine, bien que le fait ait été dénoncé par quelques historiens argentins.
3. Wingka, du mot Huinca, les Incas ayant été les premiers envahisseurs des Mapuches.

Paula Anacaona, de la littérature des périphéries brésiliennes à l'afro-féminisme

«Sur environ 11 millions d'Africains qui survivent au "passage du milieu", on estime entre 400 000 et 600 000 le nombre de déportés en Amérique du Nord, dans les colonies britanniques et hollandaises. Ceux qui sont envoyés dans les "îles à sucre" – les Antilles françaises – sont trois ou quatre fois plus nombreux (environ 1,6 million de personnes). Tous les autres débarquent en Amérique du Sud¹.»

RIO DE JANEIRO est plus grand port de la traite occidentale, devant Liverpool et Nantes. Quelque 4 millions d'êtres humains ont été amenés de force au Brésil, un des derniers pays au monde à avoir aboli l'esclavage², et leurs descendants représentent aujourd'hui 51% de la population brésilienne.

L'histoire de ces hommes, femmes et enfants arraché·es à leur terre natale, marqué·es au fer rouge, vendu·es au marché, puis vivant, et travaillant dix-huit heures par jour, dans des conditions indignes, en proie à toutes les formes de violence, l'histoire de leurs résistances, fuites, créations de communautés autonomes et maintien de leurs traditions et de leurs croyances ancestrales, puis de leurs luttes passées et présentes contre le racisme et les inégalités sociales, est beaucoup moins connue que celle des Afro-descendants d'Amérique du Nord. Mais non moins impressionnante. Et c'est à elle que Paula Anacaona consacre la majeure partie de son travail.

Tout d'abord, elle traduit et publie la littérature marginale brésilienne.

L'aventure des éditions Anacaona commence en 2009 avec la publication du roman *Manuel pratique de la haine*, de l'écrivain, rappeur et activiste brésilien Ferréz.

Métisse, née d'une mère française et d'un père vénézuélien absent, Paula, surnommée par des amis cubains Anacaona, du nom de celle qu'elle considère comme une des premières résistantes à la colonisation³, découvre le Brésil quand elle a un peu plus de 20 ans, et elle s'y sent immédiatement chez elle. C'est l'époque où s'organisent dans les favelas les *saraus*, réunions habituellement nocturnes ayant pour objectif de partager entre habitants de ces favelas les expériences de leur vie quotidienne sous forme de lectures ou de déclamations de textes, ce qui

constitue une littérature marginale qui touche particulièrement Paula, désireuse de «*lire autre chose que les écrits du groupe majoritaire*», qu'elle qualifie de «*masculin, hétérosexuel, blanc, chrétien, riche, etc.*» et qui serait soi-disant le «*seul détenteur du savoir*⁴». Lorsque *Manuel pratique de la haine* sort au Brésil, où il connaît un véritable succès, et qu'aucun·e éditeur·ice français·e n'en veut, Paula décide de s'en charger. Elle est traductrice, elle le traduit, puis elle crée sa maison d'édition, le publie et, dans la foulée, en fait de même avec *Je suis favela*, qui regroupe 22 nouvelles et 4 articles constituant un véritable documentaire sur ces bidonvilles où le provisoire est devenu définitif, et qui sera suivi au cours des années de deux autres recueils : *Je suis toujours favela* et *Je suis encore favela*.

L'intérêt qu'elle porte aux marges, aux défavorisés, la conduit tout naturellement vers l'antiracisme, le féminisme noir et le mouvement décolonial. Elle oriente alors les éditions Anacaona vers la mise en avant de la production intellectuelle et culturelle, non seulement des habitant·es des favelas, mais de tous les groupes opprimés et minoritaires, les Noirs, les autochtones, les femmes, les minorités sexuelles, et elle traduit et publie les grandes voix féministes de la littérature afro-brésilienne telle que Conceição Evaristo ou Djamila Ribeiro.

Conceição Evaristo, que l'on a surnommée la Toni Morrison du Brésil, est née dans une misère si grande qu'elle écrira plus tard : «*Gagner un peu d'argent avec les restes des riches que nous ramassions dans les poubelles fut aussi un mode de survie*⁵.» Ayant travaillé depuis l'âge de 8 ans comme domestique, elle réussit malgré tout à devenir institutrice, échangeant avec ses professeurs des heures de ménage contre des heures d'enseignement, puis, à 50 ans, elle reprend ses études, obtient une maîtrise de littérature suivie d'un doctorat en littérature comparée, et elle écrit. De la poésie, des nouvelles, des romans, puisant dans son savoir académique ainsi que dans son histoire personnelle et son héritage familial. «*Notre maison, dit-elle, était dénuée de biens matériels mais habitée par les mots. Ma mère et ma tante étaient de grandes conteuses, mon vieux oncle était un grand conteur, nos voisins et amis contaient et racontaient des histoires. Chez nous, tout était raconté, tout était motif de prose-poésie*⁶.»

Philosophe, écrivaine, professeure et activiste, fille d'une employée domestique et d'un docker militant du mouvement noir qui a participé à la création du Parti communiste de la région de la Baixada Santista, Djamila Ribeiro a découvert le féminisme à la bibliothèque de la Maison de la culture de la femme noire de Santos, premier centre brésilien pour femmes noires, fondé en 1990 par l'écrivaine et militante féministe Alzira Rufino. Suivant les traces de cette dernière, qu'elle considère comme une de ses principales références en matière de féminisme, tout en poursuivant



ses études de philosophie, puis de philosophie politique, Djamila Ribeiro s'implique dans les mobilisations féministes et afro-féministes. Par son activité littéraire et éditoriale, ainsi que par sa présence sur les réseaux sociaux et dans les médias, elle contribue à diffuser les savoirs noirs et postcoloniaux, tout en enrichissant ses sources de textes fondateurs de la pensée féministe noire états-unienne et globale, et en enchevêtrant l'expérience à la pensée critique.

Puis elle écrit, car, pour elle, « écrire est toujours une arme⁷ ».

Écriture et militantisme allant de pair dans les mouvements féministes brésiliens, il était tout naturel aussi qu'un jour, non contente de diriger une maison d'édition et de traduire les livres, elle y publie ; Paula Anacaona passe à l'écriture, d'abord avec des livres pour enfants, puis, en 2018, avec son premier roman, *Tatou*, histoire d'une métis franco-brésilienne qui s'est construit une carapace digne des plaques cornées qui, en cas de souffrance en vue, se chevauchent et forment une coque qui protège le tatou. Elle consacre ensuite son travail d'autrice à l'évocation de celles qui ont combattu pour la liberté et que l'histoire a oubliées, telles qu'Anacaona en Haïti, Solitude en Guadeloupe, ou Maria Brandão, paysanne noire presque analphabète, née quelques années après l'abolition de l'esclavage, qui, animée par un esprit de révolte, migrera à Salvador de Bahia pour échapper à la misère et à l'injustice qu'imposent les grands propriétaires terriens, et finira par s'engager dans la Fédération des femmes du Brésil et dans le Parti communiste, où elle fera campagne contre la participation de son pays dans la guerre de Corée aux côtés des États-Unis, et deviendra une des premières Brésiliennes noires à jouer un rôle actif dans la vie politique du XX^e siècle.

Paula Anacaona a traduit une cinquantaine de livres, elle en a écrit 5, et le catalogue de sa maison d'édition compte 73 ouvrages, littérature pour enfants, nouvelles, romans et

essais aux titres résolument engagés tels que *Décoloniser les affects*, *Déborder Bolloré*, *La Race sur le divan* ou *Pesticides, une colonisation chimique*. Des outils théoriques qui, elle l'espère, « feront réfléchir au machisme et au patriarcat (même si on en parle déjà beaucoup en France), mais aussi à la marginalisation des banlieues ou des territoires dits d'outre-mer, à l'oppression des musulman-es, à l'invisibilisation des différences au nom de l'universalisme⁸ ». ■

Marie-Hélène Dumas



Conceição Evaristo



Djamila Ribeiro

1. Mame-Fatou Niang et Julien Suaudeau, *Universalisme*, Anamosa, 2022.

2. En 1888. Royaume Uni, 1838 ; France, 1848.

3. Voir les divers articles sur les écrivaines d'Amérique latine dans le présent numéro.

4. Entretien avec Paula Anacaona, *Revue interdisciplinaire de travaux sur les Amériques*, n° 14, 2021.

5. « Conceição Evaristo par Conceição Evaristo », préface à *L'Histoire de Poncia*, éd. Anacaona

6. *Ibid.*

7. Entretien avec Paula Anacaona, *Revue interdisciplinaire de travaux sur les Amériques*, n° 14.

8. *Ibid.*

Louise Erdrich, un monument de la renaissance amérindienne

Comment les diasporas, en se répondant dans les mêmes chambres d'écho, nous dévoilent d'autres chemins...

EN COMMENÇANT CET ARTICLE sur Louise Erdrich, une des écrivaines les plus immenses que je connaisse, je ne peux m'empêcher d'établir des correspondances entre son œuvre, celle de Toni Morrison et un article splendide de Cinthya Silverstein sur *Mondoweiss* qui s'intitule « Les Juifs peuvent rejeter la violence et l'inhumanité du sionisme en embrassant la diaspora ».

J'ai en ce moment un agacement continu de ne pouvoir exprimer en quoi l'antisionisme ou le refus du sionisme sont, pour un nombre considérable de Juifs et Juives (ou descendant·es), des positions non seulement politiques mais qui vont aussi aux racines de leur identité juive: celle-ci s'est façonnée par une histoire diasporique millénaire.

Et m'est alors apparu ce qui définit le mieux le sionisme par rapport aux identités juives: c'est un antidiasporisme. Et l'antisionisme s'appuie sur la pensée diasporique.

Il n'est pas facile de définir l'antisionisme, un mot excluant, commençant par anti, par ce qu'il contient d'inclusif, de créatif et de résilient, de courage et d'invention perpétuelle, ce qui est propre à tous les peuples diasporiques et à tous ceux qui ont subi un génocide et des persécutions séculaires.

Il faut parler d'une solidarité sans frontières. Il faut parler d'une extraordinaire résistance culturelle même quand la langue et les mots ont été dévastés. Il faut parler d'identités multiples auxquelles on tient et qu'on refuse de voir fondées et anéanties dans l'homogénéité binaire du nationalisme. La terre promise n'est pas un territoire géographique, et lui assigner des frontières topographiques, c'est en faire l'outil d'un véritable auto-ethnocide. Car les Juifs et Juives se sont répandu·es sur la terre entière et en ont adopté toutes les nuances humaines, toutes les cultures et toutes les langues, tout en préservant une identité en perpétuelle évolution et adaptation à travers les siècles. Si la façon dont ils l'ont fait est unique, elle ne l'est pas plus que celle d'autres peuples diasporiques.

Dans son article, Cinthya Silverstein, qui se trouve être une Juive afro-descendante et une immigrée mexicaine aux USA, explique remarquablement bien comment elle-même, riche de ses identités multiples, s'est

tournée vers d'autres sources: « *Plutôt que de me tourner vers l'État-nation pour résoudre la vulnérabilité juive, j'ai trouvé plus de clarté, de force et de possibilités dans les travaux des penseurs noirs, autochtones et chicanx dont les théories de la diaspora rejettent toute fermeture nationaliste* », écrit-elle.

Et j'ai alors compris en quoi Toni Morrison et Louise Erdrich se rejoignaient, si différentes qu'elles soient, par autre chose que leur stature d'écrivaines ou le fait de déployer des univers incroyablement complexes et originaux, le fait aussi de refuser la langue et le regard du maître pour s'inventer une langue originale et une focale décentrée sur les vestiges du carnage. Toutes deux, par ailleurs, convoquent les paraboles, les métaphores et tous les outils symboliques de pensées non encore stérilisées par un rationalisme soucieux de traquer la pensée magique jusque dans les rêves des enfants.

Ce qui rassemble des écrivaines aussi radicalement différentes que Toni Morrison et Louise Erdrich, c'est d'être issues de peuples génocidés et d'avoir une pensée diasporique qui refuse la binarité, la pureté, l'homogénéité que réclame la haine.

Au contraire, ce que toutes deux suscitent n'est pas tant le monde perdu que la catastrophe elle-même, mais surtout l'hybridation qui en est issue. Dans la douleur et l'atrocité jamais minimisées, elles chroniquent un enrichissement et

un dépassement de l'humain par la destruction et la renaissance, toutes deux perpétuelles et s'alimentant l'une l'autre. De l'esclavage et de la déportation, du génocide et de l'ethnocide, sont nés le marronnage, les Séminoles noir·es, Louise Erdrich et Toni Morrison. À l'inimaginable cruauté des exterminateurs et des esclavagistes, à leur cupidité débridée, leur haine aveugle et leur inhumanité drapée de grands mots pour de petits sentiments, elles





Toni Morrison

opposent en miroir la majesté des vaincus, leur inaltérable fécondité spirituelle.

Le texte qui m'a fait découvrir Louise Erdrich, il y a maintenant presque trente ans, est une nouvelle parue dans un recueil dirigé par Paula Gun Allen qui s'intitule *La Femme tombée du ciel, récits et nouvelles de femmes indiennes*, dans la collection Terre indienne chez Albin Michel. La nouvelle s'appelle «American Horse». En voici les premières phrases, comme toujours simples, limpides: «*La femme endormie sur le lit de camp dans la cabane s'appelait Albertine American Horse. Sa mère avait été mariée, brièvement, et le nom lui était resté. Le petit garçon était le fils de l'homme qu'elle avait aimé et laissé partir. Buddy aussi était sur le lit, assis tout au bord, parce que ça faisait trois heures qu'il était réveillé, à monter la garde pour sa mère et, de toute façon, elle prenait toute la place. Elle avait les pieds qui dépassaient du lit et pendaient, bruns, comme deux truites. Dans son sommeil, elle étendait ses longs bras et donnait des coups à tout ce qu'elle voyait dans ses rêves.*»

Une femme est profondément assoupie sur le lit et son tout petit garçon veille sur elle. Il a la prescience intense d'un danger imminent, auquel son esprit enfantin donne une forme terrifiante, extrêmement précise: «*Ce quelque chose venait de très très loin, mais il le voyait dans sa tête. C'était grand, en métal, avec des crochets à barbillons, des piques et des grosses chaînes, un peu comme une éplucheuse de pommes de terre géante, qui descendait du ciel en accrochant les nuages sur son passage, et, une fois arrivée sur terre, cognait ou écrabouillait tout ce qui se trouvait sur sa route.*»

American Horse est une grande femme qui ne craint pas la bagarre et boit plus que de raison. Elle vit avec l'oncle Lawrence, un vieil homme en mille morceaux qui s'efforce de la protéger et de l'aider. La nouvelle raconte, avec un humour descriptif et une grande poésie, l'expédition de deux flics, dont l'un est de la police tribale, et d'une éducatrice, pour libérer Buddy (Woodrow American Horse) de cette famille dysfonctionnelle, forcément pour son bien. Le diable est dans les détails, et c'est par les détails que Louise Erdrich, de façon extrêmement méthodique, dépeint touche à touche cette scène à la fois banale et monstrueuse. Ainsi l'arrivée de la voiture: «*Les trois personnes dans leur coque de métal s'arrêtèrent; sur la portière: Police de la Route – Dakota du Nord, et leur écusson, le profil resplendissant de Red Tomahawk, l'agent de la police tribale sioux qui avait assassiné Sitting Bull.*»

Tout ce que dit ou fait la personne soumise aux services sociaux pourra être retenu contre elle, et c'est en effet ce qui se passe. Le comique, dans cette nouvelle, recouvre le drame plus profond, profond comme les abysses, d'un voile transparent. Qu'est-ce que la vie d'American Horse, cinq ou six générations après le génocide? Dépouillée de tout, elle en est pourtant responsable, qu'elle ait ou non le même système de valeur que les bons samaritains qui vont lui enlever

son fils. Quant à Buddy, il sera évidemment sauvé dans les foyers que la puissance coloniale victorieuse réserve aux petits malheureux de son acabit.

On n'a jamais demandé leur avis aux enfants retirés, même si les raisons de ce retrait ne sont pas liées à des maltraitances directes, là-bas comme ici, mais à une inadéquation avec les normes considérées abusivement comme ce qui se fait de mieux et de plus profitable pour tous et pour chacun.

Je viens de lire l'article Wikipedia réservé aux familles dysfonctionnelles, et je me dis que l'esprit colonial est toujours susceptible de se tartiner d'une épaisseur considérable de miel. Les actions indirectes d'un parent, par exemple, pour assurer le bien-être de son enfant en son absence témoignent de son implication. Mais aussitôt les exemples arrivent: choisir une bonne école, un bon système de garde, échanger avec les professeurs et les entraîneurs sportifs. Être, en somme, coopératif avec les institutions prévues par la société pour s'occuper des enfants, comme si ces institutions étaient neutres et traitaient tout le monde de la même façon. En d'autres termes, pour certains parents qui ne rentrent pas dans le moule (trop pauvres, trop étrangers, trop autochtones, trop différents) donner le change. Faire eux aussi comme si le racisme, la discrimination, l'Histoire n'existaient pas, comme si leur normalité dépendait d'eux et uniquement d'eux-mêmes. Rentrent dans les exemples spécifiques les familles avec des parents âgés (hélas pour l'oncle Lawrence) ou des parents immigrés (si, si!) On trouvera aussi la priorisation du travail sur la vie familiale; tous les traîne-misère aux boulots anthropophages apprécieront.

On le voit, face à l'éplucheuse à pommes de terre, le petit Buddy, Albertine American Horse et l'oncle Lawrence n'ont aucune chance, pas plus que leurs chiens pouilleux qui détalent en gémissant dès qu'un des flics sort son flingue, probablement instruits par leurs expériences antérieures.

Dans cette nouvelle déchirante d'une quinzaine de pages, Louise Erdrich parvient à poser sur l'établi de manière sensible, en sautant d'une intériorité à l'autre – celle de Buddy, celle d'Albertine et celle d'Harmony, le flic de la police tribale –, tous les arrière-plans d'une scène en apparence triviale. Et ces arrière-plans donnent sur l'infini d'un champ de bataille où ne restent que des mourants et des corbeaux, sous un ciel d'apocalypse. Et pourtant, la finesse de l'analyse, la richesse de l'expression rendent justice, réparent, rouvrent l'avenir.

Ce n'est pas pour rien qu'elle est, elle qui est issue de cette hybridation, de mère Ojibwa et de père États-unien, inlassablement à la manœuvre et dans tous ses livres pour restituer ce qui a été anéanti, souligner ce qui ne cesse de repousser sur les racines brûlées, dans un univers ennemi mais réapproprié. ■

L. B.

Camila Sosa Villada, une pétaradante émancipation

Issue d'une famille plutôt traditionnelle en milieu rural, Camila Sosa Villada a commencé à assumer son identité de fille vers l'âge de 15 ans, dans un village où tout le monde se connaît et où l'emprise de la religion ne favorisait pas l'ouverture d'esprit envers les trans. Elle a rapidement fui cet environnement asphyxiant pour faire des études de communication à Córdoba, études couronnées de succès, si on en croit son naturel et sa popularité, se prostituant pour gagner sa vie. Elle a monté des spectacles de cabaret et commencé à avoir un certain succès.

ACTRICE ET CHANTEUSE, c'est sur l'invitation d'un éditeur qui a vu une de ses pièces qu'elle écrit son premier roman, *Les Vilaines* (Las Malas), paru en France en 2021. Elle en puise l'inspiration dans sa période de prostitution pour dresser un portrait bigarré et tendre des trans du parc Sarmiento, à Córdoba.



Ce roman picaresque emprunte une veine délibérément fantastique pour décrire la façon dont chaque enfant blessé, contraint, violenté et rejeté, une fois découverte la sororité d'une marginalité commune, devient la reine qu'elle rêvait de devenir par la magie de la solidarité. Sur tout ce petit monde instable et menacé, en proie à toutes les formes de danger, veille la tante Incarna, qui a 178 ans, mentor et bonne fée de toutes, une puissance non moins cabossée que ses cadettes:

«Elle s'était injecté de l'huile de moteur d'avion dans les seins, dans les fesses, les hanches et les pommettes. Elle disait que, en plus d'être économique, cette huile-là permettait de mieux résister aux assauts. Mais les endroits où elle s'était injecté de l'huile avaient fini par se couvrir de vilains bleus, en plus le liquide avait migré dans son corps, la laissant pleine de bosses et de creux, comme la surface de la lune. C'est pour ça qu'elle s'efforçait de toujours travailler dans la pénombre.»

Tante Incarna a recueilli dans sa pension, une grande maison rose de deux étages, les trans du parc Sarmiento et, pour la première fois de leur vie, elles y sont chez elles et font famille. Cette famille sera complète le jour où tante Incarna trouve dans le parc, enseveli sous les ronces, un bébé de 3 mois. En dépit des avis contraires et du danger que fait peser sur leur refuge la présence clandestine de cet enfant, elle l'emporte chez elles. Baptisé Éclat des Yeux par les trans, le petit garçon devient le cœur battant de la famille: tout le monde veut s'en occuper.

Ce roman tumultueux décrit toutes les violences auxquelles sont exposées les trans, et s'il ne manque pas d'humour et de moments de pur merveilleux, le fond en est noir et désespéré.

Réunies pour un temps sous la bienveillante houlette de tante Incarna, les trans vont finir par se disperser et l'arrivée d'Éclat des Yeux va précipiter la fin de cette période de surcis: dans le parc Sacramento du moins, elles veillaient les unes sur les autres (quand elles ne se battaient pas sauvagement pour des vétilles) et formaient une société à la frange de l'autre société, la grande, la vraie, irréductiblement hostile:

«Chaque crasse subie est comme un mal de tête qui dure plusieurs jours. Une migraine puissante que rien ne peut apaiser. Les insultes, les moqueries à longueur de journée. Le manque d'amour, le manque de respect, tout le temps. Les clients qui te roulent dans la farine, les arnaques, les mecs qui t'exploitent, la soumission, cette bêtise de nous croire des objets de désir, la solitude, le sida, les talons de chaussures qui cassent, les nouvelles des filles qui meurent, de celles qu'on assassine, les bagarres à l'intérieur du clan, pour des histoires de mecs, pour des ragots, des chamailleries. Tout ce qui semble ne jamais vouloir s'arrêter.»

Les coups, surtout, les coups que nous inflige le monde, dans l'obscurité, au moment où on s'y attend le moins; les coups qui arrivaient immédiatement après la baise. Nous avions toutes connu ça.»

Glissés dans le fantastique du livre, où une jeune trans sourde-muette peut devenir progressivement un oiseau malade, avec des duvets qui d'abord se mettent à lui sortir du corps, il y a une sorte de journal factuel où les Villada portent leur nom, celui d'un petit garçon révulsé par la violence et l'abandon du père, et qui a envie de connaître les métamorphoses de sa mère.

L'histoire est semée d'épines, toutes les histoires de trans le sont. Celle-ci est racontée avec précision et froideur, comme si cet être, qui ne cesse de sortir de sa chrysalide que pour sécréter une autre chrysalide, redoutait encore les divers paliers descendants qui l'ont déversée progressivement dans la prostitution avant de l'en faire sortir.

Et tout y est, une sorte de fatalisme horrifié, la conscience d'aller toujours vers du pire, depuis le début. Des brutalités ordinaires aux viols, des viols à la première passe, tandis que la dissociation s'opère. Et, au fur et à mesure que le corps, comme l'eau, s'adapte et épouse la forme qui lui est présentée, la facilité de l'argent prend de l'importance.

«Arrive le soir où la chose devient facile. C'est aussi simple que ça. Le corps fabrique de l'argent. On décide de l'argent fabriqué et du temps que cela prend. Puis on dépense l'argent comme on veut: on le claque, la mécanique qui permet de l'obtenir est tellement simple. On maîtrise déjà le truc. On a déjà assumé notre propre histoire, la décision que tous ont prise, et chacun séparément: que nous soyons des prostituées.»

Toute trans a été assignée, à un moment ou un autre, par sa radicale inadaptation aux exigences genrées de la société, par l'infini désir de stigmatiser la déviance, à la prostitution. Par son père, par les adultes, par le fétichisme érotique haineux des autres hommes.

Camilla Sosa Villada parle d'amants attentionnés et tendres, mais ils ne sont pas la majorité. La majorité prend les trans pour des jouets transgressifs qu'on peut abîmer un peu. Ou tabasser à mort. Ou droguer pour jouer avec, selon un scénario plus ou moins cruel. La somme de cruauté déployée dans ce bouquin à l'encontre des trans est



effrayante. Cela commence dans la petite enfance. Cela ne s'arrête jamais.

Camila Sosa Villada a vécu la première partie de sa vie dans une Argentine où Milei n'était pas encore élu. Force est de constater que, partout dans le monde, l'extrême droite taille des croupières aux autres partis par le biais du masculinisme, qui pousse une partie non négligeable des hommes, appartenant aux différentes minorités, à voter pour elle.

Le dernier backlash antiféministe, non content d'élargir le *gender gap*, la différence de vote entre les hommes et les femmes, pourrait ainsi avoir la peau de la planète. Mais il aura d'abord celle des femmes trans. Celle de toutes les femmes.

Dans la réalité comme dans le roman, les choses se gâtent inexorablement. Dans le roman, la Difunta Correa hante les mères de fortune de son aura: on la prie, on se place sous sa protection. Cette mère, sanctifiée par le populo de trois pays d'Amérique latine, fut retrouvée morte de soif dans le désert, son enfant toujours vivant accroché à son sein et la tétaut encore. Une protection maternelle jusqu'au-delà de la mort que les trans reprennent à leur compte, pour Éclat des Yeux. Mais cela n'empêche pas le sort de s'acharner et la fauchuese de faire son sinistre office.

Et maintenant, et dans la vraie vie? Il n'y a pas de femme qui se transforme en oiseau, mais nombre de petites Camila naissent à l'ombre des tronçonneuses, dans un monde sans merci. Les derniers mots renvoient à cette longue procession générationnelle de vies refusées dans le néant:

«Anonymes, transparentes, nous sommes les marraines d'un enfant trouvé dans un fossé et élevé par des trans, les seules à connaître le secret du fils de la Difunta Correa. Nous, les oubliées, nous n'avons plus de nom. C'est comme si nous n'avions jamais été là.» ■

L. B.

Camila Sosa Villada, *Les Vilaines*, Métailié, 2021.

Coup de cœur à la Librairie des Monts

Dans le cadre de recherches universitaires, Adèle Yon travaille sur une thèse consacrée à la figure du «double féminin fantôme» dans le cinéma. Autrement dit, des femmes dissimulées, effacées ou reléguées dans l'ombre, telles des spectres.

AINSI du personnage de Rebecca, dans le film d'Alfred Hitchcock (1940), adapté du livre du même nom de Daphné du Maurier (1938): une jeune femme timide, et sans nom, épouse Maxim de Winter, un veuf riche et mystérieux, rencontré à Monte-Carlo. Elle emménage avec lui dans son immense domaine Manderley, en Angleterre. Très vite, elle se heurte à l'ombre opprassante de Rebecca, la première épouse de Maxim, morte dans des circonstances troubles.

Parallèlement à ses recherches, Adèle Yon en vient à s'interroger sur son propre état mental. Une forte présence spirituelle semble l'accompagner. Cette sensation étrange semble toucher d'autres femmes de sa famille, toutes autour de l'âge de la vingtaine. Ses proches l'interpellent alors: il y aurait eu des cas de folie. C'est ce qu'il se murmure au sujet de son arrière-grand-mère Élisabeth.

Pour comprendre l'influence que cette présence fantomatique a sur elle, et la déconstruire, l'autrice enquête minutieusement pendant quatre ans sur l'histoire de cette aïeule qu'elle n'a pas connue. Ainsi, ce sont ses recherches

qu'Adèle Yon nous partage dans son premier ouvrage *Mon vrai nom est Élisabeth*.

La jeune femme découvre alors un drame familial: son arrière-grand-mère Élisabeth, surnommée Betsy, fut internée pendant plus de dix-sept ans dans un hôpital psychiatrique, après avoir été diagnostiquée schizophrène. Comme en miroir de ce «double féminin fantôme» qu'elle étudie, Adèle observe que son aïeule a été effacée de la mémoire collective, qu'elle est devenue une «non-personne». Personne ne veut lui en parler. Les langues se délient difficilement et de nombreux non-dits entourent son histoire. C'est un lourd secret de famille qui, s'il était dévoilé, pourrait perturber un semblant d'équilibre familial.

Le récit s'ouvre sur le suicide en 2023 du grand-oncle de l'écrivaine, un des enfants de Betsy, qui ne s'est jamais remis de l'internement de sa mère. Une lettre laissée à l'intention de la famille et l'histoire commence à se dévoiler. Le souvenir de Betsy se révèle petit à petit.

Élisabeth est une jeune fille intelligente, issue d'une famille bourgeoise et catholique. Elle tombe amoureuse d'André, bel homme, gentil sous tous rapports, et semblant être prêt à tout pour la rendre heureuse.

Ils se marient et de leur union naît un premier enfant. Mais très vite, le «conte de fées» s'assombrit. La maternité s'avère difficile, d'autant que le couple aura six enfants. À chaque naissance, Betsy sombre progressivement dans la dépression. André s'absente de plus en plus souvent malgré les grossesses successives, et lui fait des reproches sur son rôle de mère au foyer.

Rappelons que nous sommes dans les années 1930-1940. La femme est cantonnée à un rôle domestique et maternel. La dépression post-partum n'existe pas, la santé mentale est un tabou absolu. Une femme trop nerveuse ou trop mélancolique est considérée comme hystérique ou schizophrène.

Betsy est diagnostiquée schizophrène et internée de 1950 à 1967, à l'hôpital psychiatrique de Fleury-les-Aubrais, dans le Loiret, où elle subit une lobotomie – opération malheureusement courante à l'époque.

La première lobotomie de l'histoire est expérimentée (sur un être humain) en 1935, par un neurologue portugais, Egas Moniz (qui recevra le Prix Nobel de médecine en 1949). L'opération consiste à «percer un trou de chaque côté du crâne et d'y injecter une solution à base d'alcool afin de détruire les fibres blanches reliant le lobe frontal, situé à l'avant du cerveau,

Adèle Yon

Mon vrai nom est Élisabeth



BIZARRE...

Pratiquée jusque dans les années 1980, la lobotomie visait surtout les femmes

au thalamus, situé au centre » (p. 191) dans le but de limiter les troubles de comportement. Certaines études tendent à montrer que la lobotomie aurait été plus souvent pratiquée sur des patientes, bien que ce soient les hommes qui étaient majoritairement internés.

L'Histoire révèle, une fois encore (comme s'il en fallait encore une), que l'inégalité de genre existe aussi devant la science. De nombreuses femmes ont été réduites au silence au nom d'une prétendue vérité scientifique masculine.

C'est là que réside le tour de force d'Adèle Yon. Avec une remarquable maîtrise littéraire, l'autrice mêle son récit, intime et initiatique, et celui d'Élisabeth. À partir de lettres et de photographies retrouvées, de nombreux témoignages et d'archives, elle redonne doucement et minutieusement vie à Betsy. Mais ce sont également toutes ces femmes oubliées, effacées, victimes d'un système patriarcal qui sont mises en lumière.

Adèle Yon est née en 1994. Elle est issue de l'École normale supérieure, chercheuse, enseignante, docteure en cinéma et même cheffe cuisinière.

Mon vrai nom est Élisabeth est son premier roman, pour lequel elle a récemment reçu le Prix Régine-Deforges récompensant une première œuvre littéraire. ■

Mélodie Klein

La Librairie des Monts – généraliste et indépendante – est installée 24ter, avenue de la Libération à Ambazac (Haute-Vienne) depuis juillet 2024.

Adèle Yon, *Mon vrai nom est Élisabeth*, Éditions du Sous-Sol, 2025.

Pour aller plus loin, d'autres ouvrages sur la santé mentale :

- Nicolas Demorand, *Intérieur Nuit*, Les Arènes, 2025.
- Samuel Dock, *Santé mentale. Comment faire face?*, La Martinière Jeunesse, tract Alt, 2025.
- Mathieu Bellahsen, *Abolir la contention*, Libertalia, 2023.

Sur les 1 340 opérations menées en France, Belgique et Suisse entre 1935 et 1985, 84 % des patients étaient des patientes. Retour sur une des pages les plus noires de l'histoire de la psychiatrie.

La publication est brève, presque sibylline. Glissée à la fin de la page « Correspondance » de la revue *Nature*, elle n'a pas tout à fait le statut des articles du prestigieux journal scientifique. Pourtant, les quelques lignes rédigées par les trois neurochirurgiens français Louis-Marie Terrier (hôpital Bretonneau, Tours), Marc Lévéque (hôpital privé Beauregard, Marseille) et Aymeric Amelot (Pitié-Salpêtrière, Paris) cachent une sombre pépite, de quoi ternir encore un peu une des pages les plus noires de l'histoire de la psychiatrie.

En compilant les publications relatant les opérations de lobotomie réalisées en France, Suisse et Belgique, entre 1935 et 1985, les trois médecins ont découvert que 84 % des patients – devrait-on dire des victimes ? – de cette chirurgie du cerveau étaient des femmes.

Difficile de l'imaginer, mais la lobotomie n'a pas toujours traîné la réputation qui est la sienne aujourd'hui. En 1949, son inventeur, le Portugais Egas Moniz (1874-1955), a même été récompensé du Prix Nobel.

En 1935, il a pour la première fois percé des trous des deux côtés du crâne d'un malade puis injecté une solution d'alcool pur dans les lobes frontaux pour éliminer des fibres blanches. L'heureux bénéficiaire de cet exploit est déjà une femme, une ancienne prostituée de 63 ans souffrant de mélancolie et de paranoïa. À en croire le médecin, ses pics de furie en sortiront diminués, pas ses gouffres de tristesse. Il conclura pourtant au succès.

Tombée en désuétude

La nouvelle pratique met quelques années à convaincre. Mais à la sortie de la guerre, elle s'impose peu à peu en Europe, aux États-Unis et au Japon. « Le monde était dans un chaos majeur et les psychiatres étaient démunis. Les asiles étaient pleins, les aliénés enfermés et entravés. Les seuls traitements consistaient en des bains chauds ou des thérapies de choc », rappelle Louis-Marie Terrier.

Certains malades étaient ainsi plongés dans des comas hypoglycémiques, d'autres se voyaient injecter le parasite du paludisme – la malariathérapie avait, elle aussi, été récompensée par un Nobel (1927).

Nathaniel Herzberg

(*Le Monde*, 12 septembre 2017)

Rue du Passage, un conte de mémoire et de luttes



Militante révolutionnaire, féministe, écologiste et antiraciste, Fatima Ouassak consacre ses engagements aux quartiers populaires et surtout à sa jeunesse. Elle est à l'initiative d'un syndicat de parents, le Front des mères, qui lutte pour l'égalité et la fin des discriminations au sein de l'école. Elle est aussi cofondatrice du premier lieu consacré à l'écologie populaire, Verdragon, maison de l'écologie populaire dans le 93.

DANS SES PRÉCÉDENTS ESSAIS, en particulier *Pour une écologie pirate*, elle mêlait déjà analyse politique et écriture de fiction.

En 2024, sans mettre un terme à ses nombreuses contributions militantes, elle franchit le pas et publie *Rue du Passage*, qui se présente comme un conte. Comme il est souvent de mise dans cette forme littéraire, le titre est déjà en lui-même un condensé métaphorique du contenu du récit.



Le prologue se conclut ainsi: « *L'enfant s'appelle Salima. Elle habite rue du Passage.* » S'ensuivront dix chapitres, situés entre juin 1983 et juin 1988, tous centrés sur le quartier où grandit Salima, afin de « *percer le secret de ces métiers qui ne sont pas connus, pas répertoriés, ces métiers précieux que peu se sont donné la peine de regarder avec autant de joie, d'amour et de fierté.* »

Salima est à la recherche de son ange gardien, pour lui permettre de vivre, de survivre, dans une société qui n'a pas été conçue pour elle et les siennes... Débute alors une quête de figure tutélaire pour apprendre à grandir et affronter le monde...

Mais vers qui se tourner ?

Cet ange gardien, se demande Salima, serait-ce le « Passeur de cassettes » qui permet une correspondance vocale entre les deux rives de la Méditerranée ? Ou la mystérieuse « Doseuse d'épices », celle qui garde jalousement la magie de ses secrets pour sublimer les plats de fête ? Ne serait-ce pas l'ouvrier de l'usine automobile, où travaillent tous les pères du quartier, et qui, déguisé en Père Noël, veut transmettre aux futures générations le goût de la lutte des classes ? Ne serait-ce finalement pas la maman qui accompagne, en lui serrant la main – trop fort parfois –, sa petite Salima sur le chemin de l'école, ou bien encore l'oncle arrivé clandestinement en France, « Sans-papier du papier peint » ? Sans oublier la communauté des OS, la force de leur collectif... D'autres figures sont plus inquiétantes – tel le « Profespion » – ou plus sulfureuses, comme la « Caftanière ». Elles n'en sont pas moins captivantes et inspirantes...

Mais, entre tous ses anges gardiens, lequel choisir ? Lequel est celui de Salima ? L'admiration et l'identification sont un des chemins vers l'émancipation, mais quel est le véritable secret de la rue du Passage que Salima a tant de fois parcourue de long en large, des caves où chante le rossignol aux combles où la Caftanière a installé son atelier, en passant par le terrain de jeu que les habitant·es ont fini par imposer à la mairie après un acte de résistance collective ?

Ce récit, de résistances et de solidarités, nous est conté par le lion, celui du proverbe, que le chasseur doit empêcher de raconter son histoire¹. Mais, cette fois-ci, le chasseur arrive trop tard, le lion rugit.

En chemin, Salima réalise que la rue du Passage n'a jamais de fin. Mais, nous avertit l'épilogue, « *L'enfant est armée. Maintenant, le monde.* » ■

Grégory Chambat

Fatima Ouassak, *Rue du passage*, JC Lattès, 2024.

1. « Tant que les lions n'auront pas leurs propres histoires, les histoires de chasse ne peuvent que chanter la gloire du chasseur. »

L'impatience de se libérer

C'est un roman inspiré par des faits réels. Disons qu'il s'agit plutôt du parcours de femmes enfermées dans la polygamie et qui se racontent; une société d'hostilités cachées, de non-dits et de chicanes; une société patriarcale où règnent le père et les oncles.

L'AUTRICE, DJAÏLI AMADOU AMAL, Camerounaise d'expression française, peule et musulmane, née en 1975, mariée de force à 17 ans à un homme dans la cinquantaine, parvient à quitter son mari cinq années plus tard. Remariée, elle quittera son deuxième époux pour violences conjugales. Par contre, son compagnon d'aujourd'hui n'a cessé de l'encourager dans ses travaux d'écriture.

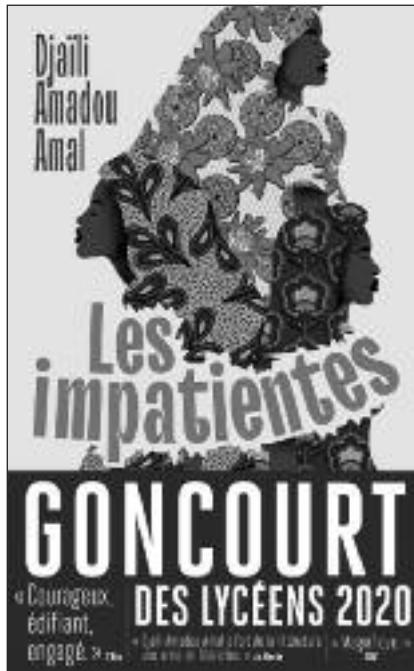
L'œuvre ici chroniquée obtint deux prix: l'Orange du livre en Afrique en 2019 et le Goncourt des lycéens en 2020.

L'histoire se situe dans une famille plutôt aisée où le père a décidé de marier deux de ses filles, Hindou et Ramla; bien sûr contre leur gré.

(Cette coutume n'est pas particulière à la société musulmane: ma propre mère, fille d'une classique famille paysanne française, catholique, me racontait qu'elle ne voulait pas se marier avec mon père. Mon grand-père l'obligea...)

Ramla, douée pour les études, espérait devenir pharmacienne, tandis que celui qu'elle aimait étudiait les télécommunications pour devenir ingénieur. Les rêves ne durèrent pas.

L'organisation du départ des deux sœurs vers le mariage forcé se précisa quand le père et les oncles réunis – chaque oncle étant un second père – vont leur prodiguer force recommandations pour devenir de bonnes



épouses, conseils multiples qu'il n'est pas possible de citer ici entièrement: «*Craignez votre Dieu. Soyez soumises à votre époux. Soyez pour lui un champ et il sera votre pluie. Soyez patientes. Préservez sa fortune, sa dignité, son appétit. Épargnez sa vue, son ouïe, son odorat. À partir de maintenant, vous appartenez chacune à votre époux et lui devez une soumission totale instaurée par Allah.*» (p. 18-19)

Pourtant, un précepte du Prophète stipule que le consentement d'une fille à son mariage est obligatoire.

L'ancien fiancé de Ramla exprima sa colère, ce qui amena le père à préciser sa pensée pour dire que «*le mariage n'est pas qu'une question de sentiment. Au contraire. C'est d'abord, et avant tout, l'alliance de deux familles. C'est aussi une question d'honneur, de responsabilité, de religion.*» (p. 55)

On ne demanda donc pas l'avis de Ramla qui aurait dû écouter les conseils de sa tante: «*N'épouse pas qui tu aimes. Épouse celui qui t'aime si tu veux être heureuse!*» (p. 60)

Car il était en effet inimaginable qu'une fille puisse ne pas vouloir épouser l'homme qu'on lui imposait: «*Oui, c'eût été inconcevable. Quelle fille oserait refuser un homme aussi important? L'affaire était entendue. Il en avait*

assez discuté avec mon oncle. Le reste ne fut que pure formalité.» (p. 49)

Le sort d'Hindou ne fut pas meilleur, qui épousa un homme violent, alcoolique et drogué; sa résistance fut telle que la nuit de noces fut une nuit de viols – aidée de Viagra et de Tramadol – et de coups. Elle devint cependant, comme s'il ne s'était rien passé, une coépouse qui entra dans les conflits et les jalouses que suscite la polygamie; en apparence, les coépouses faisaient semblant de bien s'entendre. La situation se dégrada encore quand le mari invita une femme extérieure à passer la nuit dans sa chambre.

Malgré ses pleurs, ses plaintes, personne ne vint en aide à Hindou. Plus personne à qui se confier; sans secours ni espoir, résignée, elle finit par se conformer à ce que tous attendaient d'elle; la mort lui sembla la seule échappatoire.

Après encore une nuit de violences, elle fuit sans savoir où aller...

On la retrouve, on la ramène. Elle a changé, elle est malade, on dit qu'elle est folle, qu'elle est hantée par un djinn malveillant...

Autre épisode: Safira, première épouse voit arriver après une vingtaine d'années de mariage, Ramla, une deuxième épousée qui a quasiment l'âge de sa propre fille; la rivalité va être rude. Safira ne supportera pas la situation. Elle va se préparer au combat en convoquant quelques membres de sa famille; il va s'agir tout simplement de se débarrasser de sa rivale, entre autres moyens par l'intermédiaire de marabouts, mais elle finira par faire accuser la deuxième épouse de vol et de tromperies. Répudiée, puis ramenée au foyer, Ramla, à bout de patience – qualité tant recommandée aux épouses –, excédée, finira par fuir définitivement. ■

André Bernard

Djäili Amadou Amal, *Les Impatientes*,
J'ai lu, 2024.

Nous autres, Chantal T. Spitz

Le continent océanien est très certainement celui dont la littérature nous est la moins familière, probablement moins du fait de son éloignement que de l'absence d'une réelle diffusion de sa culture encore trop largement minorisée et marginalisée. Certes, on pourrait citer les *Légendes et chansons de gestes canaques* recueillies par Louise Michel lors de sa relégation sur le « Caillou », mais Louise n'était qu'une kanak¹ d'adoption...

DE FAIT, il a fallu attendre 1991 pour que le premier roman tahitien de langue française soit publié. L'ouvrage au titre cinglant – *L'Île des rêves écrasés* – fit à l'époque scandale pour la violence de sa dénonciation radicale du colonialisme. Son autrice, Chantal T. Spitz, a d'abord exercé le métier de secrétaire puis d'institutrice, avant de devenir conseillère technique du ministère de la

Culture. Militante décoloniale, elle s'est engagée dans le front antinucléaire et, à travers ses interventions et ses écrits, n'a de cesse de dynamiter les clichés sur la culture polynésienne, comme en témoignent certains des titres de ses ouvrages: celui de son premier roman déjà cité, mais aussi *Cartes postales: Nouvelles* (Au vent des îles, 2015). En 2001, elle cofonde aux côtés, entre autres, de Flora Aurima-Devatine, également autrice, enseignante et militante féministe, l'association Littérاما'ohi et la revue littéraire du même nom, afin de faire connaître la variété, la richesse et la spécificité des auteurs et autrices originaires de la Polynésie française. Ses œuvres sont aujourd'hui publiées par la maison d'édition Au vent des îles, qui publie des auteurs du grand Pacifique et des ouvrages relatifs à l'Océanie.

Partant du constat que «*les voyageurs européens ont longtemps été les seuls à livrer leur version des îles et des mers du Pacifique. Leurs récits ont contribué à graver dans les imaginaires des lecteurs des images d'Épinal, qui peinent, plusieurs décennies ou siècles plus tard, à s'estomper*», Au vent des îles édite des auteurs «*polynésiens, calédoniens, maoris de Nouvelle-Zélande, samoans, mélanesiens, aborigènes d'Australie, australiens, fidjiens, papous, etc., [qui] offrent un témoignage polyphonique des réalités océaniennes*».

Dans son dernier recueil de nouvelles au titre évocateur *Nous autres*, publié en 2025, Chantal T. Spitz nous livre 14 récits comme autant de dénonciations des préjugés sur la vie paradisiaque et indolente que les Tahitiennes seraient censées vivre à l'ombre des cocotiers. Certes, il n'est pas seulement question de femmes, même si 6 des 14 nouvelles empruntent leur titre aux prénoms de leur « héroïne ».

Chantal T. Spitz s'intéresse par ailleurs aux identités trans, à la cause des enfants, mais aussi aux révoltes collectives.

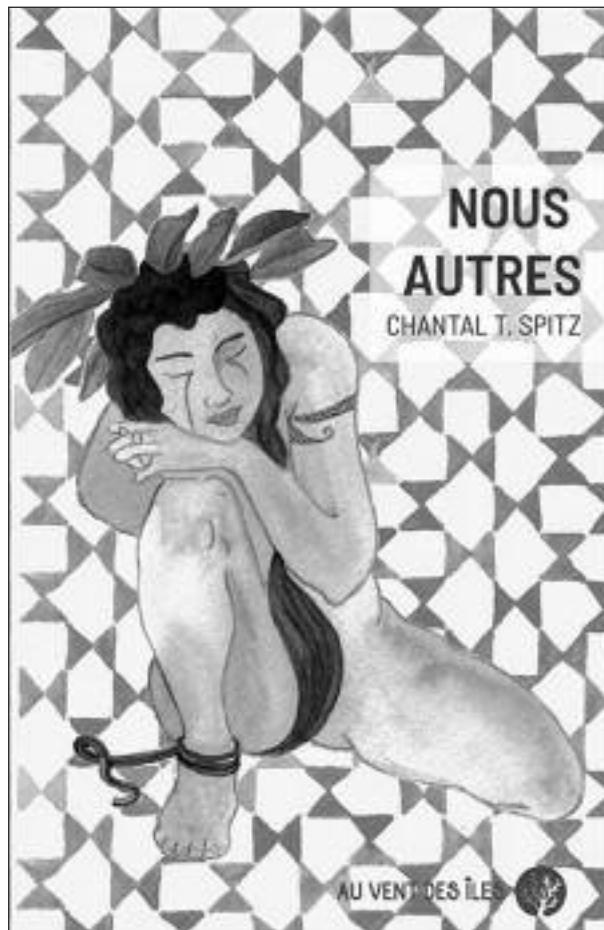
Ici, chacun des chemins de l'émancipation ressemble à une impasse: l'amour, le mariage, la prostitution, la maternité, la non-violence et l'électoralisme, les mobilisations sociales de ces «*masses ouvrières agricoles pêcheuses dans une colonie qui usine l'échec scolaire et social à la chaîne*». Mais, nous met en garde Chantal T. Spitz, «*le chemin s'arrête non par la volonté du peuple mais par l'oppression de quelques-uns*».

Jamais le terme de «nouvelle à chute» n'a si bien porté son nom... Au terme de vies violentées, violées et volées, les personnages ne se relèvent quasiment jamais.

Si ces vies sont brèves, l'histoire de la domination de tout un peuple, elle, est longue:

«*Trois siècles d'invasion trois siècles de luttes inégales liberté chevillée aux corps qui se désagrègent de douleurs multipliées trois siècles de maltraitance psychologique émotionnelle physique d'un peuple en déshérence.*»

Ici, tout commence par des rêves, des espérances. En réalité, des illusions. Celles des «*banales et affligeantes envies*



OCÉANIE



d'un bonheur familial stéréotypé qui avortent les imaginaires», celles que poursuivent des âmes perdues qui viennent s'installer «à la poursuite du dernier bon sauvage du dernier paradis terrestre», celles de la richesse et de la société de surconsommation, celle du chemin pacifique vers l'indépendance. «Il pleure sur le rêve» s'intitule un de ces récits. Sorte de *remake* polynésien des événements qui se sont déroulés au Chili le 11 septembre 1973...

Les portraits qui se tissent au fil des pages et des récits explorent les arrière-cours d'une société coloniale qui a su mettre en scène tout un décor de palmiers et de mer turquoise pour masquer sa violence intrinsèque. «C'en est ainsi depuis tous ceux qui nous mythent nous fablent nous thèment pour nous résumer.» Et c'est par ces lignes que s'ouvre – mais aussi se referme – la nouvelle intitulée «J'eus un pays»:

« Ce qui frappe c'est l'ordre
l'ordre et l'espace
l'ordre et le silence
l'ordre et la paix
l'ordre comme un moule dans lequel tout se restreint s'éteint
se tait
l'ordre comme une insulte à l'humanité affaiblie atrophiée
abolie
l'ordre comme un oubli un défaut un vide. »

Cet ordre social, politique, économique, policier, patriarchal, chacun·e le vit dans sa chair, comme la petite Louisette:

« Louisette aime bien l'école qui ne l'aime pas elle mange des yeux la maîtresse qui reste aveugle à sa présence elle a soif de ses camarades tout propres qui vomissent son indigence

son corps marqué qui clame la brutalité familiale reste inaperçu de tous les enseignants qui traversent sa vie sans l'entrevoir comme si sa misère misérable minable miteuse est un outrage à leur lustre. »

Mais tout est-il toujours condamné à finir en violence, en féminicide, en infanticide, en brasier, en déchéances, en assassinat ?

Quel chemin pour l'émancipation individuelle et collective? Chez Chantal T. Spitz, l'écriture a un temps d'avance et semble déjà s'être libérée et préfiguré, peut-être, une autre libération à venir. Le choix d'une prose en vers libres, dépouillée de toute ponctuation et de majuscule en est une trace. La littérature, trop longtemps confisquée au peuple tahitien, est un moyen de contester le discours et l'ordre dominant:

« niant le génie créatif des ailleurs soumis rapinés dépouillés de leurs savoirs leurs richesses leur souffle se défendant d'appropriation d'intelligences de pillages de ressources de marchandi-

sation d'êtres se prétendant l'acmé de la création divine détenteur de la foi vraie de la conscience juste de la rationalité pure ».

L'autrice explore d'autres musicalités, d'autres rythmes et d'autres sonorités, qui tranchent, par exemple dans la nouvelle « Ils ne diront rien », poignant récit d'un féminicide où se confrontent les modes d'écritures, opposant l'inhumanité du discours médical ou judiciaire à la souffrance des enfants de la victime. S'y lit le refus d'euphémiser la violence et la misère, de décoloniser aussi la langue. Une démarche littéraire et politique que Chantal T. Spitz explicite quelques pages plus loin dans un réquisitoire contre celles et ceux qui viennent enquêter, au nom de la science, sur le peuple tahitien. Elle prête ainsi à l'une de ces chercheuses, ces paroles « lentement je suture le hiatus entre les discours dominants et l'esprit de tous les autres catalogués ethnologués anthropologués pour les assigner à une différence définitive les astreindre à une altérité discordante les tenir aux marges de l'humanité ».

Sans jamais perdre son/sa lecteurice, la force de Chantal T. Spitz est aussi de proposer une alternance des points de vue. Les «je» se démultiplient, le réel se reconstruit autour de récits qui explorent la multiplicité des expériences vécues. Rien n'est réductible à des slogans, à des mythes. La noirceur de ce monde n'est pas une fatalité, elle est un appel à l'insurrection, même si la route vers l'indépendance, individuelle et collective, nous avertit Chantal T. Spitz, est toujours un équilibre, un risque:

« Le risque de tourner le mépris de nous-mêmes en conflits fratricides
le risque de succomber à la mythisation des origines
la célébration de racines imaginaires l'exaltation sectaire de la culture traditionnelle
le risque de substituer à la mythologie forgée par le colonisateur une contre-mythologie "un mythe positif de [nous]-mêmes"
nous engageant à notre tour sur le chemin d'une nouvelle désidentification
nous sommes là pour un espoir une histoire une mémoire
nous sommes là pour deux mots
qui posent notre historicité avèrent notre temporalité
nous mettent en sonorité
résistance
résignation
ni l'un ni l'autre
et pourtant l'un et l'autre. » ■

G. C.

Chantal Spitz, *Nous autres, Au Vent des îles*, 2025.

1. Dans la langue kanak, le mot est invariable en genre et en nombre, quelle que soit la nature du mot, substantif, adjetif, adverbe.

Il est écrit en minuscule (règle reconnue par les accords de Nouméa de 1988).

Nicole Bley, intersectionnelle avant la lettre...

D'abord c'est drôle, ça fait rire, ce qui fait du bien par les temps qui courrent...

Et je suis assez d'accord avec :

- L'idée d'un monde sans hiérarchie, efficacité rentabilité, etc.
- L'idée de faire les choses soi-même, de sortir de la consommation.
- L'idée de ne pas aller à l'hôpital psychiatrique quand on dit ce qu'on pense, mais qui ne convient pas, ou que ce que l'on a envie de faire, mais qui ne convient pas.
- L'idée que des mots comme « pédé », « putain » ou « bougnoul » servent à opprimer certaines personnes.

Intersectionnelle et plutôt en avance sur son temps,
la Nicole! ■

M.-H. D.

NICOLE BLEY



Jean-Jacques Pauvert



ON VEUT UN MONDE SANS AVANT-GARDE, sans hommes ni femmes supérieurs, sans chefs, sans flics ni Hommes d'État... Sans plus beau, ni plus crac, ni plus grand, ni plus petit, ni plus laid; à l'intérieur duquel les choses comme l'efficacité, la hiérarchie, la rentabilité et la compétition soient disparues.

On veut un monde pour tout le monde, et dans lequel les sentiments comme la tendresse, la sensibilité, l'Amour et les contacts humains puissent enfin s'épanouir, au lieu d'être foulés et exploités par votre pourriture!

On veut avoir le droit de chanter, péter, roter, téter, baiser, rire et baver; manger avec nos doigts et dire tout ce qu'on pense là où on veut et quand on veut, sans avoir à risquer l'hôpital psychiatrique, avec vos tyrannies!

On veut plus du commerce, on veut tout faire nous-mêmes et on n'a pas besoin de vous pour ça. (Est-ce que c'est des G.I. qui font la soupe aux Vietnamiens ?)

On veut que les gros mots, comme pédés, cul-de-jatte, profit, bâtards, putains, ratés, cinglés, bougnouls, girouettes, fausse-couche, concubinage, voyou, etc., que vous avez inventés pour mieux nous opprimer, s'arrachent eux-mêmes du langage, à partir du moment où vous serez crevés!

Nicole Bley, *Lâche ton cul, camarade*, Jean-Jacques Pauvert, 1972; réédition Le Dilettante, 2025.



LE MONDE NOUVEAU SE PRÉPARE. C'est bien avant la révolution qu'un autre futur se prépare. Cette observation conduit Pierre Bance à encourager une réflexion sur les institutions et les droits fondamentaux d'une grande fédération de communes autonomes, auto-administrées et autogérées, à partir de 4 théorèmes qui composent son livre:

- Croire que l'État peut ne pas être dominateur est comme croire que le capital peut ne pas être profiteur.
 - Sans un mouvement pour la démocratie directe, la commune et le fédéralisme, un autre futur est impossible.
 - Faute d'avoir pensé les institutions de la société à venir, la révolution communiste est vouée à l'échec.
 - Faute d'avoir dessiné les droits et les libertés à venir, la révolution émancipatrice est vouée à l'échec.
- Rien n'est tranché, tout est à discuter.

Pierre Bance, *La Grande Fédération. Démocratie directe et vie fédérale, Noir & Rouge, 2025.*

Elles et ils nous ont écrit...

• « Ouais *Casse-rôles*, c'est génial, tout le monde le lit à la maison et je passe mon temps à en faire la pub. Pi t'être un jour, je me découvrirai moi aussi des talents de journaliste qui sait ? En attendant, je lis et fais tourner ! » Ma.

• « Effectivement, *Casse-rôles* est un super journal très intéressant et bien présenté... Il faut que j'y contribue financièrement. » A.

• « Pour votre numéro d'été, je veux juste signaler 3 écrivaines dont la lecture m'a marquée à l'adolescence : Christiane Rochefort, Françoise d'Eaubonne et Ursula K Le Guin... Elles correspondaient chacune à leur façon à mes attentes d'une société libertaire et féministe. Mais je suppose que parmi les rédactrices de *Casse-rôles*, il y en a déjà qui y ont pensé. À bientôt. » Al.

• « Je trouve effectivement que *Casse-rôles* est de plus en plus qualitatif, tant au niveau mise en pages, graphisme, les articles sont de qualité et surtout, la ligne éditoriale reste forte et reflète bien le féminisme militant et de lutte, tel que nous le vivons également au sein de notre collective Amarée ! » Sa.

• « Je ne me lasse pas de votre merveilleuse revue, que je fais lire avec enthousiasme. Dans mon village de Coaraze (800 âmes), il y a une maison d'édition, les éditions L'Amourier, dont on vient de fêter les 30 ans au cours d'une grande fête avec 150 personnes, la sortie du livre *Demander la lune* et la venue d'une trentaine d'auteurs. Ces éditions ont été créées par Bernadette Griot et Jean Princivalle... Amicalement. » D.

• « Oui, *Casse-rôles* est de plus en plus réussi, passionnant, beau, et tout et tout. Bravo à vous, qui poursuivez ardemment cette publication toujours jalonnée de surprises et d'informations inattendues et fort enrichissantes. Merci pour votre engagement sans faille. » Dom.

• « Oui, le journal est super, un grand bravo ! » Flo.

• « Oui, on adore de plus en plus ! Bravo à l'équipe ! Il est très lu à la Maison des Femmes. On va envoyer notre abonnement. » R. et l'équipe.

• « J'aime beaucoup *Casse-rôles*, les sujets sont très variés et toujours bien renseignés, présentés de façon rigoureuse. Continuez dans cette voie. » Mo.

Le dossier du numéro d'été de la revue *Les Utopiques* a pris pour thème « Où va le monde ? ». Vaste question !

La guerre, le fascisme, le capitalisme en « nouvelle phase ? », Trop tard pour arrêter la guerre, les femmes dans les conflits armés, l'opposition au SNU : terrain de luttes syndicales...

Un numéro très dense (plus de 200 pages) !

Cahier de réflexions de l'Union syndicale Solidaires : <https://www.lesutopiques.org>

Le numéro d'été de la revue *Silence* – revue écologiste, alternative et non-violente – propose le dossier « Déconstruire les prisons », car la prison tue, la rétention administrative est une torture. On retrouve la prisonnière politique iranienne Narges Mohammadi, etc. Et aussi « Abolir les prisons et la justice pénale » de Gwenola Ricordeau.

Également la « chronique écoféministe du Village des femmes libres », « Résister, c'est créer » (déjouer la surveillance de l'espace public), etc.

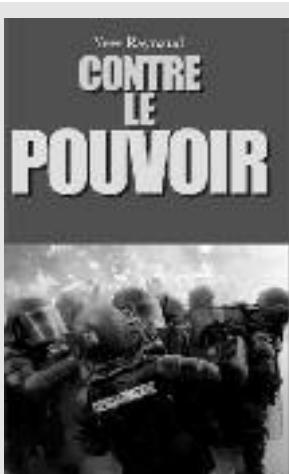
Un excellent numéro : <https://www.revuesilence.net>

Nous ne nous laissons pas décourager par un (oui, 1) retour négatif, où il est dit que *Casse-rôles* ne sert à rien... ■ S.

L'éclat et le rayonnement d'un chef de guerre, d'un roi, d'un empereur, d'un président, se mesurent à l'aune des résultats qu'ils ont laissés dans leur pays à la fin de leur pouvoir. Les ruines, les misères, le dépeuplement dû aux guerres en restent malheureusement les plus probants. [...]

Les Peuples se détournent de systèmes dont ils ne comprennent même plus le sens au profit de partis d'extrême droite qui se présentent comme respectables et armés de leurs solutions clés-en-mains.

Et le dérèglement climatique passe...



Yves Raynaud, *Contre le pouvoir*, L'Harmattan, 2025.

Black lives matter

La confrontation brutale avec le racisme persistant qui structure la société occidentale se renouvelle pour moi à chaque fois que paraît un livre ou sort un film ou une série sur ce sujet.

RÉCEMMENT, en même temps que la sortie en poche du livre de Maya Angelou dont il est question dans ce numéro (p. 24-25), paraissait chez Hors d'atteinte une réédition de l'autobiographie de Malcom X et était diffusée sur Arte la série de Steve Mac Queen, *Small Axe*.

Le face-à-face tendu et racial des États-Unis, les violences et les crimes contre la population noire qui l'accompagnent n'ont jamais totalement disparu depuis la fin de l'esclavage, et trouvent aussi un écho moins voyant dans les pays européens comme le montre la série de Steve Mc Queen.

L'année 2020 a été marquée par les meurtres de Georges Floyd et de Breonna Taylor, et les manifestations qui les ont suivis, comme si le racisme était la marche naturelle du monde. À l'heure ou 36 États américains ont adopté ou introduit des lois visant à entraver les projets éducatifs

concernant le racisme, il est important de ne pas l'oublier. Comme l'écrit Angela Davis, dans la préface de l'autobiographie de Malcom X, «certains ont rappelé que le racisme était lié au capitalisme et que ce dernier était intrinsèquement racial, résultant du colonialisme et de l'esclavage – pas seulement aux États-Unis. Les gens ont eu l'air de comprendre. Le racisme n'émane pas du fait que les Blancs n'aiment pas les Noirs, les Indigènes, les Latinos ou les Asiatiques. Il est produit et reproduit de façon structurelle, systémique, institutionnelle».

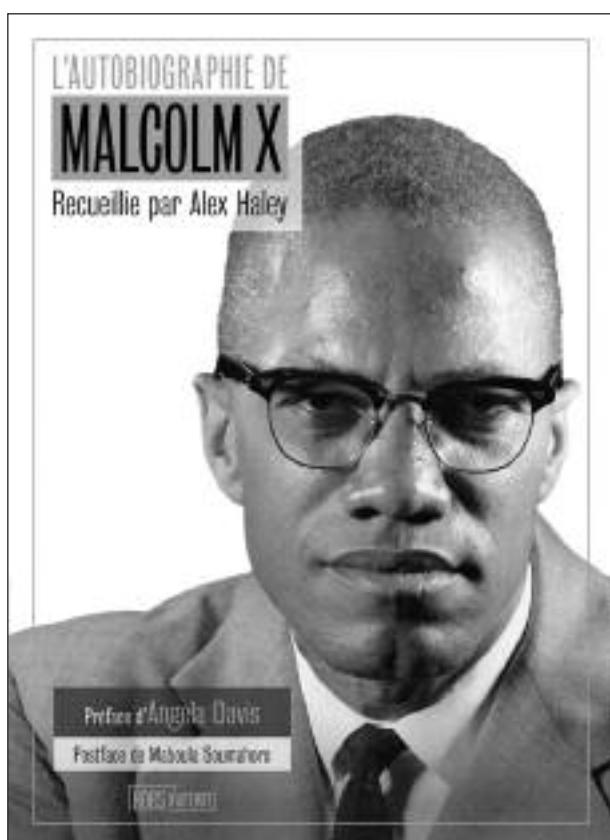
Cauchemar

«Alors que ma mère était enceinte de moi, m'a-t-elle raconté plus tard, une bande de cavaliers cagoulés de Ku Klux Klan a fait irruption chez nous en pleine nuit, à Omaha (Nebraska). Brandissant leurs fusils et leurs carabinnes, ils ont encerclé la maison et crié à mon père de sortir.» C'est la première phrase de livre de Malcom X qui, avec le titre du chapitre «Cauchemar», donne le ton du récit, témoignage brutal sur la fondation raciste de l'Amérique.

Le texte définitif a été rédigé par Alex Haley, l'auteur de *Racines*, à partir d'entretiens avec Malcom X et a été publié neuf mois après son assassinat en février 1965 à Harlem.

Le leader noir évoque dans ce premier chapitre la mort de son père «les Noirs de Leasing (près de Détroit) ont toujours dit qu'on l'avait attaqué, puis étendu en travers des rails du tramway. Son corps était coupé en deux». C'est une organisation de suprémacistes blancs, «La cagoule noire», qui officiait. Quatre de ses oncles sont également tués, l'un d'eux est lynché.

À la suite de ces événements, la famille du jeune Malcom Little est détruite, sans moyens de subsistance et poursuivie par les services sociaux. Malcom rejoint le ghetto de Harlem. Il devient dealer, maquereau, cambrioleur avant de se convertir en prison à l'islam, de lire et d'étudier, et de rejoindre «la Nation de l'Islam»: organisation pour l'unité afro-américaine faisant de l'unité des Noirs la priorité. Il s'en séparera en désaccord avec leur racisme antiblanc deux ans avant sa mort. Après ses dix ans de prison, il deviendra le porte-parole charismatique d'un mouvement de libération qui a pour objectif de restaurer la fierté et l'identité africaine, y compris par la violence. Il conteste les discours et les méthodes pacifistes de Martin Luther King et a inspiré les mouvements des Black Panthers et du Black Power. Il est et reste l'incarnation de la colère afro-américaine après quatre siècles de discriminations. Comme l'écrit Angela Davis: «Soixante ans après, les mots de Malcom, de même que sa trajectoire en tant que leader et membre de mouvement, restent toujours aussi précieux. S'ils résonnent d'un écho puissant, c'est parce que le changement que Malcom appelait de ses vœux, que nous appelions de nos vœux, n'a pas encore eu lieu.»



Small Axe (Arte)

Cette série en 5 épisodes revient sur des événements, souvent absents des livres d'histoire britanniques, qui témoignent des conditions de vie de la communauté caribéenne de Londres dans les années 1960 à 1980 et du racisme systémique dont elle a été victime.

Small Axe a été réalisé par Steve McQueen, réalisateur britannique auteur du film *Twelve years a slave*, qui raconte comment un homme noir libre est embarqué par deux hommes qui le droguent, dans un bateau en partance pour la Nouvelle Orléans.

« Dehors les bamboulas »

Le premier épisode décrit la situation qui a conduit au procès des « Mangrove Nine » en 1970. La communauté noire de Londres, composée en grande partie d'immigrés caribéens des anciennes colonies anglaises (Jamaïque, Trinité-et-Tobago), venue pour reconstruire l'Angleterre après guerre, se réunissait dans un restaurant, *Le Mangrove*, en butte aux harcèlements des forces de l'ordre qui voulaient fermer l'établissement. Lors d'une manifestation de

soutien, 9 militants noirs sont injustement accusés d'incitation à l'émeute. Le procès qu'ils vont gagner donnera au mouvement des British Black Panthers une visibilité.

Le dernier épisode plus ou moins autobiographique parle de la ségrégation officieuse subie par les enfants noirs dans les années 1970. Ceux-ci, issus de la classe ouvrière, et noirs pour la plupart, étaient parqués dans des établissements réservés aux « sous-normaux », faussement baptisés écoles. Le but était d'empêcher ces enfants d'accéder à des métiers autres que manuels et de fournir une main-d'œuvre soumise.

En conclusion, la seule question que l'on se pose est : à quel stade, à quel moment sera-t-il possible que les Blancs considèrent les Noirs comme des êtres humains ? ■

A. N.

L'Autobiographie de Malcolm X, recueillie par Alex Haley ; préface d'Angela Davis, Hors d'Atteinte, 2025.

À voir aussi :

Small Axe, Arte, série en 5 épisodes, réalisée par Steve MacQueen, artiste plasticien et réalisateur britannique, 2020.

Peine de mort... sélective

La machine à tuer



Colette Berthès
avec Bernard Fillaire
Preface de Philip Wachkempf

Le livre de Colette Berthès (du collectif Casse-rôles) est un témoignage terrible ! Roman policier ? Pas tout à fait, car elle nous raconte la vraie vérité de l'exécution d'un jeune homme, noir, bien sûr, avec *La Machine à tuer*.

AUX ÉTATS-UNIS, mais aussi ailleurs malheureusement, quand cessera donc la discrimination envers les gens « de couleur », et aussi envers ceux qui n'apparaissent pas comme « blancs », c'est-à-dire relevant d'une religion hégémonique chrétienne ?

Les suites des colonisations sont toujours prégnantes, avec le mépris pour les ex-colonisés, et plus généralement pour les pauvres, les gens du peuple...

Odell était un jeune délinquant noir, sorti d'un ghetto texan. Les preuves de son innocence sont nombreuses, mais rien n'y fait !

Une association s'est créée, Lutte pour la justice, qui s'est battue et a soutenu Odell jusqu'à son exécution en 2000, soit pendant quatre années.

À travers l'histoire d'Odell, c'est le parcours banal de tous les condamnés à mort des États-Unis qui est raconté. La justice nord-américaine y est bien dévoilée : système compliqué qui exige des avocats très pointus, système onéreux où la classe sociale et la richesse sont plus importantes que la culpabilité ou l'innocence de l'accusé, système faussé où juges, procureurs et policiers sont dépendants du politique.

Un quart de siècle plus tard, il y a moins de condamnations à mort aux États-Unis, mais plus de condamnations incompressibles à vie. ■

Solange

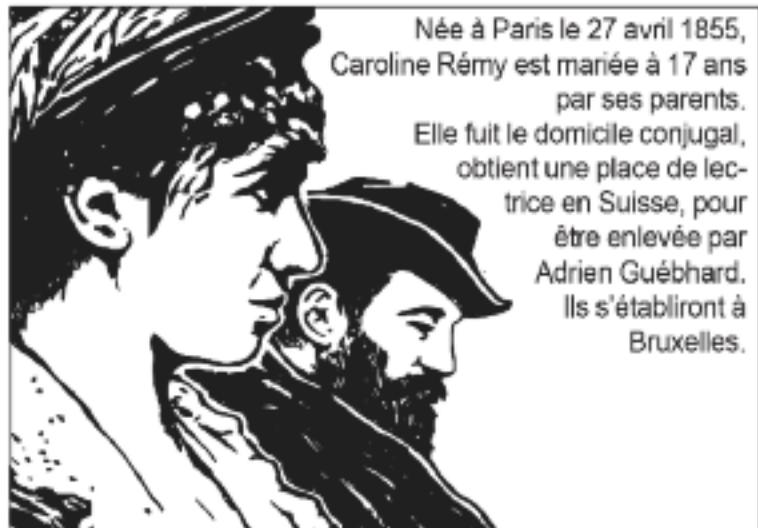
Colette Berthès, *La Machine à tuer*, Riveneuve, 2013
<<https://www.riveneuve.com/catalogue/la-machine-a-tuer/>>.



L'épitaphe de Séverine

«J'ai toujours travaillé pour la paix, la justice et la fraternité»

Texte : MLT & Dessins : OLT (CC BY-NC-SA 4.0)



Née à Paris le 27 avril 1855, Caroline Rémy est mariée à 17 ans par ses parents. Elle fuit le domicile conjugal, obtient une place de lectrice en Suisse, pour être enlevée par Adrien Guébhard. Ils s'établiront à Bruxelles.

Là, Caroline rencontre Jules Vallès qui l'initie aux idées libertaires, à l'écriture et au journalisme.



Retour à Paris en juillet 1880. Vallès relance le journal *Le Cri du Peuple* le 28 octobre 1883. Sous le pseudonyme Séverine, Caroline devient la première femme directrice d'un quotidien.

LE CRI DU PEUPLE



L'anarchiste Duval vient d'être condamné. Les marxistes de Jules Guesde l'attaquent. Séverine s'y oppose. Le 28 août 1888, elle quitte *Le Cri du Peuple* : « Avec les pauvres toujours, malgré leurs erreurs, malgré leurs fautes, malgré leurs crimes ! »



Aux États-Unis, Nelly Bly a inventé le journalisme d'enquête. Embauchée comme ouvrière, Séverine infiltré une raffinerie parisienne pour mener son reportage sur « les casseuses de sucre » en grève.



À Saint-Étienne, le 3 juillet 1889, l'explosion du puits Verpilleux fait 204 morts dans la mine.



Vêtue en mineur, Séverine descendra au fond du puits. Pour aider les familles des victimes, elle ouvre une souscription. La presse réactionnaire la sumommera « *Notre Dame de la larme à l'œil* ».



Adhérente à la ligue des droits de l'homme, elle est dreyfusarde avec Émile Zola. Le Pape Léon XIII « n'approuve pas » l'antisémitisme, Séverine ira l'interviewer à Rome le 3 août 1892.

LE PAPE

L'ANTISÉMITISME

INTERVIEW DE LEON XIII

INTERVIEW DE LEON XIII



Sous différents pseudonymes, Séverine collabore dans plusieurs journaux.

Jacqueline pour *Gil Blas*, Renée pour *Le Gaulois*.

Dans ce dernier, elle rédige un article sur Séverine.

Jacqueline critiquera dans *Gil Blas* l'article de Renée paru dans *Le Gaulois*.

Séverine est devenue célèbre. Les rumeurs bruissent sur sa vie amoureuse.

Renoir peint son portrait. Nadar la photographie.



Avec Marguerite Durand, elle crée *La Fronde* le 9 décembre 1897. L'unique journal à être fabriqué, géré, rédigé et diffusé par des femmes.



Le 22 janvier 1905, Séverine prononce l'éloge funèbre de Louise Michel au cimetière de Levallois.



Le 13 juin 1914, René Viviani est nommé Président du Conseil. Séverine organise la première manifestation pour le droit de vote des femmes, rassemblant 2400 personnes. Le cortège défilera des Tuilleries à la statue de Condorcet.



Militante pacifiste engagée, Séverine perd ses chroniques dans plusieurs quotidiens qui la jugent antipatriotique. Pour défendre Sacco et Vanzetti, elle fit sa dernière apparition publique au Cirque d'Hiver en 1927.



Séverine meurt à Pierrefonds le 24 avril 1929, son enterrement rassemblera une foule immense.



De sage-femme à sorcière

Aider à mettre au monde des enfants peut sembler une activité naturelle entre femmes...

Parce que d'abord sages-femmes et accoucheuses entre elles, les femmes allégeaient leurs souffrances pendant les douleurs, quelquefois avec des plantes (des consolantes) et des tisanes selon un savoir transmis de mère en fille; par ces usages médicinaux, elles pouvaient aussi devenir guérisseuses et puis pareillement avorteuses qui peuvent accompagner leurs soins («lever le feu»); de même être qualifiées d'empoisonneuses, de sorcières proférant des malédictions et divers propos néfastes.

Il y eut aussi des sorciers; cependant, avec le temps, ne sera retenue que l'image de la sorcière qui copule avec le Diable.

L'histoire

Par son livre, sous-titré *Lettre aux jeunes féministes*, l'historienne Michelle Zancarini-Fournel «entend faire la part de l'histoire des sorciers et des sorcières, et celle de la construction des mythes, jusqu'aux plus contemporains» (p. 8).

Cependant, il est aussi également possible d'aborder la question en éclairant le conflit entre croyances populaires (animistes, fétichistes et idolâtres) et religion; croyances opposées au christianisme et au pouvoir royal légitimé par droit divin, pouvoir séculaire qui exécute les sentences.

En 1199, création du tribunal de l'Inquisition contre les hérétiques par le pape Innocent III, et c'est en 1403, dans la vallée de la Suze, en Suisse, qu'un inquisiteur «mèle hérésie vaudoise, pratiques magiques mâtinées de sorcellerie, invocation du diable et vol nocturne» (p. 16). Les sorcières sont accusées de provoquer l'impuissance des hommes ou la stérilité des femmes et de s'attaquer aux animaux et à tous les fruits de la terre.

En 1486, à l'instigation du pape Innocent VIII, Henri Institoris et Jacques Sprenger publient *Le Marteau des sorcières*, qui active les persécutions.

Si le rôle des Églises est important, l'analyse se nuance en soulignant le pouvoir des princes qui aspiraient à contrôler les populations rurales sujettes à carnavales contestataires et à émeutes.

Le chiffre de 9 millions de victimes est donné dans différents textes, ce que récuse absolument notre historienne qui avance de son côté les chiffres de 40 000 à 70 000 victimes.

En 1672, dans le ressort du parlement de Paris, Colbert interdit la torture et les procès pour sorcellerie.

Les mythes

«La figure de la sorcière perdure au XIX^e siècle dans la littérature, les contes et les arts», écrit Zancarini.

À commencer par le roman historique de Victor Hugo qui met en scène la sorcière Esméralda en 1831 dans *Notre-Dame de Paris*. 1482 (vrai titre). Puis George Sand avec *La Petite Fadette* en 1849 et Jules Michelet avec *La Sorcière* en

1862. C'est au tour des communardes de 1871 d'être qualifiées de pétroleuses, voleuses, lesbiennes, hystériques, etc., par les versaillais. Par la suite, on passera du délit à la maladie mentale confiée aux médecins et non plus au bourreau.

Il est noté comme des survivances dans le bocage normand et aux Antilles où il est question de femmes «dormeuses» et d'hommes «quimboiseurs».

Retour des sorcières en mai 1968

C'est à cette époque que «la sorcière devient le personnage emblématique d'une histoire féministe transnationale» (p. 67) avec «le signe de Vénus et le poing levé dans les manifestations» (p. 65).

Le nombre des publications féministes explose avec un accent marxiste mis sur le patriarcat pour certaines. Silvia Federici dans son *Caliban et la sorcière* (2014) écrit que «les corps féminins ont été dédiés à la reproduction dans une période d'effondrement démographique où le capitalisme naissant entendait discipliner le corps des femmes comme celui des esclaves» (p. 81).

La même autrice aligne, à la date de 1846, *Le Marteau des sorcières* avec l'expulsion des Juifs d'Espagne et l'expansion coloniale européenne. Ce qui, pour Zancarini, est un «dénier d'historicité», contresens qu'avec d'autres elle rectifiera systématiquement au cours de l'œuvre.

En 1974, *Parole de femme* d'Annie Leclerc est publié.

«À l'écoute de son corps, la femme entend toutes les voix de la jouissance que l'homme, épri de son mâle désir, s'applique à réduire au silence.» (p. 91)

En 1975, Xavière Gauthier crée la revue *Sorcières*, simple transcription de «parole de femmes, non pétries de certitude à la différence des paroles d'hommes» (p. 89). Puis est posée la question d'une «écriture féminine».

Et maintenant

En 2023, un dossier de presse recommande 4 ouvrages écrits par des femmes et à conserver dans sa bibliothèque: *King Kong Théorie* de Virginie Despentes, *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, *La Servante écarlate* de Margaret Atwood et *Sorcières* de Mona Cholet, qui se vendra à 400 000 exemplaires.

Sur Internet, les mots #Witch et #Witchcraft (sorcière et sorcellerie) atteignent les 12 millions de publications, tandis que les vidéos WitchTok comptabilisent les 3 milliards de vues.

Dans sa conclusion, Michelle Zancarini-Fournel écrit: «Dans une démarche scientifique, l'histoire recherche les traces, les confronte aux documents et aux objets, recueille les souvenirs des hommes et des femmes, les compare entre eux et établit un récit.» ■

A. B.

Michelle Zancarini-Fournel, *Sorcières et sorciers: histoire et mythes, lettre aux jeunes féministes*, Libertalia, 2024.

Les mots sont parfois traîtres...

**Retour
sur le vaste
panorama des
résistances féministes
aux oppressions reposant
sur l'idéologie patriarcale et
une vision androcentrée du
monde, en Europe pour les XIX^e
et XX^e siècles, puis sur la planète
entière pour l'époque actuelle,
que brosse Jean Annequin dans
un article¹ empreint d'une
profonde détestation pour
la domination masculine
et les violences
qu'elle entraîne.**

LA SUFFI D'UN SIMPLE ARTICLE DÉFINI, pour que je me pose des questions sur ce que j'étais en train de lire. Quelques mots par-ci par-là m'ont déjà arrêtée, et je me suis dit: ce serait à discuter, à éclairer différemment ou bien à développer. Mais je bute définitivement sur «les [c'est moi qui souligne] femmes immigrées de nos banlieues populaires et leurs filles» qui ne seraient «prises en compte que dans le cadre d'une structure familiale» et n'auraient «pas vraiment d'existence comme êtres à part entière: entre violences de la polygamie encore présente, des mariages forcés et surtout des violences conjugales». L'article «les» s'employant pour parler de l'ensemble des choses ou des personnes représentées par le substantif qui le suit, il y a là une généralisation qui, en les réduisant au statut de victimes, prive ces femmes et ces filles de toute capacité d'agir et, en même temps, stigmatise les descendant·es des peuples colonisés et efface du paysage celles qui, avec l'aide de leur famille ou seules, vivent des «existences d'êtres à part entière». Les exemples ne manquent pas.

Je pense à **Keira Maameri**, arrivée à Longjumeau avec ses parents algériens dans les années 1980, alors à peine âgée de 1 an, et devenue réalisatrice de documentaires, tels que *On s'accroche à nos rêves* ou *Nos plumes*, qui explorent la place des artistes issu·es des classes populaires dans le monde de la culture.

Je pense à **Faïza Guène**, née en 1985 à Bobigny, où elle a grandi avant, à 8 ans, de déménager à Pantin avec ses parents algériens, écrivaine, réalisatrice et scénariste dont les œuvres ont la banlieue parisienne pour environnement et des pères et des mères pour figures récurrentes, et dont le premier roman *Kiffe kiffe demain*, publié quand elle avait 19 ans, lui a valu une reconnaissance internationale.

Je pense à **Bintou Dembélé**, née en 1975 à Brétigny-sur-Orge, dans une famille venue d'Afrique subsaharienne, danseuse et chorégraphe française, considérée comme l'une des pionnières du hip-hop en France, qui a créé sa propre compagnie et travaillé pour le Théâtre contemporain de la danse de Paris et plus récemment l'Opéra de Paris, où elle a cassé les stéréotypes orientalistes et exotisants de l'opéra-ballet de Rameau, *Les Indes galantes*.

Je pense à **Maboula Soumahoro**, née en 1976, maîtresse de conférences à l'université de Tours, écrivaine et scénariste, spécialisée dans le domaine des études afro-américaines et de la diaspora noire africaine, qui a grandi au Kremlin-Bicêtre dans une famille venue de Côte d'Ivoire, autrice du récit autobiographique d'une femme noire trans-fuge de classe, *Le Triangle et l'hexagone*, où elle convoque la grande et les petites histoires, ainsi que la tradition intellec-

tuelle, artistique et politique de la diaspora noire africaine.

Je pense à **Fatima Daas**, née en 1995, française d'origine algérienne qui a passé la plus grande partie de son enfance et de son adolescence à Clichy-sous-Bois, autrice du roman *La Petite dernière*, monologue autobiographique d'une jeune musulmane pratiquante qui aime les femmes, et à **Hafsa Herzi**, actrice et réalisatrice née en 1987, française d'origine algérienne et tunisienne qui a quitté les quartiers nord de Marseille pour se consacrer au cinéma et vient d'adapter *La Petite dernière* à l'écran.

Je pense à **Zahia Ziouani**, cheffe d'orchestre qui a dirigé l'Orchestre national des Pays de la Loire, la Philharmonie nationale de Bosnie-Herzégovine, l'Orchestre national de Cannes, l'Orchestre philharmonique des jeunes de la Communauté arabe, l'Orchestre symphonique du Caire, ou l'Orchestre symphonique tunisien, et à sa sœur jumelle **Fetouma**, violoncelliste, nées en 1978, élevées à Pantin par des parents algériens arrivés en France dans les années 1960, et qui, ensemble, ont créé l'orchestre symphonique Divertimento.

Je pense à elles parce qu'elles ont toutes un lien avec les livres, les films, la danse et la musique, et qu'aimant les livres, les films, la danse et la musique, je connais leur travail, mais il y a bien d'autres domaines où puiser d'autres exemples. Et je pense aux mères qui, d'une manière ou d'une autre, ont donné à leurs filles la force d'arriver à vivre ce que, pour elles, il était important de vivre, et à ceux, parmi les pères, qui les ont soutenues.

L'auteur de ces lignes, sur «les femmes de nos banlieues populaires et leurs filles» qui m'ont arrêtée, n'a peut-être pas voulu dire que toutes les immigrées et descendantes d'immigré·es des banlieues françaises étaient victimes de polygamie, de mariages forcés et autres violences conjugales, d'ailleurs la fin du paragraphe, «l'immigration est instrumentalisée comme le danger pour les droits des femmes», laisse entendre que ce n'est probablement pas ce qu'il voulait dire, mais, quelles que soient ses intentions, la phrase est là, et l'on pourrait y voir l'expression d'un racisme et d'un néocolonialisme latents, bien que cela ne représente pas les idées de l'auteur. Les mots sont parfois traîtres. ■

M.-H. D.

1. Voir Casse-rôles, n° 32, p. 25-29.

BALANCE TON SMARTPHONE

Début juillet, il s'est tenu au Villard (commune de Royère-de-Vassière) sur la montagne limousine, un week-end de rencontres pour « s'organiser contre l'informatisation de la société ».

LE CAPITALISME promettait, avec l'informatisation, une civilisation « dématérialisée » et une « transition écologique ». Dans la réalité, il est produit dans le monde plus d'un milliard par an de smartphones, sans compter tous les autres écrans, ordis, télés, tablettes, consoles et j'en passe. Un smartphone est composé d'une cinquantaine de métaux sur les 88 existants. S'il pèse 50 grammes, il a fallu extraire pour lui 180 kilos de matières premières. Et pour qu'il fonctionne, il faut des serveurs, *data centers*, câbles, *box*, antennes et satellites, qui consomment aussi beaucoup de métaux.

D'où la réouverture de mines un peu partout dans le monde, y compris ici, dans le Limousin !

Tout cela n'a rien d'écologique ! Pire encore, tout cela repose sur une économie de guerres, de pillages, d'expulsions et de génocide de peuples indigènes, et de pollutions gigantesques.

Jordi, de Génération Lumière, nous a éclairé·es à ce sujet, en expliquant la situation du Congo (RDC), dont le sol est d'une exceptionnelle richesse minéralogique et qui, pour cette raison, est saigné par toutes les puissances coloniales. Cela a commencé dès la fin du XIX^e siècle, avec l'exploitation de l'hévéa pour nos pneus de voiture, puis avec l'exploitation des métaux qui ont alimenté les deux guerres mondiales, et l'uranium du Katanga à l'origine de la bombe atomique. Le Congo est une colonie d'exploitation. Ainsi l'industrie minière a-t-elle financé, et continue à financer, des chefs de guerre, groupes armés et trafiquants en tous genres pour maintenir au Congo l'état de guerre permanent favorable au pillage industriel. Tout le monde se sert, États-Unis, Canada,

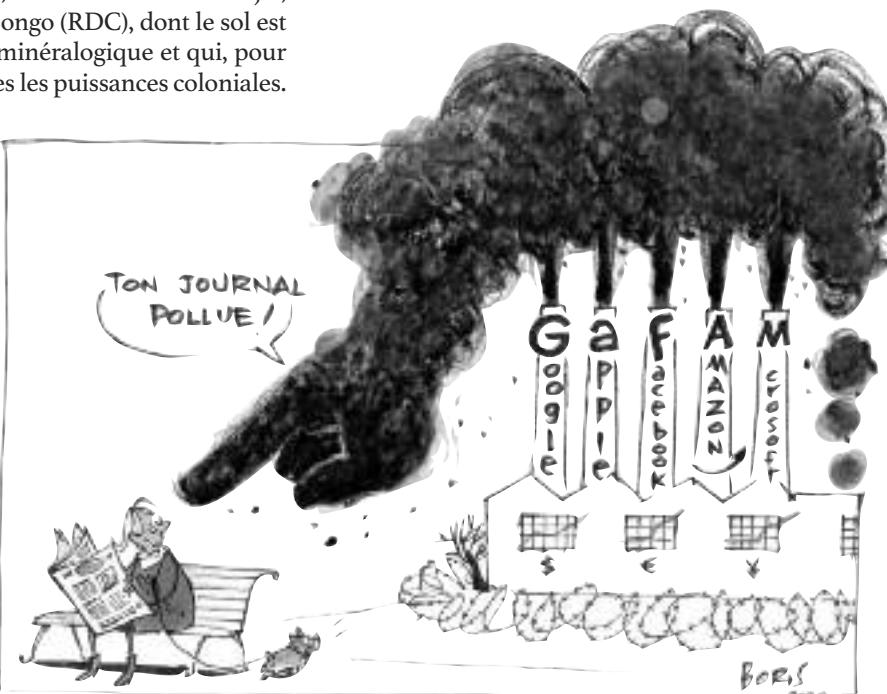
Afrique du sud, Europe, Chine, Inde, Émirats arabes unis, etc., cependant que les populations sont pillées, expropriées, déplacées, violées, lynchées, exterminées. On peut dire que le smartphone est l'objet colonial par excellence.

Tous ces minerais ont besoin de chimie lourde pour être raffinés, et d'énormes quantités d'eau. Leurs usines sont classées Seveso. Après quoi, tous ces objets numériques nécessitent de l'électricité pour fonctionner. Le *cloud* est le principal consommateur d'énergie au monde. La consommation électrique des Gafam double tous les quatre ans, et le stockage de données, les *data centers*, monopolise les achats d'énergies renouvelables et n'hésite pas à utiliser le charbon pour le refroidissement ! Selon certains experts, au rythme où ça va, le numérique n'a guère que trente ans de ressources devant lui. Mais trente ans de saccages irréversibles.

Il est impératif de faire baisser la demande en métaux et de mettre fin au pillage.

Oui, mais voilà, tout le monde ou presque se sert du numérique. Le boulot consiste donc à renverser cette acceptabilité sociale, en dévoilant sa face obscure.

Plusieurs collectifs de lutte étaient présents à cette rencontre, à commencer par le Comité 15 juin qui soutient des personnes soupçonnées de sabotages (incendie de véhicules Énedis et de l'antenne des Cars). Le groupe Écran Total dénonce le déploiement massif de l'informatique dans les services publics, selon la volonté du gouvernement de réduire la part des services publics dans le PIB.



Ainsi, cet outil austéritaire supprime le face-à-face avec les usager·es, les obligeant à s'équiper d'outils numériques, et démultipliant les tâches administratives. Il dénonce les effets de discrimination (billets de train moins chers si on passe par son smartphone), l'addiction de beaucoup de jeunes aux écrans, l'usage de surveillance, du compteur Linky par exemple, utilisé contre des chômeurs et chômeuses pour connaître les heures de réveil ou de coucher! Il engage à interroger les autorités, les collectivités locales, les communautés pédagogiques, le Défenseur des Droits, à trouver des voies juridiques, à populariser et à politiser les problèmes que pose l'informatisation de la société et à s'opposer par tous les moyens à ce qui est présenté comme inéluctable, mais qui, comme le fait remarquer une intervenante, n'a jamais fait l'objet d'un débat ni d'une consultation publique.

Le groupe Anti-Tech Résistance – mouvement révolutionnaire international – veut «démanteler le système technologique, c'est-à-dire technique, économique et politique formé par l'interconnexion mondiale de l'ensemble des technologies autoritaires de l'âge industriel afin de stopper la dévastation du monde et empêcher l'extinction de l'espèce humaine» parce que c'est tout le système techno-industriel qu'il faut mettre à l'arrêt si l'on veut avoir encore quelque espoir que la vie des écosystèmes se régénère. Pour y arriver, il est nécessaire de former des militant·es pour «mettre régulièrement en débat les implications politiques, sociales et écologiques du système technologique», de construire une culture de résistance à la technologie en développant des liens avec d'autres organisations et mouvements, en créant des lieux de sécurité pour les activistes, en organisant des mobilisations publiques sur des objectifs atteignables, en coordonnant des mouvements de masse légaux et non-violents.

Deux personnes de Grenoble, la Silicon Vallée française, sont venues parler de deux méga-usines qui fabriquent des puces électroniques (dont STMicroélectronics qui fournit l'armée d'Israël). L'Europe a lancé le Plan Puces, son plus gros investissement industriel. Car les puces, ou semi-conducteurs, sont à la base de tous les composants informatiques. On les trouve dans les voitures modernes, le rechargement des batteries, l'automatisation industrielle, bien sûr les smartphones et autres objets connectés, les technologies militaires, drones et autres, l'armement nucléaire. Ces usines à puces utilisent l'eau potable du réseau et consomment par an l'équivalent de la ville de Grenoble. En électricité, elles consomment autant qu'une ville de 400 000 habitants. Elles utilisent assez de produits chimiques pour être classées Seveso et sont le 3^e émetteur de PFAS de l'Isère. Les nuisances sont gigantesques. Le collectif «De l'eau, pas des puces» se mobilise pour faire connaître la vérité.

Était là aussi le comité Stop-Mines d'Eycheassières, dans l'Allier; trois sites sont prévus pour produire du lithium,

présent dans les petits grains de mica du granit, ce qui signifie beaucoup de minerais extraits et deux usines classées Seveso. Les militant·es sont peu nombreux·es, pas soutenu·es par les maires, et l'État a classé la mine d'«intérêt national», ce qui l'autorise à se fouter des lois environnementales.

En Creuse, beaucoup de projets de mines ont été abandonnés, mais ils ont à faire à présent aux grands parcs photovoltaïques.

Pour la Haute-Vienne, Stop-Mines 87 a rappelé le passé minier, avec le musée de l'or au Chalard, mais les mines d'aujourd'hui sont d'un autre acabit. La Compagnie des mines arédiennes couvre des fonds canadiens, australiens, britanniques et sud-africains; elle a déjà obtenu 4 permis de recherche sur 100 km² et veut s'élargir sur 300 km². L'or est aussi recherché pour l'armement.

En fait, par tous les bouts qu'on le considère, le numérique civil sert d'écran au complexe militaro-industriel.

Alors, comment défaire et se défaire de ce monde technofacho-industriel? Si l'on attend que chaque personne ait pris conscience de sa responsabilité personnelle dans la continuation de guerres atroces, de désastres écologiques incommensurables, de dévastations à une échelle jamais vue, on part perdant·es. La catastrophe est imminente. Mais ce système tentaculaire et archi-connecté a des failles, des flux, des nœuds et des goulets d'étranglement. Il repose sur l'alimentation électrique. Si un nombre suffisant de pièces critiques fait défaut, les défaillances se répercutent et, comme des dominos, en chutant, font chuter toute la chaîne. Un échec en cascade peut mener le système au point mort.

Ça fait rêver! Mais avant tout, une bonne partie de la population doit prendre conscience de l'urgence, et soutenir de toutes ses forces les activistes qui prendraient le tau·reau par les cornes! ■

M. M.

Pour en savoir plus :

Célia Izoard, *La Ruée minière du XX^e siècle. Enquête sur les métaux à l'ère de la transition*, Seuil, 2024.

Guillaume Pitron, *La Guerre des métaux rares. La face cachée de la transition énergétique et numérique*, Audiolib, 2019.

Fabien Lebrun, *On achève bien les enfants. Écrans et barbarie numérique*, Le bord de l'eau, 2020.

Malcolm Ferdinand, *Pour une écologie décoloniale*, Points, 2019.
Fabrice Flipo, *La Numérisation du monde, un désastre écologique, L'Échappée*, 2021.

Le site passionnant <<https://generationlumiere.fr>>.

Les oubliées de la pédagogie

Comme il n'y a que des « grands chefs cuisiniers », il n'y a que des « grands pédagogues », sauf que...

DANS TOUS LES EXEMPLES DE PÉDAGOGUES qui ont mis en œuvre une pédagogie nouvelle, centrée sur le désir des enfants, ce sont presque toujours les hommes qui sont cités; en fait, derrière eux, il y a souvent leur femme, toujours effacée, parfois d'ailleurs de leur propre gré.

Grégoire Chambat remonte au IX^e siècle pour rappeler que c'est une femme, Dhuoda, qui écrivit le premier manuel d'instruction, et non pas Rabelais, Montaigne ou Rousseau, qui sont pourtant célébrés comme les précurseurs dans ce domaine.

Des insurgées de 1848 à bell hooks, en passant par Élise Freinet et d'autres, ce livre raconte une autre histoire de la pédagogie et relate les luttes contre toutes les dominations en ravivant les pratiques pédagogiques émancipatrices, toujours d'une criante actualité.

Des pétroleuses de l'éducation nouvelle à l'ombre de barricades, de Rosa Luxembourg, Madeleine Vernet, Josette Corne, on arrive à Élise Freinet, puis aux Mujeres libres – dont *Casse-rôles*¹ a repris le chapitre entier –, puis Germaine Tillion, Greg nous emmène avec Noëlle de Smet au Front des classes et enfin à bell hooks, avec *Enseigner aux marges*.

Là, je ne vais vous parler que d'Élise Freinet et de bell hooks.

Freinet s'appelait Élise²

Dans ce chapitre qui lui est consacré, l'auteur nous conte l'absence du nom d'Élise Freinet lors d'un colloque international tenu à Bordeaux en 1990, où il ne sera question que de Célestin...

Pourtant, c'est de concert que les Freinet travaillent à la naissance d'une pédagogie populaire.

Revenons en 1928. Célestin assiste au congrès international de Leipzig en tant que délégué de l'Internationale des travailleurs de l'enseignement; Élise y participe comme membre des groupes féministes de l'enseignement laïque. Ces groupes féministes disposent de leur propre bulletin (supplément de *L'École émancipée*). Y sont défendus l'égalité entre les hommes et les femmes, la coéducation des sexes, la libre maternité, l'amour libre, le droit à la contraception et à l'avortement.

Et dès le milieu des années 1930, la coéducation des sexes sera une réalité dans l'école Freinet de Vence! En 1957, apparaît le terme « mixité » dans une circulaire officielle de

l'Éducation nationale. Et ce n'est qu'en 1975 que la mixité sera rendue obligatoire...

De la pédagogie Freinet, on retient: la libre expression, les classes promenades, la correspondance scolaire, l'imprimerie à l'école, le dessin, qui sera la première des pratiques « libérées » de la scolarité par les Freinet. Élise et ses inclinations artistiques ont joué un rôle déterminant dans cette conception de l'éducation artistique, connue sous le nom « d'art enfantin³ » (d'où le titre de la revue).

bell hooks

Cette autrice pose la question pédagogique en termes de rapports sociaux de classe, de sexe et de race; ses réflexions et engagements permettent de désamorcer des idées reçues sur l'intersectionnalité.

Elle grandit dans le Sud profond des années 1950, où Blancs et Noirs n'ont pas accès aux mêmes écoles, cinémas, bibliothèques, etc. Ça laisse des traces... Sa génération assiste à la fin de la ségrégation.

« Pour les Afro-Américain·es, enseigner, éduquer, était fondamentalement politique, parce qu'ancré dans la lutte anti-raciste. » Enseignante à l'université, bell hooks met en pratique un autre mode d'être; la dévalorisation physique dont font l'objet les Noir·es, la place du corps de l'enseignant·e et des apprenant·es font l'objet de ses pratiques pédagogiques.

Je laisse aux lecteurs et lectrices (là, j'utilise l'ordre alphabétique!) le plaisir de lire toutes les autres chroniques sur ces femmes pédagogues, recensées par Grégoire Chambat.

Champion! ■

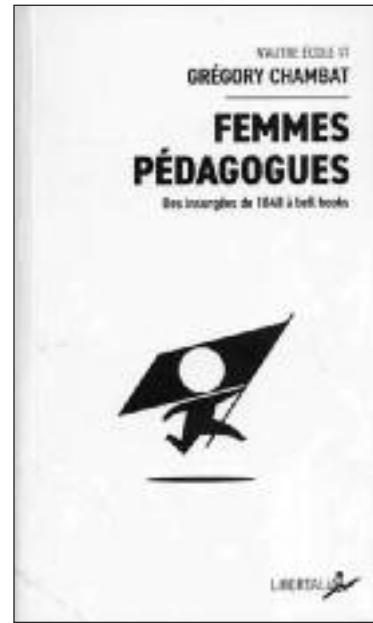
S.

Grégoire Chambat, *Femmes pédagogues. Des insurgées de 1848 à bell hooks*, Libertalia, coll. N'autre école 17, 2024.

1. « Mujeres libres. "Apprends-moi l'arithmétique, un soir en comptant les étoiles" », *Casse-rôles*, n° 31, p. 50-57.

2. Élise Freinet, *Naissance d'une pédagogie populaire. Historique de l'École moderne (méthode Freinet)*, Maspero, 1968; *Quelle est la part du maître? Quelle est la part de l'enfant?*, Bibliothèque de l'École moderne, 1963.

3. *Art enfantin*, n° 1, décembre 1959 (revue trimestrielle dont Élise Freinet fut la directrice).



Vieillir, c'est dans la tête, jamais dans le cœur

Voilà un roman qui se déroule en Ehpad et pendant le Covid, pardon la Covid. A priori pas folichon le truc, pas dans l'air du temps...

LES ROMANS situés dans une maison de retraite, il n'y en a peu et quand il y en a, c'est souvent pour raconter l'aventure de vieux qui, justement, pas si vieux que ça, s'en échappent pour des aventures burlesques, tendres, des *road movies* aventureux et improbables (très mode, les films d'aventures routières). On aime les vieux quand ils ne sont pas tout à fait vieux, ou quand ils sont des vieux présentables, pas quand ils « perdent les oies », quand ils bavent, refusent de se laver ou pètent.

Alors des vieux en Ehpad (Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes), ça peut faire peur, ça peut dégoûter, c'est pas très « *bankable* » même si on râque pas mal pour avoir le droit de finir sa vie dans un Ehpad. Et, qui plus est, le roman se déroule durant le confinement Covid de 2020. Pas de quoi attirer les autrices (ou auteur car là, c'est un homme qui s'y colle et avec talent) ni faire du récit un succès de librairie. Et c'est bien dommage, car cela nous changerait de bien des histoires dont on se demande pourquoi et pour qui elles ont été publiées. Et si elles auraient du succès s'il n'y avait pas beaucoup d'argent et de réseaux derrière pour en causer.

Revenons à nos vieux

Au cours de presque 300 pages, on vit, on rit, on pleure, on s'attendrit, on joue et prend du plaisir aussi avec Blanche, une femme qui a eu une extraordinaire vie ordinaire, grande nageuse et archiviste, qui aime encore se maquiller, être présentable et porter une jolie robe. Blanche, dont la personnalité, les souvenirs, peu à peu, en lents grignotages, disparaissent au fur et à mesure que la maladie d'Alzheimer progresse. Une femme qui, même en Ehpad, a encore une vie, partagée entre ses amies (les hommes sont rares dans ces établissements, mais



il y a un flamboyant ancien comédien qui essaye de ne pas oublier ses rôles et en régale ses copines) et aussi avec celles qui agacent, que l'on aime moins, avec le personnel soignant (beaucoup de femmes encore, un monde de femmes) toujours en urgence – toilettes, repas, jeux et animations diverses. Et la famille, quand elle vient.

Blanche pique dans ses souvenirs, comme ils lui reviennent – elle a parfois 20 ans, ou 40 ou 60, elle est là et elle est ailleurs, et même elle tombe amoureuse... de loin, mais les signes rapprochent. Malgré ce fichu confinement qui isole, coupe encore plus du monde. Un amour, à distance, avec un vieux monsieur, Renoir, son prince noir, qui se vit en regard et en signes, puisque vitres et espace séparent les deux amoureux.

Quant au vocabulaire, les mots de Blanche s'en vont, se dérobent, s'effacent aussi, certains qui sont sur le bout de la langue, en jaillissent, transformés, de nouveaux mots inventés, des sonorités proches, un mot pour un autre. Cette proximité avec un des symptômes de la maladie donne des trouvailles, un style unique aux conversations et réflexions de la vieille dame, parti pris que l'auteur intègre lui aussi au point que son style aussi « s'älzheimeurise », empruntant à la maladie de Blanche, et que, quand le fils de Blanche « se met à charler », sa mère ne « l'égoutte pas », son seul souci, en sa fin de vie, c'est, qu'à côté de la « belote » sale de sa mémoire défaillante, grandisse la belote, ronde et colorée, de son histoire d'amour. Tendresse, humour, drame, éclats de rire et pleurs, il y a tout et décuplé dans ce Blanche. C'est fou comme la vie s'accélère sur la fin !

Pour écrire ce roman, l'auteur s'est inspiré en particulier de ses relations avec des résident·es en Ehpad (animation de stage d'écriture, de scénario, lecture musicale, etc.), de ses contacts avec des soignant·es auprès de personnes âgées dépendantes, mais aussi de sa grand-mère maternelle et de sa mère. ■ **C. B.**

Stéphane Aucante, *Blanche 4 fois 20 ans en 2020*,
Bougainvillier, 2023.

<<https://www.bougainvilliereditions.com/>>



Ce polar, c'est la rencontre un vieux monsieur très fatigué, Papi Mariole, et d'une jeune femme qui a été instrumentalisée sur les réseaux sociaux. À l'entrée du périph', peignoir en velours et chaussons en peluche effilochés, Mariole se demande ce qu'il fait là. Échappé de son Ehpad, Mariole, tueur à gages, ne se souvient plus de rien, sauf d'une chose : il lui reste une mission à accomplir. Seul problème, il ne sait plus laquelle. Mathilde, elle, se bourre d'anxiolytiques pour oublier. Victime de *revenge porn*, jetée en pâture sur les réseaux sociaux, elle se dit que le plus simple est peut-être d'en finir... à moins de faire équipe avec le vieil amnésique venu à sa rescousse : en l'a aidant à retrouver la mémoire, Mathilde pourrait se payer une revanche en or.

Improbable alliance qui sera couronnée de succès, Mariole retrouve son amour de jeunesse en une ultime rencontre, et Mathilde se libérera de la tyrannie suffocante des réseaux sociaux en se vengeant gaillardement de son pourri d'ancien amoureux. ■

Benoît Philippon, *Papi Mariole*, Le Livre de poche, 2025.

Faits divers...

Tous les matins, je lis la rubrique « Faits divers » dans le journal régional. Désormais, ces « informations » prennent plus de place que les enjeux politiques, militaires ou environnementaux.

NOUS SOMMES SATURÉ·ES DE « FAITS DIVERS ». Le nom même évoque des choses diverses, sans lien entre elles, tombées par hasard dans la vie des gens.

Mais voilà, à force de les lire, un fait me saute aux yeux, et particulièrement ce matin (journal *La Montagne*, édition Creuse, 28 juin 2025).

Accident

Un garçon de 17 ans conduit une voiture, a un accident et se tue avec deux enfants de 7 et 8 ans à bord.

Soumission

Un policier de 40 ans donne un médicament à sa fille pour l'agresser sexuellement.

Prof

Un enseignant d'Indre-et-Loire fait dormir des élèves dans son lit, il est suspecté d'atteintes sexuelles.

Bébé

Un père oublie son bébé dans une voiture en plein soleil. L'enfant est mort.

Tué

Un homme a été tué par balles par un autre homme qui s'est enfui.

Alors, pas tous les hommes sans doute, mais tous des hommes dans ces « faits divers »: personne ne semble faire le lien entre les « valeurs » de virilité, transmises par la société aux garçons, et ces faits divers, dont la diversité s'arrête avant d'impliquer des femmes... ■

Véronique Decker



JOURNAL TRIMESTRIEL

CASSE-RÔLES

(RÉ)ABONNEMENT

Je m'abonne ou me réabonne à partir du numéro
 Prix libre* euros
 Frais postaux (approximatifs) 6,00 euros
 TOTAL euros

*Pour info, le prix de revient (approximatif, les numéros ayant un nombre de pages très variable) tourne autour de 25-30 euros par an. Dans le prix de l'abonnement, sont compris les éventuels hors-séries.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

TÉL. COURRIEL DATE

Libellez le chèque à l'ordre de: **Association Les amies et amis de Casse-rôles**
 Adressez-le à **Christine Rebatel, 2, lieu-dit La Brière, 72260 Courgains**

Compte ouvert au Crédit agricole Centre-Ouest. IBAN : FR76 1950 6000 1128 1207 4100 666 BIC AGRIFRPP895

Dans la société « marchande », tout produit doit engendrer des bénéfices, au nom de la rentabilité. À ce titre, le prix à payer pour un produit est le même pour tout le monde, que l'on soit avec ou sans ressources, au RSA ou député, c'est-à-dire volé ou voleur asservi... Et selon ses moyens, on n'aura pas la possibilité d'acquérir le même bien, mais celui d'une qualité inférieure, défraîchie, en somme spécial pauvre.

Parce que l'on paye un produit selon ses moyens, celui-ci devient accessible à tout le monde, désargenté ou plus fortuné: c'est l'égalité. Il y en a qui ne pourront rien donner, ou peu, mais

d'autres compenseront en donnant beaucoup plus: c'est la solidarité. Quant à la fraternité et à la sororité, celles-ci s'installent spontanément dès lors que le profit, la rentabilité et l'inégalité ont cessé d'être les moteurs des rapports humains.

Le prix libre peut se pratiquer dans tous les domaines, par tous les temps, et sans modération. Il s'inscrit dans la lutte anti-capitaliste qui nous anime. À ce jour, ni Carrefour, ni Leclerc, ni les marchands d'armes, ni les marchands de soupe de la politique, ni les curés, ni l'OMC n'ont adopté le prix libre!

Sinon, ça se saurait...

Rencontre du collectif Casse-rôles

**Ça se passera au Château de Ligoure (Haute-Vienne),
les 6 et 7 septembre 2025**

Samedi : à 17 heures, l'autodéfense féministe avec le jeu « Moi, c'est Madame ».

Bienvenue aux curieuses et curieux, amies et amis.

Repas partageux le samedi soir et le dimanche midi

**Le déjeuner du dimanche sera suivi des chants
de la Chorale des résistances sociales (CRS) et de Révo-chants.**

*jouons...
et réfléchissons*

Moi, c'est Madame

**Se fédérer entre femmes
(et même avec des hommes !),
grâce au jeu « Moi, c'est Madame »**



Dessin de Jacques Tardi

CE JEU A ÉTÉ CRÉÉ à partir du constat que toutes les femmes restaient sidérées face à des comportements sexistes et réagissaient à cela avec difficulté.

Avec « Moi, c'est Madame », les femmes ont désormais un outil à disposition pour muscler leurs réparties et s'entraîner à riposter. Les règles du jeu sont conviviales et inclusives, afin d'aborder le sujet de l'égalité des genres de manière conviviale, *fun* et décomplexée.

Jouer à « Moi, c'est Madame »

Dans le jeu, il y a deux types de cartes: les cartes « Attaque » (verso rouge) et les cartes « Ripostes » (verso violet).

Chacun·e à son tour deviendra l'attaquant·e et tirera une carte de la pile « Attaque ». Celle-ci contient donc des attaques sexistes ciblées ou collectives, mais aussi des « Défis » et des « Challenges ».

La ou les personnes attaquées devront riposter en utilisant une carte de sa main, en improvisant une nouvelle riposte ou en demandant de l'aide à un·e ami·e, en utilisant la carte « Sororité ».

Il n'y a pas de mauvaises réponses !

Quand vous répondez, c'est gagné ! Vous récolterez alors les cartes jouées.

À la fin de la partie, grâce aux cartes gagnées, vous découvrirez quel type de *Warrior* vous êtes !

Un jeu féministe et engagé

Le jeu « Moi, c'est Madame » visibilise les comportements sexistes qui sont inacceptables, et apporte des outils pour répondre de manière constructive à des situations d'agression. En mettant en lumière les stéréotypes de genre, ce jeu permet de remettre en question les normes sociales, et de promouvoir une culture de respect et d'égalité.

En jouant à ce jeu, on peut apprendre à reconnaître les signes du sexismé ordinaire et à y réagir de manière positive et éducative.

C'est un moyen ludique et efficace de sensibiliser tout le monde à ces enjeux importants tout en s'amusant.

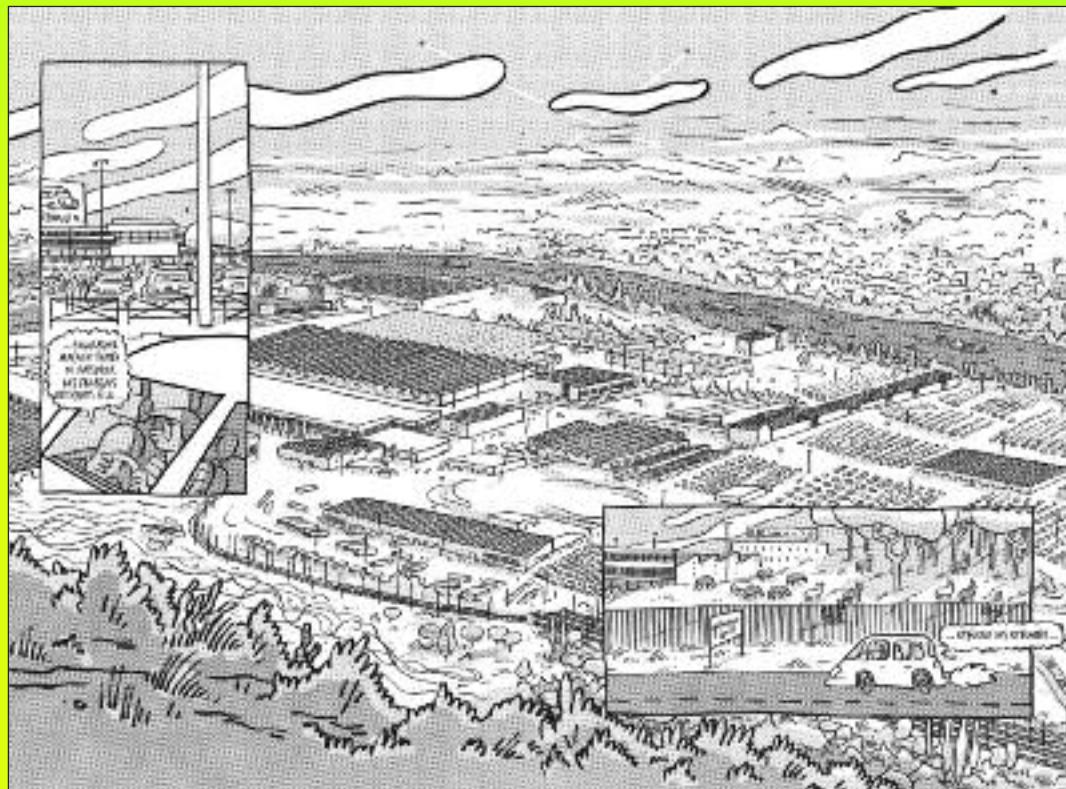


PROCHAIN DOSSIER

Les femmes dans le travail

CASSE-RÔLES

Les femmes ont toujours travaillé, de tout temps, en tout lieu... chez elles, bien sûr, mais aussi en dehors de la maison (et chacune de nous aussi), donc ça nous concerne toutes à fond, sauf peut-être dans les classes sociales les plus fortunées... et encore, ça doit être du boulot de gérer une vingtaine de domestiques ou plus, qui n'ont qu'une idée, en faire le moins possible dès que la patronne tourne les fesses! Épuisant sans doute, le *burn-out* de la baronne ou de madame Jeff Bezos ou autre...



Dessin de la BD *Une féministe révolutionnaire à l'atelier: L'Envers de Renault Flins* de Fabienne Lauret, La Boîte à bulles, 2022.

| | |
|---|-------|
| Édito | 2 |
| La marche mondiale des femmes | 3-5 |
| La méchante grosse bête qui monte .. | 6-7 |
| Que faire de la haine ? | 8-9 |
| « Il ne reste que moi » | 10 |
| Le vocabulaire perverti | 11 |
| La civilisation judéo-chrétienne | 12 |
| Hiba Abu Nada, tuée le 20 octobre | 13 |
| Naziq Mustafa al-Abid, aristocrate et rebelle | 14-15 |
| La Commission de la condition de la femme à l'ONU | 16 |
| Des fois que tu manques de raisons d'être féministe | 17 |
| DOSSIER | 18-42 |

| | |
|--|-------|
| Nous avons reçu | 43 |
| Black lives matter | 44-45 |
| Peine de mort... sélective | 45 |
| L'épitaphe de Séverine | 46-47 |
| De sage-femme à sorcière | 48 |
| Les mots sont parfois traîtres | 49 |
| Balance ton smartphone | 50-51 |
| Les femmes pédagogues | 52 |
| Vieillir, c'est dans la tête, pas dans le cœur | 53 |
| Papi Mariole | 53 |
| Faits divers | 54 |
| Bulletin d'abonnement | 54 |
| Rencontre du collectif en septembre | 55 |